

Universitätsbibliothek Mannheim

Voyage de campagne

**Murat, Henriette Julie de Castelnau de
Bédacier, Catherine**

La Haye, 1700

urn:nbn:de:bsz:180-digad-8201

BIBLIOTHEK
BILLONS
MANNHEIM

Mit Fronh
Spitz

Ref 77
263

H. 258 D 2

Grossherzogliche
Gymnasiums - Bibliothek
MANNHEIM

1478



à La Haye. Chez LOUIS et HENRY van DOORIC
✱

VOYAGE DE CAMPAGNE.

Par Madame la Comtesse
de M****

TOME PREMIER.

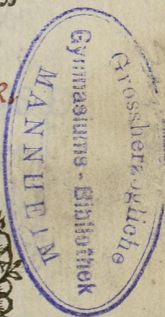


Suivant la Copie de Paris.

A LA HAYE,

Chez Louis & HENRY VAN DOLE,
Marchands Libraires, dans le Pooten.

M. DCC.



*de la Comtesse de M*****

V O Y A G E

O C C A M P A G N E

Par Madame la Comtesse

de M... **

TO ME LA MIER

BIBLIOTHEK
DES BILLONS
MANNHEIM

Comtesse de M...

A L A H A Y E

chez l'ou & Henry van D...
Marchands Libraires, dans le Poot...

M D C C



A SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME
LA PRINCESSE
DOUAIRIERE
DE CONTY.
RONDEAU.

DE Cupidon ressem-
blez à la mere:
Allez pour voir de
Versaille à Cithere,
* 2 Pen-

RONDEAU.

Peuples seront sur les che-
mins épars,
Encens & cœurs vien-
dront de toutes parts.
L'autre Venus passera
pour chimere.

Or m'en croyez: ja ne fus
mensongere;
Connois un peu le goût, le
caractere
De cette Gent qui suit les
étendarts
De Cupidon.

La ressemblance en un seul
point differe.

De

RONDEAU.

De la Déesse avez ce qui
Sçait plaire,
Beautez, maintien, gra-
ces & doux regards:
Mais ne voulez d'Ado-
nis, ni de Mars,
Ni le restant de l'amou-
reux mystere
De Cupidon.



RONDEAU.

De la Déesse avec ce que
Je ne plains pas
Beautés, maintien, gra-
ces, beaux regards.
Mais ne voulez d'Abolir



VOYAGE



VOYAGE DE CAMPAGNE.

PREMIERE PARTIE.



Vous me demandez, Madame, le recit du voyage que j'ai fait à Selincourt ; il m'a été trop agreable pour que le souvenir ne m'en plaise pas ; toute ma peur est seulement de le faire trop long : mais puisque vous le voulez exact , il faut bien , s'il vous plaît , qu'à l'exemple de nos Romanciers je vous aprenne les conversations que nous y avons eues , & les histoires qu'on y a contées.

Nous partîmes de Paris au commencement de cet été, la Marquise

Tomel.

A

d'Ar-

d'Arcire, Madame d'Orselis & moi, pour aller passer deux mois à la Terre du Comte de Selincourt; la Paix laissant à nos Guerriers le loisir de prendre du repos, rien ne leur paroît plus nouveau & plus doux que les plaisirs de la Campagne. Vous sçavez, Madame, que cette Terre doit une de ses grandes beautez à la riviere de Seine, sur le bord de laquelle elle est située: vous n'ignorez pas aussi qu'elle a des avenues magnifiques, des eaux admirables, de beaux jardins, des bois dont les rayons du Soleil ont peine à penetrer l'aimable obscurité; que les appartemens du Château sont superbes, tant pour leur grandeur que pour les meubles dont ils sont ornez. Vous sçavez encore, Madame, que la chere qu'on y fait est delicate & bien entendüe, & que l'ordre brille partout dans ce lieu delicieux: mais une chose dont vous ne vous souviendrez peut-être pas, quoique vous l'ayez mieux sçû qu'un autre, c'est que le Comte est très-aimable; qu'il a de grands cheveux blonds & naturellement frisez, dont la quantité prodigieuse lui descend jusqu'à la ceinture; qu'il a le visage agreable & que son air est galant & noble: pour de l'esprit,

prit, il en a infiniment; mais il se rend un peu trop maître des conversations; il ne répond pas juste à la pensée d'autrui; il ne brille que sur la sienne; il parle trop haut, décide trop librement des reputations: toujours persuadé qu'on ne peut se tromper en jugeant des choses au pis, il n'admet guere de vertu que celle qui veut trop paroître; son humeur est inégale; souvent moral dans la dernière severité, il passe en un moment dans un relâchement qui étonne; d'autres fois gai avec excès, il passe tout d'un coup dans une tristesse qui ne lui fournit que des objets funestes: avec tout cela il plaît infiniment.

Il fut un temps, Madame, où ces loüanges accompagnées des veritez qui les suivent, n'auroient pas été de vôtre goût; vous auriez voulu un portrait sans ombre: aujourd'hui j'ai besoin de ces mêmes veritez pour vous faire supporter ce que je dis en sa faveur.

Puisque j'ai commencé à peindre, je vous dois donner une legere idée de tous les Acteurs de la Scene.

La Marquise d'Arcire est belle, jeune, spirituelle & douce.

Une plus longue peinture vous ennuyeroit;

nuyeroit ; & peut être que voulant oublier que Selincourt fut un Amant infidelle , vous vous souviendrez trop bien que la Comtesse est une rivale préférée.

Madame d'Orfelis est une belle femme , trait pour trait ; elle a même beaucoup d'esprit , mais son humeur a de grands rapports avec celle du Comte : & si l'Amour s'étoit avisé de les unir , leurs conversations auroient eu un air plus militaire qu'amoureux.

Pour moi , Madame , je ne juge pas à propos de me peindre ; vous me connoissez trop , & mon histoire que je conterai en raccourci donnera toute l'idée qu'il faut de ma personne. Lorsque nous arrivâmes à Selincourt , le Comte avoit avec lui le Chevalier de Chanteuil : c'est un brun qui a de beaux cheveux , une taille fine , de grands yeux dont le feu fort comme s'ils étoient allumés , des dents comme des perles , de l'honneur & de la probité ; un esprit agréable , une humeur égale & douce ; les passions toujours vives , & souvent courtes ; mais il a beau être inconstant , sa sagesse lui fait ménager la Maîtresse quittée autant que la favorite.

Le

Le Duc de... . . . Oncle de Selincourt, qui est un vieux Seigneur très-poli, & qui étoit alors chez le Comte, mettoit les Dames en droit d'y rester; & nous ne songeâmes d'abord qu'à nous divertir. On vint audevant de nous dans les avenues: nous descendîmes à une porte grillée qui donne dans le Parc; toutes les eaux jouïoient. Le Soleil venoit de se coucher; c'est à mon gré le plus beau moment de la journée: il n'y a pas une petite fleur qui ne jette une odeur aimable, pas un oiseau qui ne chante; les esprits mêmes se trouvent plus libres que pendant le chaud du jour.

Après nous être promenez jusques à nous fatiguer, nous passâmes des ponts qui traversent de grands fossés pleins d'une eau vive pour nous rendre dans le Château; chacun choisit son appartement; pour moi je ne voulus qu'une jolie chambre qui donne sur un parterre d'eau le plus agreable du monde. Le Comte étoit ce jour-là beau comme l'Amour, & amoureux comme un Espagnol: la Marquise laissoit voir une joye dans ses yeux, dont la cause n'étoit ignorée de personne de nous. La contrainte fut bannie. On eprit l'après soupé le chemin des jardins

dins: nos Amans eurent là le plaisir de se parler pendant une heure; & le Chevalier perdit sa liberté en moins de temps auprès de la belle Orfelis. Il n'y eût pas jusques au vieux Duc de.... qui ne voulût entrer en lice. J'étois desœuvrée, & soit par compassion ou par goût, il me dit des douceurs de la vieille Cour, qui auroient pû faire quelque effet si je ne l'avois vû qu'à l'ombre.

Après avoir fait quelques tours ainsi separés, on se rejoignit autour d'un grand rond d'eau dont les bords étoient ornez de gazons: la conversation devint generale; on parla sur diverses matieres, enfin insensiblement on tomba sur le choix que nous avions fait des appartemens que nous voulions habiter. Pour moy, dis-je, le mien paroît le mieux entendu: je suis separée de tout le monde: le bruit de l'eau & le chant des oiseaux ne pourront me reveiller que doucement; & si je ne dors pas, rien n'est plus propre à entretenir une agreable rêverie. Oüy, dit le Comte: mais si je vous disois que dans cette chambre on entend souvent des esprits, & que ceux qui y ont couché une nuit, en veulent sortir le lendemain! Je vous repondrois, luy

re-

repartis-je, ce que répondit une Dame illustre dans une pareille occasion; & j'aurois peut-être autant de fermeté qu'elle en eut alors; on voulut sçavoir qui étoit la Dame & le reste de l'histoire.

Puisque vous le voulez, repris-je, je vais vous en faire le recit: je l'ay appris de Madame Deshoulières, elle même à qui la chose est arrivée; elle alla voir une de ses amies, femme de qualité, qui vivoit dans une Terre à quinze ou vingt lieuës de Paris: on luy offrit toutes les chambres de la maison à la reserve d'une où l'on entendoit, disoit-on, des choses étranges, & ce devoit être la mere du Maître, qui étant morte depuis un an faisoit tout ce tintamare: c'étoit justement ce que Madame Deshoulières cherchoit depuis long-temps; la force de son esprit la rendoit un peu incredule pour tout ce quel'on conte sur ce chapitre. On eut beau lui représenter son état present, car elle étoit grosse; elle voulut voir l'esprit, & ne permit pas même à une femme à elle de coucher dans une garde-robe. On la plaignit, on la blâma; mais il fallut la servir à sa mode. La chambre dont il est question étoit grande, vaste, les embra-

fures des fenêtres profondes & la che-
 minée à l'antique : elle se mit dans son
 lit , se fit allumer un grand feu , fit
 mettre une grosse chandelle dans un
 flambeau : chandelle n'est pas noble ,
 mais c'est une circonstance essentielle à
 l'aventure ; & prenant un livre selon
 sa coutume , elle dit à la femme qui la
 servoit , de bien fermer sa porte : cela
 fut executé. Sa lecture finie elle étei-
 gnit sa lumiere & s'endormit. A pei-
 ne commençoit-elle à goûter les char-
 mes du sommeil , qu'elle fut éveillée
 par un bruit qui se fit à cette même por-
 te ; elle s'ouvrit , quelque chose marcha
 assez fort ; Madame Deshoulieres
 assura qu'elle ne pouvoit avoir peur ;
 qu'en vain voudroit-on l'épouventer ;
 qu'elle éclairceroit l'aventure de l'es-
 prit. Elle avoit beau parler , person-
 ne ne répondoit ; on marchoit tou-
 jours & on fit tomber si rudement un
 grand paravent mal assuré qui étoit au
 pied de son lit , que les rideaux dont
 les anneaux étoient fort larges & qui
 passioient dans des tringles fort menuës,
 firent un bruit fort aigu , qui auroit
 effrayé toute autre personne que nôtre
 Heroïne : mais elle a juré depuis qu'elle
 n'eut pas le moindre battement de
 cœur.

Elle

Elle harangua encore l'ame qu'elle croyoit quelque domestique amoureux: mais le silencieux esprit ne répondit pas un mot; au contraire, passant dans la ruelle il fit tomber le gueridon, qui étant très-haut & le flambeau qui étoit dessus très-lourd, fit un épouvantable fracas; ce fracas fut suivi d'une petite agitation que l'esprit donnoit au flambeau, contre les carreaux de la chambre: cela ne laissoit pas d'être impatientant par sa longueur; enfin fatigué de tant d'exercices, il vint s'appuyer sur le pied du lit: ce fut là où Madame Deshoulières fit paroître sa fermeté: Ah! s'écria-t-elle, je sçaurai qui vous êtes, puisque vous venez si près de moi: alors portant ses deux mains à l'endroit où elle avoit entendu le spectre, elle se saisit de deux oreilles fort velues, qu'elle resolut de tenir jusques au jour pour éclaircir le mystere: jamais rien de si docile que le porteur d'oreilles; jamais rien de si patient que Madame Deshoulières; car les nuits étoient fort longues & la situation gênante; & ce ne fut qu'à la clarté de l'aurore qu'elle apperçut que l'esprit étoit un grand chien de la maison nommé Gros-blanc, bon homme s'il en fut

jamais, qui bien loin de lui sçavoir mauvais gré de l'avoir arrêté si long-temps, lui lechoit les mains pour l'en remercier : elle fit un grand éclat de rire, laissa Gros-blanc se coucher sur des chaites, & s'endormit de tout son cœur. Le maître & la maîtresse de la maison n'avoient pas fermé l'œil de la nuit : l'idée d'une femme grosse, livrée à des apparitions épouvantables les avoit agitez si cruellement, qu'ils allèrent de bonne heure voir si elle n'étoit poinr morte, ou du moins acouchée. Les bonnes gens ouvrirent la porte tout doucement & n'osoient presque lui parler, dans l'aprehension d'une entreprise qui leur avoit paru téméraire : mais Madame Deshoulières ouvrant les rideaux de son lit, leur fit voir un visage si gai, qu'ils commencerent à lui dire qu'elle étoit plus heureuse que sage d'être tirée d'un si grand peril. Elle leur fit un recit fort éloquent de tout ce qui lui étoit arrivé : les cheveux leur en dressoient à la tête, quand leur ayant montré Gros-blanc; voyez dit-elle au mari, voyez Gros-blanc que vous prenez depuis si long-temps pour l'ame de Madame vôtre mère. Voilà l'auteur de tant d'alarmes. Ce Gentilhomme re-
gar-

gardoit sa femme & son chien, honteux, interdit, ne sçachant s'il devoit se fâcher ou rire : mais Madame Deshoulières avoit une certaine fermeté qui la faisoit penser comme un honnête homme : Non non, Monsieur, lui dit-elle, vous ne resterez pas davantage dans l'erreur ; je vois qu'elle vous est chère ; vous ne pouvez vous résoudre à croire une vérité qui détruit l'illusion par laquelle vous avez été si long-temps abusé : mais j'acheverai mon ouvrage, & je vais vous faire voir, ajouta-t-elle, que tout ce qui s'est passé cette nuit est très-naturel. Alors se levant, elle alla examiner la porte, dont la serrure étoit si mauvaise, que quoi qu'on l'eût fermée à la clef, le moindre mouvement suffisoit pour l'ouvrir ; voilà déjà, reprit-elle, pourquoi Gros-blanc, qui apparemment n'aime pas à coucher à l'air, choisit cette chambre plutôt qu'une autre ; le reste est aisé à imaginer : il a trouvé le paravant, il l'a jetté sur mon lit ; le guéridon est tombé par le même hazard ; Gros-blanc a trouvé du goût à la chandelle, & ne faisant sauter le flambeau que pour l'entirer, il a voulu venir sur le lit, mais il m'en demandoit auparavant la permission ;

sion ; & voilà , ajouta-t-elle en finissant , comme des bagatelles passent souvent pour des choses importantes.

Voilà , Madame , comme j'achevay l'histoire de Madame Deshoulières, qui fut trouvée heroïque de sa part, & tres-plaisante de celle de Gros-blanc. C'est ainsi , dit Madame d'Orfelis , que la plûpart des apparitions se terminent , quand on les approfondit ; cependant , reprit la Marquise , j'ay ouïy parler d'un Gentilhomme d'auprès de Blois, dont l'ayeul se promene familièrement dans les avenues & dans les jardins de son Château , & qui se montre tres-souvent aux fenêtrés : c'est sans doute de Monsieur de Donnery que vous voalez parler , ajoûta le Chevalier : il est mon parent , & j'ay entendu conter cent fois que depuis les maîtres jusques aux domestiques , on est si accoûtumé à voir cet esprit , qui d'ailleurs ne fait de mal à personne , qu'on n'en a pas la moindre frayeur : rien n'a été oublié pour le mettre en repos ; mais voyant sa resistance , il a été décidé qu'on luy laisseroit son habitation dans le Château de la Sourdiere , c'est ainsi que cette Terre se nomme.

Oh

Oh! vraiment, dit le Duc de...
si nous nous mettons sur les contes, je
vous en diray & des plus beaux. Sça-
vez-vous, ajouta-t-il, celui de la Mot-
te Thibergeau? c'est une Maison con-
nuë & fort ancienne dans le Vendomois ou dans l'Anjou; je ne me sou-
viens pas dans laquelle de ces deux
Provinces. On dit qu'un cadet de ce
nom étant près de partir pour aller en
campagne, & n'ayant point d'argent
pour faire son équipage, fut averti par
des païsans, qu'un certain Château en
reputation d'être habitë par des diables
avoit appartenu à ses ayeux; qu'il n'a-
voit été abandonné que par les rava-
ges qu'ils y faisoient, & qu'on croyoit
qu'il y avoit quelque tresor caché. Un
cadet sans argent auroit écouté une
tradition moins apparante: Thiber-
geau ne douta pas de la verité de celle-
cy, & resolut d'aller passer une nuit
dans ce vieux Château. Il prit deux pi-
stolets, une bonne épée, se fit faire du
feu, fit allumer des flambeaux; & ren-
voyant un domestique qui lui avoit
rendu tous ces services, demeura sur
une mauvaise chaise, qu'il s'étoit fait
apporter dans une grande Sale capable
d'effrayer par son délabrement. Dés
que la nuit fut venuë, il vit entrer deux

grands laquais bien vêtus des livrées de sa Maison qui tenoient une grande manne, & qui mirent un couvert & un buffet fort propre : la vaisselle étoit legere, mais en grand nombre & aux armes de Thibergeau. Il regardoit du coin de l'œil à quoy cela aboutiroit, lorsqu'il vit entrer trois hommes de bonne mine, l'un habillé de bleu & les deux autres de rouge : ils se mirent à table avec un profond silence, & commencerent à manger de bon apétit. L'un d'eux se tournant vers nôtre avanturier: Viens souper, Thibergeau, luy dit-il. Je n'ay pas faim, Monsieur, reprit Thibergeau. Eh! viens sans te faire presser, ajoûta un des hommes rouges. Il est jeûne, repartit le cadet, qui commençoit à avoir grand peur & qui s'armoit de temps en temps à la fourdine du signe de la Croix. *Vava, Thibergeau, ajoûta le troisiéme, double jeûne, double morceau*: c'est de là, Mesdames, qu'est venu ce proverbe. Thibergeau si bien convié, ne laissa pas de refuser encore. On le laissa en repos le reste du souper, & quand la table fut levée: Suy-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. Les jambes manquerent à Thibergeau, aussi

aussi bien que l'appétit : mais il rapella tout son courage & se resolut à obeir. Il les suivit jusques dans la cave , où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fir fouïller à l'endroit où avoit cessé l'apparition , & trouva des tresors d'un prix infini & de la vaisselle d'argent & de vermeil ; dont on a même gardé quelques affictes dans sa maison , pour donner plus de poids à la tradition : elle passe pour constante dans la Province ; & si c'est une chimere , il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader : il y a même eu un Arrêt du Parlement autentiquement rendu , pour adjuger à Thibergeau la vaisselle d'argent dont ses freres lui demandoient le partage.

Le Duc s'arrêta à ces mots. En verité , lui dis-je , Monsieur le Duc , vous m'avez fait peur ! Je trouve Thibergeau encore plus brave que Madame Deshoulieres : mais elle a son sexe pour elle qui ajoûte bien à sa valeur. Il étoit si tard quand j'achevai de parler , que la compagnie se separa & songea à s'aller mettre au lit : je vous dirai en passant , Madame , que je n'entendis rien toute la nuit , & que s'il revient d'ordinaire des esprits dans
cette

cette chambre, je ne leur parus pas apparemment digne de leurs colere. On se leva fort tard; on dîna délicieusement dans la Sale voisine de l'Orangerie où des Fontaines entretiennent le frais. Le Duc de ... Madame d'Orfelis & le Chevalier jouèrent après le dîner une reprise d'hombre, tandis que le Comte & la Marquise s'entendoient apparemment de leurs feux: je regardai jouer, & je vis que Chanteuil favorisoit beaucoup Madame d'Orfelis & lui faisoit gagner tous les Codilles qu'il pouvoit. On monta ensuite en Carosse pour s'aller promener sur le bord de la riviere.

On vit un bateau couvert de feüilles & de branches de chevrefeüil qui n'étoit là que pour nous; on y trouva des carreaux pour s'asseoir commodément & des rafraîchissemens: un autre bateau suivoit avec les hautbois du Comte. Vous sçavez, Madame, qu'il en a de très-bons: c'est de tous les instrumens le plus agreable sur l'eau. On ne fit mettre à bord que lors qu'il fut tems d'aller souper: la troupe se trouva augmentée d'un homme que vous connoissez si peu, qu'il est à propos de vous faire son portrait.

Il est grand, un peu gros, quoique jeune; sa jambe est belle, son air de petit-maître, hardi, fier, temeraire; il porte une perruque brune, il a de grands yeux noirs, beaux à la perfection, le nez un peu aquilin, la bouche assez grande, mais rouge & agreable; il a les plus belles dents du monde: il a orné son esprit de touté ce qui ne lui a coûté ni peine, ni soins: il en a naturellement, & de l'imagination encore au delà: sa tête étant pleine de de Comedie, d'Opera & de Vers, il fait des citations justes, & sçait si bien mettre à profit ces talents, qu'on ne peut s'ennuyer avec lui. Que vous dirai-je enfin, Madame? le Marquis de Brésy est un homme très-aimable, & son arrivée fit plaisir à tout le monde. Ma foi, mon ami, dit-il au Comte en entrant, la bonne compagnie m'attire ici; ce lieu me paroît fort differend des toiles où nous avons habité les autres années; & pourvû que les Dames ne me prennent point en averfion, je n'en partirai qu'avec elles. Selincourt le reçut à bras ouverts, & la Marquise en fut regardée bien favorablement; elle n'est point Coquette, en vain luy auroit-il prodigué ses regards, si le Comte par
l'effët

l'effet de quelque caprice que l'on ne connut point alors, ne se fût avisé de me parler quelques jours après sur un autre ton qu'à l'ordinaire. Je n'y fis d'abord aucune attention; ensuite l'expérience du monde ne put me laisser ignorer que s'il ne m'aimoit, il voulut du moins me le faire croire; car pendant quelques jours il eut des soins & des applications qu'on n'a guere pour une personne indifferente. Je suis amie de la Marquise: cette aventure m'embarrassa: Si je vais, disois-je en moy même, reveler ce secret à Madame d'Arcire, elle fera des reproches à son Amant; il me trouvera indiscrete ou vaine; il me haïra; & la discorde s'emparant des esprits, chacun se separera; & on dira dans le monde que les femmes ne peuvent vivre ensemble. Je conclus de ce petit raisonnement, que c'étoit à la Marquise à s'appercevoir des coquetteries de son Amant, & que je devois écouter les protestations du Comte sans les croire & sans les rebuter. Voilà un milieu difficile à attraper: mais comme j'étois de sang froid j'y reüssis parfaitement. D'autre part, Brésy ignorant les interêts de nous tous, & n'étant pas d'humeur à se donner beaucoup de pei-

ne

ne pour les Dames suivit le penchant qui le portoit à vouloir plaire à la Marquise ; & la Marquise de son côté n'ayant que trop apperçû les soins que Selincourt avoit pour moy , trouva plus commode d'écouter un homme aimable qui luy rendoit des soins, que de faire des reproches à un Amant qui la vouloit abandonner ; peut être aussi esperoit-elle de faire revenir son infidelle par cette conduite : ce ne seroit pas le premier que ce secret auroit rappellé.

Le Chevalier & Madame d'Orfelis paroissoient avoir déjà une passion dans les formes : elle se contraignit dans ce commencement, & ne fit voir que le brillant de son esprit à son nouvel adorateur qui en étoit enchanté. Lui de sa part ne montrant que sa vivacité & gardant son inconstance pour une autre raison, avançoit considérablement ses affaires : & vous voyez bien, Madame, qu'ils se trompoient tous deux. Le Duc continuoit à me dire des douceurs, sans respect aucun de son neveu, qui n'étoit pas bien effrayé de ce rival : il proposoit pourtant des choses assez solides, & pour peu qu'on eût eu le cœur intéressé, on lui auroit fait faire du chemin.

Quelques

Quelques jours après que le Marquis de Brésy fut arrivé, on alla se promener dans une Forest voisine; on y trouva une collation magnifique, sous une feüillée galante; les hautbois nous vinrent trouver. Je n'aimois pas le Comte; je croyois bien qu'il n'étoit pas fort amoureux de moy: mais la preference flatant mon amour propre, sa seule apparence me suffisoit, & j'avois ce jour-là un penchant à la joye, qui, si je l'ose dire, ne me rendoit pas ennuyeuse. Selincourt malgré qu'il en eût, commençoit d'être fort fâché de la liaison qu'il croyoit se former entre Madame d'Arcire & le Marquis: il en redoubloit ses soins auprès de moy: mais à parler naturellement sa jalousie l'animoit bien plus que mes yeux. La Marquise qui avoit un Amant à conserver, n'étoit pas sans occupation: il falloit du brillant pour mettre à bien ces deux entreprises, aussi n'en eut-elle jamais tant. Pour Brésy il n'avoit qu'un objet: mais il en paroissoit si ocupé qu'il ne parut que trop agreable.

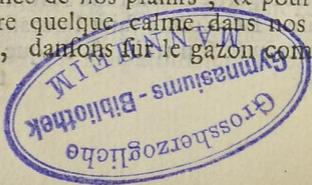
Le vieux Duc qui me vouloit plaire, prodigua pour ainsi dire l'encens & la politesse; & quoyque le Chevalier & la belle Orselis ne songeassent guere à nous tous, ils paroissoient si contents qu'on

qu'on avoit envie de suivre leur exemple.

Dans de telles dispositions, vous devez juger, Madame, que la conversation ne devoit pas languir : il y eut au commencement quelques traits piquans dans la conversation, avec une apparente douceur qui ne permettoit d'y répondre que sur le même ton ; mais sur la fin de la collation, le Comte me baïsa la main, en recevant de moy des fraïses qu'il m'avoit demandées. La Marquise me dit en riant, que j'étois apparemment comme Madame de. . . . dont Monsieur de Buffy dit qu'elle n'avoit jamais refasé sa main, parce qu'elle ne croyoit pas que ce fût une grande faveur. Cette attaque me fit rougir, car je vis bien qu'elle rouloit sur ce que je n'ay pas la main belle : mais me remettant promptement ; il est vrai, dis-je en riant, aussi que ma main ne peut faire grand plaisir à baiser ; mais ces conversations secrètes que vous avez avec Monsieur le Marquis, comment les appelez vous ? il faut décider icy & avoïer la faveur ou renoncer à l'esprit. Cette repartie embarrassâ fort la Marquise. Le Comte saisit l'occasion de lancer aussi son trait, & dit que selon toutes

toutes les apparences Madame d'Arcire ne renonceroit point à son esprit, & qu'il n'y avoit point de Dame qui n'aimât mieux être soupçonnée d'avoir une passion, que d'être attaquée par son esprit ou par sa beauté. Brésy qui vit que sa maîtresse commençoit à s'embarasser, vint à son secours, & luy dit qu'en tout cas si ces entretiens étoient une faveur, comme il en vouloit bien convenir, par l'agrément qu'on y trouvoit, c'en étoit une si innocente, que si elle ne luy en faisoit jamais de plus grande il n'auroit pas lieu de se vanter de ses bontez.

Vous avez un air si prevenant & un mérite si supérieur aux autres, lui répartit le Comte, qu'en effet Madame est dans son tort, de n'avoir pas déjà fait plus de chemin: mais avec un peu de patience, ajouta-il fierement, vous ferez des progrès tels Ah! interrompis je, Monsieur le Comte, ne mêlons point d'aigreur à nos railleries; nous ne nous quittons point; rien ne peut être suspect dans nos actions, ne troublons point l'innocence de nos plaisirs, & pour remettre quelque calme dans nos esprits, dansons sur le gazon comme les



les Bergeres au son des haut-bois. Le Comte honteux d'avoir marqué de la jalouſſie & voulant en donner à ſon tour, me prit d'un air galand pour aller danser, & tout reprit une face riante.

Je fis grand plaisir à Madame d'Arcire; ce n'est pas que le dépit du Comte ne la fit triompher, mais elle est ſage, elle craignoit une querelle entre deux braves gens, qui auroient pouſſé la choſe trop loin. On dansa long-temps & fort bien. Le vieux Duc fit des merveilles, & capriola même pour me prouver ſa ſanté.

Le Bal fini, on s'affit en rond; & comme la nuit approchoit & qu'il étoit précifément cette heure où tout prend une forme indeciſe, où les arbres paroiffent des Geans, & les hommes des ombres: n'est-il pas vrai, dit le Duc en me montrant un gros buiſſon à quinze ou vingt pas de là, que ſi vous étiez ſeule, ce buiſſon vous paroîtroit un groupe d'eſprits? Je conviens, repris-je, que mes yeux y pourroient être trompez: mais je croi avoir aſſez prouvé mon aſſurance, pour n'être pas ſeule apoſtrophée ſur la poltronnerie. Pour moi, dit Madame d'Arcire, j'avoué que j'ai quel-
que-

quelques fois peur & que je n'aimerois point à me trouver seule ici. Brély lui dit là-dessus quelque chose à l'oreille. Selincourt le remarqua; & je commençai au plus vite une histoire, pour détourner encore des remarques qui auroient pû aller trop loin. Je vous assure, dis-je, que je suis hardie sur les visions, parce que je n'en ai jamais eu; mais je mourrois de mort subite si je voyois quelque chose; à moins, ajoutai-je, que l'apparition ne fût de la nature de celle d'un homme de ma connoissance. Ce n'étoit pas un personnage fort important; il voyageoit sur un petit cheval blanc qui portoit aussi sa valise: quelques affaires l'obligèrent à séjourner dans la principale hôtellerie d'un Bourg.

Le jour qu'il en voulut partir, on ne trouva plus son cheval dans l'écurie: on le cherchoit de tous les côtez, lors qu'on vit paroître sa tête par la fenêtre du grenier au toin, où on n'arrivoit que par une échelle. L'hôte se mit à rire, malgré le chagrin de mon homme, qui ne pouvoit deviner pourquoi & comment on avoit guindé son palefroi si haut. Il fut enfin éclairci du fait: c'étoit un follet fort familier dans la maison, sujet à s'en-têter

têter de certains cheveux. La phisionomie de celui-ci lui avoit apparemment plû ; & les bottes qu'avoit son maître lui faisant comprendre qu'il alloit le separer de sa nouvelle passion, il avoit trouvé moyen de le mettre en sûreté. On pourroit même tirer une petite morale de ceci, & dire que follet à part, rien n'est impossible à l'Amour.

Ah ! pour cela , Mademoiselle , s'écria le Comte, vôtre morale est un peu tirée aux cheveux ; car l'Amour tout puissant qu'il est, ne pourra jamais, sans diablerie, faire entrer un cheval par la fenêtré d'un grenier au foin. Mais ajoûta-t-il, je vous demande pardon ; je vous ai interrompü mal à propos : l'aventure est plaisante , quand elle ne seroit pas vraye. Achevez là , s'il vous plaît. Il ne me sera pas difficile, repris-je. L'hôte assura le Voyageur qu'il falloit quitter les bottes, & prendre l'air d'un homme établi dans le lieu. Ce Conseil fut suivi ; & la même puissance qui avoit fait monter le cheval au grenier, le fit descendre à l'écurie. On ne perdit pas un moment ; on lui mit la selle & la bride, & son maître s'en alla, bien-aise d'avoir dupé l'esprit : mais ce fut

lui-même qui en demeura la dupe , car le pauvre petit cheval blanc dépérit à veuë d'œil pendant quelques jours , & mourut enfin sur la route.

Voilà , Madame, la petite narration que je fis , qui n'ayant rien en elle d'effrayant , est si véritable qu'elle ne doit pas laisser de persuader les incrédules. Le Duc dit qu'il avoit entendu parler d'un Château en Touraine , où il y avoit un follet , qu'on appelloit Monsieur. On n'en avoit jamais pû voir le visage ; mais il avoit une grosse chevelure crépée d'un blond doré , & portoit toujours un habit de taffetas d'Angleterre noir , qui faisoit beaucoup de bruit. Monsieur étoit un guoguenard , ajoûta-t-il , il alloit tirer les sieges des domestiques quand ils étoient autour du feu ; & lors qu'il en avoit fait tomber quelqu'un , il faisoit de longs éclats de rire , & tâchoit d'en attraper un autre. Il ne s'attaquoit point au maître ni à la maîtresse pour faire de ces sortes de railleries ; mais il se promenoit souvent avec eux , & rioit de tout son cœur quand on disoit quelque chose de divertissant. On crut au commencement , que Monsieur demandoit des prières ; on en fit faire de toutes façons :
on

on fit même venir des Capucins. Monsieur se fit voir à eux; mais il ne répondit pas un mot à toutes leurs questions. Enfin on crut qu'une ame pure luy feroit peut-être rompre le silence: le Seigneur du Château avoit un fils tres-aimable & tres-aimé, qui n'ayant que sept ans, parut fort propre à leur dessein: il étoit accoûtumé à voir Monsieur, & n'en avoit nulie frayeur. On luy demanda cependant, s'il pourroit bien coucher seul dans une chambre où Monsieur pourroit venir; qu'on luy allumeroit des bougies, & qu'on luy donneroit du bonbon. L'enfant assura qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir. Tout fut executé suivant le projet, mais le succès en fut tragique. On trouva le petit homme le lendemain matin avec une grosse fièvre & fort abatu. Tout ce qu'on put tirer de luy, fut que Monsieur étoit entré dans sa chambre; qu'il avoit commencé par éteindre les bougies avec le vent de son manteau de taffetas. L'enfant voulut alors continuer sa narration; mais il luy prit des convulsions fort dangereuses, qui l'en empêcherent. Il mourut quelques jours après; & Monsieur après ce bel exploit, n'a plus paru au Château de Montifon. Le Duc n'eût pas plûtôt fini sa tragique

gique histoire, qu'on se mit à plaindre un pere & une mere qui ont été cause de la mort de leur fils par une pieté mal entenduë.

Madame d'Orfelis voulut aussi dire son mot; mais comme elle n'avoit pas cessé d'écouter Chanteüil, ou de luy parler, je ne pus m'empêcher de rire, ny de luy dire même qu'elle avoit une sorte d'esprit comme Cesar; & que d'écouter un homme qui fait plaisir, sans perdre ce que les autres disent, me paroissoit même au-dessus de dicter à quatre Secretaires. Ce fut une plaisanterie qui m'échapa, car vous sçavez, Madame, que la belle Orfelis est tres-redoutable, tant par son esprit que par la hauteur de sa voix: elle rougit & se déconcerta un moment; mais c'est le propre des commencemens de passion, de donner de la douceur: aussi contre son ordinaire, elle me répondit, qu'elle ne pouvoit nier que le Chevalier ayant l'esprit agreable, elle ne prît plaisir à sa conversation; mais qu'elle n'oublioit pas pour cela le reste du monde: & pour vous montrer que je dis vray, je vous conteray une aventure ce soir, qui m'a un peu guerrie de la peur des esprits; mais il faudra pour cela, ajoûta-t-elle en riant, que je
repre-

reprenne les choses de plus haut , & que je vous apprenne presque toute mon histoire. J'auray peut-être même la malice de vous ennuyer par un long recit , pour vous punir de la guerre que vous me faites. On l'assura qu'elle pouvoit disposer de nos attentions tant qu'il luy plairoit , sans qu'elle pût nous causer un moment d'ennuy. A ces mots on remonta en carosse , pour se rendre au Château de Selincourt.

On servit le soupé dès que nous fûmes arrivez ; & comme nous nous couchions fort tard , on fit une petite Bassette avant que d'entendre l'histoire de Madame d'Orfelis. Elle prit ensuite ainsi la parole.

Vous connoissez ma maison & ma figure ; c'est un grand soulagement pour celle qui conte ses aventures : mais ce que vous ignorez peut-être , c'est que j'ay fait des passions dès onze ans. Il est vray que le premier qui s'avisa de me trouver belle , étoit un homme si fort au-dessous de moi , qu'il n'eut jamais la hardiesse de me dire ses sentimens ; mais il se dépiqua de son silence respectueux , par des extravagances si outrées , que la jalousie lui fit faire quatre ans de suite , que ma mere fut contrainte de luy défendre sa maison ,

quoique d'ailleurs il fut fort divertissant. Il proposa à trois hommes qu'il croyoit mes Amans, de s'aller battre dans les pais étrangers, pour éviter les suites qu'ont les duels en France depuis le regne de Loüis le Grand. Il y en eut deux qui ne voulurent pas porter si loin leur colere, avec qui il fit deux combats, tant bons que mauvais; enfin il étoit comme un forcené, & on fit fort bien de le chasser. Parmi un assez grand nombre d'Adorateurs qui se presentoient pour le mariage, il y en avoit un qui étoit homme de qualité, d'esprit, de valeur & de distinction. Cette conquête flatoit ma vanité. Jamais passion ne fut si ardente & si durable que la sienne; mais il y en avoit un autre jeune & beau comme l'Amour, & tres amoureux aussi. Si le premier avoit eu la figure de celuy cy, ou que celuy-cy eût eu l'esprit de l'autre, c'étoit une affaire faite, mon cœur étoit pris; mais comme ils avoient chacun un endroit foible, ou que mon heure n'étoit pas venue; je me contentay de me réjouir les yeux avec l'un, & l'imagination avec l'autre. Il se passa plusieurs incidens fort extraordinaires, causez par des Amans de traverse, & par des vûës qui prenoient à ma famille sur
mon

mon établissement, & qui étoient souvent mal dirigées. Mais je vous feray grace de ces bagatelles, pour en venir à une chose plus grave.

Je fus mariée à seize ans à Monsieur d'Orselis; vous n'ignorez ny sa naissance, ny son bien: mais je ne croy pas que vous ayez connu sa personne, parce qu'il faisoit son principal séjour en Province: il avoit une belle taille, de belles jambes, les dents fort blanches, des cheveux bruns fort laids, les yeux grands, enfoncez, le regard funeste, le tein jaune & bazané, la forme du visage désagréable, & quatre plis marquez dans les jouës, comme si on avoit voulu y faire des sillons: il avoit de l'esprit; mais une tristesse profonde, un penchant à la colere que sa raison ne pouvoit moderer: jaloux au-delà de l'imagination; soupçonneux, porté à croire le mal; mais avec tout cela fort honnête homme, liberal & magnifique. Il avoit une passion effrenée pour moy, qui luy persuadoit qu'on ne pouvoit me voir sans m'adorer. Cette idée me rendit la plus malheureuse personne du monde; il fut jaloux, non pas depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, mais de tout l'espace qui remplit ces deux extrémités;

jamais je n'eûs un quart-d'heure de repos : toujours dans l'ardeur de sa passion, ou dans les fureurs de la jalousie, j'étois contrainte de souffrir des témoignages de tendresse d'un homme que je n'aimois pas, ou d'écouter des reproches que je n'avois point mérités. Il seroit trop ennuyeux de vous dire ce que j'enduray dans ce triste mariage : mais souffrez que je vous en dise un trait.

Le Chevalier de..... Colonel de Dragons, passa dans la Ville où j'étois alors, avec son Regiment ; il me vint voir, comme une de celles dont la maison étoit la meilleure : je ne le connoissois point ; il me presenta deux de ses Capitaines, qui étoient de jolis garçons, polis & doucereux. Monsieur d'Orfelis étoit présent : il fut assez gracieux ce jour-là, il leur offrit à souper ; le Chevalier de... s'en défendit, & jamais je n'avois reçû de visite qui m'eût été moins funeste ; mais je n'étois pas destinée à me coucher sans chagrin. Monsieur d'Orfelis me proposa le soir d'aller chez la Gouvernante, il étoit de si bonne humeur, que je ne voulus pas le contrarier. On fut surpris d'une pareille débauche ; & on se mettoit en devoir de jouer quelque

re-

reprise, lorsqu'on entendit un grand bruit & qu'on vit entrer une troupe de Masques bizarrement habillez, mais engens du monde, & bien differemment de ceux que nous voyons quelques fois; ces Masques avoient à leur suite tous les viollons de la Ville, & les hautbois du Chevalier qui étoient excellens; cela n'avoit point méchant air. L'on ne douta pas des personnages; mais ce qu'il y eut de cruel pour moy, ce fut la preference qu'on me donna.

La Gouvernante n'étoit pas de figure à danser: il y avoit bien d'autres femmes; & leur dépit ne fut pas moindre que la rage de Monsieur d'Orfelis, quand le Chevalier me donna la premiere courante. Je me doutay bien du retour qu'auroit cet honneur; je dansay en tremblant, quoyque je ne sois pas naturellement timide; & j'alayt prendre Monsieur d'Orfelis d'une maniere fort obligeante. Il me dit avec un visage tout changé, qu'il avoit mal au pied & me refusa tout net. J'allay honteusement prendre un des Masques & je revins me placer auprès de Monsieur d'Orfelis. Vous êtes bien indulgente, Madame, me dit-il, de vous laisser serrer la main comme on

vient de faire. Moy, Monsieur, luy dis-je, serrer la main? vous rêvez. Il secoua la tête & me quitta pour m'aller lorgner du coin de la cheminée. Un de ces jeunes gens qui étoient venus me voir, voyant mon mary loin de moy, vint me conter de ces fadeurs qu'on dit dans ces occasions avec ce petit jargon de marionette; surpris de ce que je ne luy répondois rien, il s'écria, qu'il étoit bien malheureux d'avoir passé les Mers, pour venir trouver une ingratte; autre badinerie de la Mascarade: mais ces mots fraperent les oreilles de Monsieur d'Orfelis. Il crut que cet homme avoit passé les mers, comme s'il l'avoit vû, & s'approchant de moy: Vous presse-t-on trop Madame, me dit-il? Je ne sçay, luy dis-je, Monsieur, ce que vous voulez dire: on ne presse point les femmes comme moy. J'y pourrois mettre ordre en tout cas, repartit-il d'un ton de défy. Oh! dit le masque d'un air ironique, il ne fait pas bon icy pour moy: on m'extermineroit infailliblement. Il s'éloigna de moy en disant ces mots: mon mari sentit cette raillerie jusques au vif, & je ne sçay comment il ne fit point le Dou Quichotte en cette occasion. Il se passa encore
d'au-

d'autres circonstances , que j'obmets, pour vous dire que quand nous fûmes rentrez, je fus traitée, comme si j'avois été trouvée en faute; & ce qui mit le comble à ces soupçons, c'est que ces mêmes gens qui avoient refusé de souper chez luy, étoient venus à ma porte, sçavoir si j'y étois; & n'allèrent chez la Gouvernante, que lorsqu'on leur eût appris que nous y étions allez. Je n'ay vécu que deux ans avec Mr. d'Orfelis, & je pourrois commencer dès le lendemain de mes noces l'histoire de sa jalousie, jusques au jour qu'il tomba malade pour mourir. Je ne me souviens pas d'avoir passé un jour heureux avec luy: toujours soupçonnée & innocente, les applaudissemens qu'on me donnoit m'étoient à charge, quand je pensois qu'on en feroit la matière de mes chagrins. Sa maladie fut courte: il ne parla que de moy, dès qu'il sentit les approches de la mort. Son seul regret étoit de me quitter: j'étois jeune, je n'aimois rien. Le spectacle d'un homme mourant, désarmé de cette fureur qui l'avoit rendu formidable, ne se fait point voir impunément à une personne qui n'a point le cœur mauvais. Dès qu'il fut mort,

je ne le regardai plus comme ce mari terrible qui m'avoit tourmentée sans sujet & sans mesure. Je le vis comme un homme malheureux, qui agité d'un Amour violent n'avoit pû résister à une autre passion cent fois plus cruelle, que la nature ne luy avoit donnée que pour son tourment. Enfin, Mesdames, je pleuray & je fus affligée tres-sincèrement. Des femmes de mes amies qui me vinrent voir dans cette ceremonie lugubre, où des apartemens tendus de noir ne paroissent jamais assez sombres; à moins qu'on ne s'y casse le col: ces femmes, dis-je, imprudentes au dernier point, se vinrent réjouir avec moy, de ce que j'avois perdu mon tyran. Ce fut avec un étonnement étrange qu'elles me virent répandre un torrent de larmes; il faut cependant convenir que mon affliction ne fut pas longue, & qu'elle se peut nommer plutôt pitié que douleur. J'étois élevée dans des préjuges tres-severes sur ce qui regarde la reputation; plus je me trouvai jeune, plus mon mari avoit été désagréable, plus je crus qu'il falloit garder de mesures. J'étois alors à Paris: on est souvent exposé dans ce lieu, à la tentation de voir trop de monde; je craignois de n'avoir pas la force de faire

re toujours fermer ma porte à bien de gens qui s'y presentoient. Je pris le parti d'aller passer tout l'Eté à une Terre de ma famille, avec mes seuls domestiques. Je lisois, je me promenois, j'écrivois à mes amies, je passois enfin une vie douce, dont je ne m'ennuyois point, lorsque j'entendis plusieurs nuits de suite, des bruits au-dessus de ma tête, qui ne me parurent pas naturels: c'étoient des coups frappés à distances égales, c'étoient des courses precipitées, c'étoit enfin tout ce qu'il falloit pour effrayer une plus hardie que moy; car j'étois tres-poltroonne en ce temps-là. Je tins pourtant assez bonne contenance pendant quelques jours, & je voulus croire que c'étoient des bêtes qui entroient par les fenêtres des chambres qui étoient au-dessus de la mienne: ce qui m'étonnoit, c'est que quand il me venoit compagnie de Paris, le bruit cessoit, & on ne recommençoit le manège nocturne que lors que je me retrouvois seule. J'avois quelquefois assez peur: mais je ne songeois pas pour cela à partir; & c'étoit apparemment à quoy l'esprit visoit. Une nuit, nuit la plus terrible de ma vie, j'entendis à la porte qui fermoit mon antichambre un vacarme si

prodigieux, que j'aurois eu lieu de craindre les voleurs, plutôt que les ames, si auparavant on n'avoit donné le signal par trois coups épouvantables, qu'on avoit frappé au-dessus de ma tête; mes femmes étoient couchées dans une chambre à côté de la mienne, j'en appellay une qui mouroit de frayeur: j'avois heureusement de la lumière, sans quoy elle n'auroit pas eu la force de se lever; je luy ordonnay de rappeler tout son courage, & de crier au feu par la fenêtre, pour faire venir mes gens: le premier qui s'éveilla fut mon Cocher, qui vint sous mes fenêtres, armé du Croissant avec quoy on tond les palissades. On n'a jamais scû pourquoy il s'étoit muni d'une arme offensive, pour accourir au secours de gens qu'il croyoit dans le feu; quoiqu'il en soit, je fus un peu rassurée quand j'entendis un homme parler; la difficulté étoit de le faire entrer: personne n'avoit la force d'aller ouvrir la porte du vestibule; car nous n'étions que des femmes dans le corps de logis: enfin mon Cocher imagina de se servir encore de l'échelle des jardins. Il monta fierement, comme s'il fût allé à l'as-faut. Tandis qu'il étoit sur l'échelle, le même bruit se fit à la porte dont j'ay
parlé.

parlé. Ha ha, dit-il, vous parlez de feu, & ce sont des voleurs; il n'importe, qu'ils viennent, ils verront beau jeu. Cette humeur belliqueuse lui étoit inspirée par mes laquais, qui s'étant habillez à la hâte, le venoient foûtenir dans cette grande aventure. Ils entrèrent tous par mes fenêtrés; & l'esprit voulant aparemment briller devant eux, fit trembler avec une rumeur endiablée, une cloison qui separoit ma chambre d'une autre! à ce bruit succeda un calme profond, mais il ne passa pas jusques dans mon ame. Elle étoit agitée de la plus violente peur qui fut jamais: tremblante dans mon lit, à peine osois-je tirer ma tête de deffous ma couverture. Une de mes femmes s'approchoit de moy en me plaignant, & m'assuroit que crainte de m'effrayer, elle n'avoit pas voulu me dire tout ce qu'elle avoit vû & entendu; que le bout de l'an de Monsieur d'Orselis approchoit, qu'il demandoit aparemment des prieres; qu'il avançoit peu à peu sa marche, que peut-être l'autre nuit viendrait-il me parler à moy-même, & cent autres visions qui m'auroient fait rire dans un autre temps, & qui trouvant déjà mon imagination tristement frappée, y firent une impression
qui

qui tenoit du délire. J'ordonnay à mes gens d'aller chercher un Abbé qui n'étoit qu'à une lieuë de chez moy; il étoit amy de ma famille, & le mien en particulier: j'esperois un grand soulagement de ses conseils. Il arriva peu de temps après; il étoit déjà grand jour. Ah! mon pauvre Abbé, luy dis-je, ne suis-je pas bien malheureuse! Les contes d'esprits passent pour des fables, je suis choisie pour en éprouver la vérité. Mon air étoit si affligé & mon ton si sanglotant, que j'esperois du moins un peu de consolation: mais l'impitoyable Abbé se mocqua de moy, & s'approchant de mon oreille, il m'assura qu'une de mes femmes avoit infailliblement un Amant à Paris, qu'elle vouloit revoir. Je le pensay battre à ce discours. Je ne voulois être ny visionnaire ny dupe: je crus pouvoir lui prouver que les bruits qui s'étoient faits ne partoient point de forces humaines, & je conclus qu'il falloit envoyer chercher des Capucins, pour venir veiller dans ma chambre. A cela il me dit que les prieres étoient toujours bonnes. Je descendis dans une Sale, pour n'être pas dans un lieu où j'avois de si cruelles apprehensions. Je dis à la même femme qui avoit crié au feu, qu'elle allât
querir

querir de quoy me coëffer. Elle revint un moment après, plus morte que vive; & se laissant tomber à mes pieds: Ah! Madame, me dit elle, je n'en puis plus; je viens de vôte Chambre, nous avons fait vôte lit, tout étoit propre & arrangé, je remonte dans l'instant, je trouve vos matelas, vôte lit de plume, vôte traversin deçà & delà roulez comme de grands corps morts dans vos couvertures; je vois vôte toilette toute renversée, vôte miroir à bas, la glace contre terre: Ah! m'écriay-je douloureusement à cette circonstance, il est donc bien vray que Monsieur d'Orfelis ne veut plus que jeme pare, & qu'il me tourmente encore après sa mort par les effets de sa jalousie! L'Abbé ne pût s'empêcher de sourire, mais il monta pour voir tout ce désordre; il vit que la peinture étoit juste. Il en fut étonné; & d'autant plus que la femme qui la luy avoit faite, ne luy étoit point du tout suspecte, & qu'elle l'assûra que personne n'avoit monté depuis que ma Chambre étoit faite. De grandes griffes noires se trouverent imprimées sur ma porte; enfin la chose fût poussée loin: & comme je n'avois pas trop de tout mon domestique pour me rassûrer, cette

cette autre femme qui m'avoit menacée de la vision de Monsieur d'Orfelis, me dit encore, qu'assûrément je ne devois pas rester dans un lieu où il viendrait infailliblement me parler. Ce fut en vain que l'Abbé me proposa de veiller dans ma Chambre, & de soutenir les approches de l'esprit : la mesure de ma peur étoit comblée; je fis mettre mes chevaux à mon carosse, je m'en allay à Paris, où je menay l'Abbé, n'étant pas bien sûre que l'esprit ne s'apparût à moy en chemin. Il se mocqua bien de moy, & d'un vœu que je fis d'aller à pied faire un petit pèlerinage, pour qu'il plût à l'ame de Monsieur d'Orfelis de me laisser en repos. Dès que je fus arrivée à Paris, l'Abbé qui étoit resté dans la Cour, monta pour me venir dire qu'il venoit de voir l'esprit; que c'étoit un grand garçon bien fait qui courtoisoit à ma porte cette femme dont j'avois suivi les conseils. Ce n'étoit pas encore le tems de me faire entendre raison: j'exécutay mon vœu le lendemain aux dépens de mes pieds. Plusieurs personnes à qui je confiai mon aventure, m'ayant soutenu qu'elle n'avoit rien d'effectif, je commençay de déferer à leurs raisons, & je voulus bien retourner à cette Terre avec
deux

deux ou trois femmes & un homme très incrédule sur les apparitions : Je n'y menay point la femme contre laquelle on avoit quelque soupçon. Tout fut tranquille, pas le moindre bruit, pas le moindre sujet de peur ; ainsi rassurée, je retournay à Paris, je parlay à cette femme en maîtresse, convaincuë de son insolence. Elle nia avec hardiesse ; mais comme je n'ay rien vû depuis, & qu'il y avoit des causes très naturelles à tout ce que j'avois entendu, j'ay voulu me tenir pour dit qu'il n'y a point d'esprits, & que tout ce qu'on en conte est faux.

C'est plutôt fait, Madame, luy-dis-je lors que je vis qu'elle avoit fini son récit ; mais où la peur avoit bien grossi les objets, ou ce que vous entendîtes étoit fort extraordinaire. Il pourroit bien être, reprit Madame d'Orselis, qu'en effet mon imagination prevenüe auroit un peu exagéré à mes oreilles ce qui me parut si terrible ; mais cette femme couchant assez près de la porte où se fit le bruit, cette porte ayant de gros verroux, les barres des fenêtres étant près de son lit, dont elle pouvoit disposer à son gré, & étant la seule de sang froid, elle put faire tout ce qui lui plut, sans que personne la soupçonnât.

Ce

Ce que dit Madame d'Orfelis est vray, dit le Comte; l'Amour fait bien faire d'autres entreprises, & la peur qui est dans son espece une passion aussi forte, ne laisse point à la raison le loisir de faire ses fonctions; & il arrive souvent qu'on s'affectionne aux sentimens qu'elle inspire, ainsi qu'à de plus agreables: mais ajouta-t-il, Madame d'Orfelis ne nous a rien dit de ce qui s'est passé depuis cette lugubre année de deuil; car je ne puis croire que son cœur fasse icy son coup d'essay. Vous tirez aussi sur moy, Monsieur le Comte, répondit-elle: croyez-vous, qu'il ne faille pas exercer l'hospitalité en tout? Il ne suffit pas de nous faire une chere delicate, d'avoir soin de nos plaisirs, d'aller au devant de tout ce qui peut nous être agreable; il faut encore ménager une pauvre hôtesse par l'esprit & par les sentimens: je vous regarde à l'heure qu'il est comme un homme qui a bien de la generosité dans l'ame, & pas la moindre compassion dans le cœur: mais, ajouta-t-elle en riant, je ne me trouve point aujourd'huy en humeur de me facher, & je vous avouëray que j'ay trouvé en mon chemin un homme qui m'a aimée éperduëment, que j'ay aimé de même, que
selon

selon les regles, cette union ne devoit jamais finir; mais ne m'en demandez pas davantage, car toute ma Philosophie ne pourroit m'empêcher de mêler des emportemens de colere dans mon recit; & j'ay de plus encore assez de delicateffe, pour ne pouvoir entendre sans chagrin les noms que merite cet homme par les procedez qu'il a eûs avec moy, & que vous lui donneriez infailliblement.

La belle Orfelis soupira en achevant ces mots; & Chanteüil se sentant fraper au cœur par une douleur qui augmentoit son amour, dit qu'il seroit injuste de faire de la peine à une Dame qui venoit de leur faire un recit agréable, & qui avoit donné l'exemple au reste de la compagnie de conter une partie de ses aventures. Pour moy ajoûtay-je, je le feray quand on voudra, pourvû que nous allions nous coucher auparavant. Tout le monde y consentit: mais il faut que je vous dise, Madame, que pendant tout le souper Brésy donna dans la belle passion. La Marquise y répondit par une vivacité de regards qui lui fournit de grandes esperances; mais pour moy dont le cœur n'étoit point prévenu, je démêlay aisément que sa coquetterie n'étoit qu'un
moyen

moyen pour faire revenir Selincourt : celui-ci me disoit mille choses équivoques dont j'aurois pû me faire l'application ; mais il luy échapoit de tems en tems des regards sur Madame d'Arcire, dont le dépit étoit le conduéteur. Ce n'est pas un sentiment qui annonce l'indifférence. Il me fit le lendemain une déclaration dans les formes : je ne jugeay pas à propos de men offenser ; mais je luy dis bien sincerement, que je l'estimois trop pour ne luy pas conseiller de retourner à son devoir, que je voyois le motif de ses empressements pour moy, que je croyois qu'il avoit réüssi ; que la Marquise n'étoit ni tiède, ni infidele ; qu'il devoit cesser une feinte qui ne pouvoit avoir que de fâcheuses suites ; car, ajoûtay-je, ou vôtre Maîtresse donnera de plus en plus des esperances au Marquis, ou elle vous le donnera pour successeur : si c'est le premier, le caractere de l'homme vous est connu ; il ne les perdra pas sans que sa vanité en souffre ; il inventera une aventure, plutôt que de paroître avoir été dupé : & si c'est l'autre, vous êtes perdu, Comte ; car vous aimez éperduément ; & vous seriez d'autant plus à plaindre, que vous ne pourriez raisonnablement vous en pren-

prendre qu'à vous. Mais repliqua-t-il, me trouveriez vous bien digne de compassion si vous vouliez me consoler; & n'avez-vous pas tout ce qu'il faut; Je l'interrompis à ces mots, pour luy faire voir que Madame d'Arcire se levait pour passer dans son appartement; que le Marquis vouloit l'accompagner, & qu'elle ne le vouloit pas. Je tâchay d'obliger Selincourt à la suivre; mais il est glorieux, & nous n'étions par encore à la fin des troubles. Vous serez sans doute étonnée, Madame, que le Comte souffrit si patiemment, en apparence, un rival déclaré dans sa propre maison: mais il n'avoit pas absolument lieu de se plaindre de Brésy; ils étoient amis depuis long tems; il luy avoit fait un mystere de son attachement pour la Marquise: On n'est point obligé de deviner. Le Comte qui véritablement n'avoit feint de m'aimer que dans les vûes que je vous ay dites, & pour donner une sorte d'émulation à Madame d'Arcire, que le calme luy avoit ôtée, n'eut pas si-tôt reçu la represaille, que le dépit & la gloire se mêlant, il aimait mieux continuer à me témoigner de l'amour, que de faire le personnage de jaloux dans un lieu dont il faisoit si bien

bien les honneurs. Quelques jours après la conversation que j'eus avec luy, on passa toute l'après-dînée dans les appartemens, parce qu'il ne fit pas beau. On jouïa à la bassette; on dansa. Il vint une compagnie du voisinage, moitié Ville, moitié Campagne, qui ne laissa pas de nous amuser. Après qu'on eut épuisé les plaisirs ordinaires, on se jeta dans la conversation. Les Dames campagnardes qui vouloient nous faire voir qu'elles avoient les Livres à la mode, ne manquerent pas de la tourner sur les nouveaux Contes des Fées; elles en décidèrent à leur maniere. Il y eut une jeune personne qui nous assûra que c'étoit des bagatelles que ces choses-là, & que pour elle les lectures serieuses faisoient ses plus grandes delices. Nôtre petite troupe n'étoit pas trop ignorante: nous voulûmes voir quel usage elle faisoit de ces Livres graves; mais elle nous parla avec une pedenterie si choquante, des grimaces si affectées, & son érudition avoit tant d'embrouillement, qu'après nous être réjouis de sa sottise autant qu'elle le meritoit, Madame d'Arcire avouïa qu'elle aimoit passionnément les Contes; qu'elle souûtenoit même que c'étoit avoir le grand goût que de
les

les lire avec plaisir. Ce n'est pas ajouta-t-elle, que je n'admette point d'autres lectures; au contraire, je ne conte celle-cy que comme un amusement: Mais il faut convenir que quand ces fortes d'Ouvrages sont conduits avec l'ordre que l'Art y met; que les passions y sont tendres, & que l'imagination s'y jouë d'un air brillant & delicat; il faut, dis-je, convenir que les heures passent comme des momens dans cette douce occupation; & qu'à peine le tems seroit-il plus court avec un Amant aimé.

Le Comte avoit grande envie de la contrarier, & le Marquis de l'applaudir: Mais destinée comme j'étois à calmer les orages, je pris la parole, pour dire que j'en sçavois un depuis long-tems, qui avoit autrefois été conté à un Hôtel fameux, dans un tems où l'esprit étoit un peu plus à la mode qu'à present; qu'il y avoit assez d'art dans ce Conte; que si on vouloit j'en ferois part à la compagnie, pourvû qu'on voulût bien me permettre de ne suivre pas mon texte scrupuleusement, & que je pusse y mettre quelques embellissemens que j'y croyois necessaires. Tout le monde tampa à ma proposition: nous avions nô-

tre troupe provinciale pour deux jours; il étoit question d'interrompre un peu l'ennuy qu'elle nous caufoit; je pris donc la parole en ces termes:

Dans une des parties du Monde vivoit un grand Seigneur, fatigué du bruit & du fracas de la Cour: il avoit montré sa valeur & sa magnificence jusqu'à un âge fort avancé. Le desir de revoir quatre fils qu'il avoit eus d'une femme qu'il avoit fort aimée, qui étoit morte bien-tôt après la naissance du dernier, le fit retourner dans le Château que ses peres avoient habité, avant que les récompenses l'eussent dédommagé de ses services. Il trouva ses enfans en âge de songer à leur fortune: ils étoient bien faits, ils avoient de l'esprit; mais le séjour de la campagne leur avoit donné un certain air contraint & timide, dont il n'imagina qu'un moyen pour les défaire. Il les fit venir tous quatre dans sa chambre: il leur dit que son revenu n'étoit pas assez considérable pour les rendre heureux; qu'il trouvoit beaucoup d'injustice à mieux partager l'aîné que les cadets, puisqu'ils étoient d'un même sang; qu'il alloit leur donner à chacun une part de son bien, leur faire faire

à chacun un équipage convenable à leur condition ; & qu'il ordonnoit à son fils aîné d'aller chercher à faire sa fortune dans l'Asie, au second d'aller en Afrique, au troisième en Amérique, & au dernier en Europe ; que sa santé étant assez bonne pour espérer de les voir revenir tous plus riches & encore plus honnêtes-gens qu'ils n'étoient : il leur donnoit rendez-vous dans sept ans, & que si le ciel dispoit de sa vie, ils trouveroient tout en si bon ordre qu'ils auroient lieu de benir & d'aimer sa memoire. Les quatre fils assurerent un si bon pere de leurs respects & de leur obéissance ; ils partirent peu de tems après, & suivirent les ordres qui leurs étoient prescrits : leurs aventures ont été inconnuës, mais il ne manquerent pas de se rendre au bout de sept ans au Château de leur pere.

Ils le trouverent en bonne santé ; ce fut une joye sensible pour ces cinq personnes de se revoir après une si longue absence : le pere qui avoit nom Mondor, demanda à son fils aîné qu'on nommoit Haraguan, le recit de son Voyage, & à quoy il s'étoit perfectionné. Il luy avoua avec quelque honte, qu'il avoit eu pour principal amy en

Asie un grand Negromancien , & qu'il étoit devenu tres habille dans cet art.

C'est-à-dire , repartit Mondor , qu'à nommer la chose par son nom , vous êtes un peu forcier. Et vous , mon fils , dit-il au puisné , vous êtes-vous exercé à une science moins sombre ? Seigneur , reprit l'acinyty , je suis devenu le plus excellent escamoteur de l'Univers : Joüeur de Gobelets , ajoûta le pere ? ne fardons point les choses. Alors se tournant vers le troisiéme : Parlez à vôtre tour , luy dit-il , Tirandor. Pour moy , Seigneur , je me vante de tirer plus juste qu'homme du monde. Encore , dit Mondor , cecy est-il un peu plus honorable. Et vous , ajoûta t-il , en regardant le cadet ? Ah ! Seigneur , dit-il en se jettant à ses pieds , c'est à moy à vous demander mille pardons , je suis devenu artisan , sans aucun respect pour ma naissance ; mais si la perfection diminuë ma faute , vous m'en accorderez sans doute le pardon. Le triste pere se mit à rêver profondément ; ses yeux étoient tous changez : on voyoit bien qu'il commençoit à se repentir d'avoir fait voyager ses enfans ; mais comme il avoit du courage , il se re-

mit

mit promptement ; & les regardant avec un visage plus ferain : Vous n'avez sans doute pas choisi des états dignes de vous ni de moy ; mais il faut sçavoir prendre son party, & tâcher que l'usage que vous en ferez, rectifie ce qu'il y a eu de bas dans ce choix : il y a, ajoûta t-il, dans la forêt voisine dequoy me faire voir si vous ne croyez point être plus habiles que vous ne l'êtes : En effet , un oiseau qui ne fait son nid que tous les cent ans, est venu le bâtir cette année sur un de ces arbres : il est inconnu à tout le monde ; jamais personne ne l'a trouvé : si vous m'y menez , dit-il à son aîné, vous n'aurez pas perdu vôtre tems en Asie.

Aussi-tôt Haraguan fit quelques cercles avec sa baguette magique, & sortant avec Mondor, il le conduisit juste au pied de l'arbre où étoit le nid. Cela n'est pas mal, dit le pere : mais Facinety, il faut icy faire un tour de vôtre métier ; montez sur les branches, & allez tirer l'œuf de dessous la mere sans qu'elle s'en apperçoive. Facinety plus leger qu'un faucon, vola plutôt qu'il ne monta ; & derobant l'œuf sans que la mere le soupçonnât, il le tint en l'air au haut del'arbre, pour

marque de sa victoire. Ce n'est pas assez, ajoûta le pere; il faut Tirandor, que vous tiriez une fleche si juste, que vous cassiez l'œuf sans blesser la main de vôtre frere. Tirandor ne manqua pas son coup, l'esperance de l'oiseau fut détruite, & cet œuf tomba en mille pieces. Artidas, continua Mondor, il faut icy prouver l'adresse de vos mains. Artidas ne tarda pas un moment à retablir si parfaitement le bel œuf, que les yeux les plus clairvoyans n'auroient jamais pû en remarquer les défauts. Le pere parut content des épreuves que ses fils venoient de faire de leur habileté: il les reînenachez luy; & leur parlant avec l'autorité qui sied bien dans un chef de famille: Vous avez, leur dit-il, choisi de terribles métiers; mais il faut aussi convenir que vous y excellez, & qu'il faut qu'un autre theatre qu'un Château de campagne en soit témoin.

Le Roy a perdu sa fille unique; elle étoit plus belle que le jour, elle avoit de l'esprit, elle étoit souhaitée de tous les Rois voisins; mais son cœur sembloit ne s'être déterminé pour personne: Un jour qu'elle se promenoit sur la terrasse du Palais, elle apperçut
un

un dragon-volant d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle voulut prendre sa course pour se sauver dans les appartemens; mais le dragon qui avoit de bons yeux, & qui malgré son poids étoit d'une legereté incroyable, l'eût prise entre ses horribles griffe, avant qu'on eût pû penser à sa sûreté. Ce fut une terrible nouvelle pour le Roy son pere! Il envoya des Troupes de tous côtez; il fit équiper des flotes pour parcourir toutes les Isles de la mer; tous ses soins ont été inutiles. Il y a un an que la Princesse est perduë, sans que personne ait pû en avoir de nouvelles: si vous pouvez, ajoûta-t-il en parlant à Haraguan, découvrir où elle est par la force de vôtre art, ce service ajoûtera infiniment à ceux que j'ay rendus à l'Etat dans mes belles années; & je vous en verray cueillir les fruits, avec toute la joye d'un tendre pere. Haraguan promit d'exécuter cette belle entreprise: on prepara un équipage en tres-peu de jours. Mondor mena sa famille à la Cour; il se presenta au Roi, qui le reçut comme un brave & fidele Sujet qu'il vouloit récompenser, & ces quatre fils, comme de jeunes Seigneurs de grande esperance. Sire, dit Mon-

dor au Roy, vôtre Majesté ne sèche
 point ses pleurs; leur cause ne m'est
 que trop connue; je ne puis voir mon
 Roy affligé sans tâcher d'y trouver un
 remede. Et quel remede, repliqua
 le Roy, pouvez-vous apporter à m'a
 douleur; je n'ay rien obmis pour re-
 trouver ma fille, je n'y ay point réüssi,
 rien ne peut me consoler. Ce ne sont
 pas aussi de vaines plaintes, Sire, que
 je viens vous offrir; reprit Mondor;
 vous voyez en l'ainé de mes fils un Su-
 jet capable de rendre un grand service à
 son Roy; ordonnez seulement qu'on
 équipe un Vaisseau, & je vous promets
 le retour de la Princesse avant
 deux mois. Le triste Roy plia les épau-
 les, & regarda Mondor en pitié; mais
 le Vieillard ne se rebutant point, on
 crut qu'étant homme tres-sensé, il
 pouvoit en effet tenir ce qu'il promet-
 toit. On fit donc équiper un Vaisseau:
 la famille s'y embarqua, on décou-
 vrit une Isle où Haraguan assura qu'é-
 toit la Princesse; on apperçut même
 bien-tôt après le monstrueux dragon
 qui dormoit sur le bord de la mer, &
 la triste Isaline (c'étoit le nom de la
 Princesse) embarassée dans cinquante
 tours de sa queuë qui avoit trois cens
 aunes de long: elle paroissoit regarder
 avec

avec tendresse & vivacité un jeune pêcheur qui voguoit autour de l'Isle, & qui paroissoit avoir un intérêt pressant à y aborder; mais elle luy faisoit signe de s'éloigner: elle luy montrait le Vaisseau, elle joignoit les mains. Le beau pêcheur, dont l'habit étoit propre & galand, obeissoit à regret à ces ordres: les yeux de ces deux personnes découvroient assez leurs sentimens; mais Mondor ne voulant point perdre de tems, fit entrer Facinety dans la chaloupe, ordonna qu'on la mît en mer, & luy dit d'aller developper la Princesse de la queue du dragon tandis qu'il dormoit, & de l'apporter dans le Vaisseau. Cet ordre qui auroit épouvanté tout autre que cet adroit escamoteur, trouva en luy une disposition prompte à faire voir les effets de son Art; il entra dans l'Isle & enleva la Princesse en si peu de tems, qu'un éclair ne dure pas moins que cette expedition; content d'emporter une si belle proye, il la posa dans le Vaisseau, sans que la jeune Isaline parût sensible à ce service. Le jeune pêcheur cependant faisoit des cris si perçans, que le dragon s'éveilla, & volant jusques dessus le Vaisseau, il effraya toute la Chiourme par son horrible figure: ce dragon n'avoit qu'un

seul endroit vulnérable, & cet endroit étoit si petit, qu'à peine une flèche pouvoit-elle y entrer; mais Tirandor en décocha une si juste, que le monstre fut privé de la clarté du jour. Il est vray que sa mort pensa être funeste à nos Voyageurs; il tomba la tête la première sur le Vaisseau, & le perçant d'outre en outre, il faisoit eau en si grande abondance, que tout ce que put faire Artidas, ce fut de le radouber assez promptement pour n'être pas submergé; mais il est vray que ce fut avec tant d'adresse qu'on ne vit jamais par où le dragon avoit passé.

Tous ces événemens se passerent en si peu de tems, qu'Isaline étonnée & confuse, ne sçavoit avec qu'elles gens elle étoit. Mondor se fit connoître à elle: il luy apprit que c'étoit avec la permission du Roy qu'elle avoit reçû ces services de ses fils. La Princesse l'en remercia d'un air melancolique; & passant sur le tillac, elle tourne ses beaux yeux du côté de l'Isle, comme ayant regret de la quitter. On ne douta pas que le beau Pêcheur n'eût part à ses regrets: cela paroissoit pourtant mal assorti; les quatre freres ne pouvoient comprendre la bizarerie d'un tel goût; ils ignoroient que rien n'est
trop

trop éloigné quand l'amour est entre deux.

Haraguan fier de sa profonde science, fut le premier qui voulut faire valloir le merite du service qu'il avoit rendu à la Princesse; il en demanda la récompense du ton d'un homme accoutumé à faire trembler le tenebreux sejour, & plus sujet à parler aux Demons qu'à une belle Princesse; aussi fut-il reçu avec colere. Facinety s'y prit d'une maniere plus subtile: il chercha des détours: il choisit le moment qu'il crut le plus favorable; mais s'il fut écouité avec plus de patience, ce ne fut pas avec moins d'insensibilité. Tirandor accoutumé à ne manquer jamais son coup, crut n'avoir qu'à paroître pour vaincre; mais il connut la difference qu'il y a de tirer au blanc, ou d'attraper un cœur fier & prevenu. Pour Artidas, ses esperances n'étoient pas moindres; mais il fit sa déclaration par des démonstrations de Mathematique. Isaline en rit, mais il ne fut pas plus heureux que ses freres. On arriva peu après à la Cour; le Roy étoit sur le Port, il apperçût sa fille de loin qui se tenoit debout sur le tillac pour se faire voir: sa tristesse ne diminua point la sensible joye du Roy; elle ne fut pas si-

tôt apres de luy , qu'il la tint embras-
fée pendant une heure , sans pouvoir
dire une parole ; chacun prenoit part à
la joye d'un si bon pere. Il ne se sepa-
ra de sa chere fille , que pour remercier
Mondor & ses fils de l'importance d'un
tel service , & pour leur offrir tout ce
qui dépendoit de luy , pour marque de
sa reconnoissance. Site , dit hardi-
ment Mondor , nous sommes vos Su-
jets ; mais ma maison est illustre & an-
cienne : ce ne seroit pas la premiere fois
qu'un grand Roy auroit choisi un gen-
dre parmi la noblesse de son Royaume ;
decidez ; le zele qu'ils ont eu pour vô-
tre Majesté est assez égal , leur merite
l'est aussi , & mon amitié n'agit pas plus
pour l'un que pour l'autre. Le Roy
trouva de l'audace à ces paroles ; mais
il ne put luy déplaire : & regardant
Mondor avec bonté : Je croyois luy
repliqua-t-il, que des récompenses par-
tagées entre vous & vos enfans , suffi-
roient pour vous prouver ma reconnoi-
ssance ; mais puisque vous consentez
qu'un seul soit heareux , j'en suis d'ac-
cord : quoique ma fille en doive être
le prix , il faudra la consulter aupara-
vant que de choisir ; allez vous reposer
& goûter à loisir la joye d'être pere de
tels enfans.

Quel-

Quelques jours se passerent sans que la Princesse parût se vouloir déterminer; elle étoit triste & solitaire. Le Roy son pere luy demandoit comment elle avoit passé l'année de son séjour avec le dragon: Tranquillement, Seigneur, luy répondoit-elle; toute ma douleur étoit de ne vous point voir; mais je crus à la fin que vous m'oublieriez, & que vous choisiriez une femme aimable, qui vous donneroit des Successeurs. Le dragon d'ailleurs n'exerçoit aucune cruauté sur moy: j'avois une petite cabane de feuillée, je cueillois moy-même les fleurs dont mon lit étoit composé; il ne fait jamais trop froid dans l'Isle que j'habitois; je me promenois les soirs sur les bords de la mer; je dormois tranquillement les nuits, & je m'occupois les jours à rêver. Mais qu'elle rêverie, interrompit le Roy, pouvoit vous amuser agréablement? vous n'esperiez point la fin de vos malheurs, vous étiez sous la puissance d'un affreux dragon, & vous ne voyiez personne. Isaline rougit à ces mots, & baissa les yeux; puis les relevant sur le visage du Roy son pere: Seigneur, luy dit-elle, vous sçavez que l'esperance est un don de la nature, qu'elle nous l'a fait pour nôtre consolation,

tion, & qu'elle ne meurt qu'avec nous; le dragon n'exigeoit de moy que de l'accompagner quelques heures sur le bord de la mer lorsqu'il vouloit aller dormir, & j'avois la complaisance de ne le pas refuser; je regardois pêcher pendant ce tems là, & ces momens n'étoient pas les plus defagréables de ma vie. Ah! ma fille, s'écria le Roy qui la vit rougir extraordinairement en cet endroit, qu'entens-je? vous avez passé un an sans ennuy dans une Isle deserte! la vûe d'un monstre ne vous y faisoit point d'horreur, & vos plus doux momens étoient quand vous voyiez pêcher! Miserable pêcheur, ajouta-t-il, que tu me vendras cher le plaisir d'avoir defennuyé une Princeffe inconsiderée! Le Roy renvoya sa fille dans son appartement: il envoya chercher Mondor, il luy fit repeter ce qu'il avoit vû de ce pêcheur, qu'il ne luy avoit déjà que trop fidelement rapporté. Ce fut un coup de foudre pour ce pere infortuné: il ne douta pas que sa fille n'eût laissé surprendre son cœur à un indigne amour; & il resolut de contraindre Isaline à choisir un des quatre Seigneurs. D'autre part la triste Princeffe ne pouvant contenir dans son cœur sa douleur & sa tendresse, elle
en

en fit confidence à une de ses femmes qu'elle aimoit beaucoup. On me va faire un crime, luy dit-elle, des sentimens qui m'ont empêché de me desesperer; ce Roy, ce pere n'auroit plus de fille, si le jeune Delfirio ne s'étoit fait voir à moy avec tous ses charmes: Qu'il en a ma chere Cephise, ajoutoit-elle en pleurant! Quel cœur auroit pû luy resister; il brilleroit au milieu de la plus florissante Cour. Jugez des impressions qu'il fit sur mon esprit dans une Isle inhabitée; mais il ne songe peut-être plus à moy! Le voyage se fera rebuté par les difficultez! Cephise qui étoit bien aise de divertir un peu la Princeesse de ses déplaisirs, la pria de luy conter ses aventures; elle le fit en ces termes.

Tu sçais, ma chere Cephise, comme je fus enlevée par ce Dragon formidable; je crus en être dévorée un moment après, & j'y étois resoluë lorsqu'il me posa doucement dans une Isle tres-agreable, mais absolument deserte; il étoit encore jour quand j'y arrivay: le serpent ailé reprit son vol, & me laissa seule; je n'avois d'autre pensée que la mort. Que m'importe, disois je en moy-même, comment je perisse? il vaut encore mieux servir
de

de pâture au Monstre, que de traîner une vie malheureuse, & exposée à la faim & aux injures de l'air. Je me promenois en roulant ces affreuses pensées dans mon esprit, lorsque j'apperçus sur la mer une petite barque simple, mais jolie, & un jeune homme qui pêchoit. Adonis, le bel Adonis n'eut jamais tant de charmes; il avoit de grands cheveux noirs comme du jais, de beaux yeux, une bouche agreable, des dents merveilleuses, une taille parfaite, il jettoit sa ligne avec une grace qui donnoit envie de pêcher, & il étoit si heureux, qu'il ne la jettoit point inutilement: son habit n'étoit que de toile jaune fort fine, & garni de dentelles. Il m'apperçut comme je le regardois dans ma desolation. La magnificence de mes habits plutôt que ma beauté, attira sans doute ses yeux. Grande Princesse, me dit-il, qu'elle étoile fatale vous a conduite sur ces bords? Je lui contai en peu de mots mon aventure: il en parut touché, il fut légèrement à bord, d'un air galand & adroit, mais encore plus pressé; il alla couper des branches d'arbres, il en composa une cabane tres-propre, il prit de la mousse & des gazons, il m'en fit un petit lit tres-commode, il le

le joncha de mille fleurs; il m'assura que le dragon n'étoit cruel qu'à ceux dont il croyoit avoir reçu quelqu'outrage, & il me demanda la permission de me venir voir tous les jours. Je la luy accorday sans peine. Le métier qu'il exerçoit ne me donnoit aucun mépris pour luy: quel Prince luy pourroit disputer l'avantage de la beauté, des graces & de l'esprit? Le dragon ne parut point du reste du jour. Mon beau pêcheur revint le lendemain à la porte de ma cabane, écouter si j'étois éveillée: Il entra respectueusement, dés que je luy eûs fait signe qu'il le pouvoit: Avez-vous dormi, adorable Princesse, me dit-il? vos yeux, ces yeux si dangereux, qui ôtent le repos à tous les mortels, ont-ils goûté le charme du sommeil? Oüy, Delfirio, luy dis je, j'ay dormi, & je croy même que quand je ne l'aurois pas fait, je devrois vous le dire, apres les soins que vous avez pris pour me faire un lit commode & agreable. Il soupira & ne répondit rien; mais il alla à quelque pas de ma cabane prendre d'entre les mains d'un petit pêcheur une grande manne d'ozier travaillée fort joliment: il l'ouvrit en ma présence, j'y vis du linge d'une propreté surprenante, des habits

obscuro

habits simples & galands , plus convenables à mon état present que ceux que j'avois alors sur moy , & une toilette avec tout ce qui est necessaire pour une femme. Ses soins me parurent dignes d'être récompensez. Je le priay de se promener un moment ; je me deshabayay pendant ce tems-là , je mis une des robes qu'il m'avoit apporté ; & le rappelant bien-tôt après , je pris toutes mes pierreries & je les luy presentay d'un air tres-reconnoissant. Il recula quelques pas. Je crûs d'abord que c'étoit par étonnement ; mais un sentiment plus noble luy causa ce mouvement : il s'indigna de ce qui auroit transporté un autre de joye ; que vous diray-je , ma chere Cephise , il me vainquit en generosité , & je luy donnay en récompense un portrait de moy que je portois à mon bras : il le reçut comme celuy de Venus. Ses transports étoient vifs ; mais l'air de grandeur ne l'abandonnoit jamais , & tout étoit gracieux en luy. Je crûs le premier jour n'être touchée que pour n'être pas ingrate ; mais je connus bien-tôt après , que l'amour tire ses coups justes partout ; qu'il n'est point de desert impénétrable à ses traits , & que la difference des conditions n'est qu'un foible obstacle

obstacle quand on aime véritablement. Enfin je souffris qu'il me parlât en Amant passionné : je luy répondis presque de même. Il m'apportoit tous les jours de petits repas rustiques, mais propres & bien entendus : nous les mangions ensemble. Le dragon venoit souvent dans son Isle, & ne paroissoit point fâché de nôtre union ; quelques-fois il me prenoit doucement avec une de ses griffes, pour me mener avec luy sur le bord de la mer : il y dormoit paisiblement. Delfirio sautoit alors dans sa barque, & chantoit des airs tendres pour me divertir ; car il a la voix admirable. Cette vie me paroissoit si aimable & si tranquille, que bien loin de songer à mon retour, je n'avois d'autre vûë que celle de m'établir dans l'Isle. La condition de Delfirio étoit ce qui s'y opposoit ; mais à la fin tâchant de me défaire des préjuges, je conclus que je pouvois bien donner la main à qui j'avois donné mon cœur. Delfirio de son côté avoit autant de respect que d'amour : il vouloit m'amener à son but par degré ; mais un jour qu'il me vit plus tendre qu'à l'ordinaire, & que mes yeux luy annonçoient son entière victoire, il sçut si bien profiter des momens, que ne pou-

pouvant plus luy résister, & fatiguée de me combattre moy-même, je luy tendis la main; & la luy serrant avec ardeur: Delfirio, luy dis-je, vous m'aimez, vous connoissez trop que je vous aime: on ne me trouvera jamais dans cette Isle solitaire; les Dieux seuls seront témoins de nôtre union, & je ne dois pas craindre leurs reproches, puisqu'ils n'ont jamais dédaigné les mortelles lorsqu'elles leurs ont paru belles: Et que m'importe, après tout, ajoûtay-je, du jugement des hommes quand ils sçauront mon choix? de tout l'univers je ne veux que vous. Delfirio transporté d'amour & de joye, m'embrassa les genoux, & fit toute les actions d'un homme transporté d'une suprême félicité. Nous primes Neptune, Thetis, & tous les Dieux & les Déesses de la mer à témoins de la foy que nous allions nous donner: nous nous tournâmes avec nos regards vers ceux qui habitent le brillant Olimpe, & nous eûmes lieu de croire en être entendus, puisque dans la plus belle soirée du monde nous entendîmes un coup de tonnerre à nôtre droite, & que nous vîmes la mer s'agiter un peu, quoyque fort tranquille auparavant. Voilà, ma chere
Ce-

Cephise , comme nos noces furent célébrées. Nous ne pûmes douter que les Amours ne s'y fussent trouvez , car depuis cet heureux jour , nos chaînes nous ont paru plus fortes , quoyque plus legeres, & chaque heure a été marquée par quelque nouvelle preuve d'ardeur jusques au moment fatal de nôtre separation : Helas ! le malheureux Delfirio vouloit aborder le Vaisseau dans lequel on m'enleva : il ne douta pas un moment , dès qu'il l'apperçut, du zele cruel qui l'amenoit; mais qu'auroit-il pû faire seul & sans armes? Je meurs de douleur quand je pense à la triste vie qu'il mene à present , & je crains encore plus qu'il ne goûte un repos funeste à mon amour. Admire , Cephise , admire , ajoûta la Princesse, à quel point il m'occupe cet amour , puisque j'ay obmis une circonstance qui peut seule me justifier , puisque mon malheur m'a conduit en un lieu où je suis soumise à la censure des hommes. Dès le lendemain de nôtre mariage , il m'apprit qu'il étoit fils de Roy; que des prediétions difficiles à comprendre , mais terribles , avoient obligé le Roy son pere à l'éloigner , & à luy faire prendre l'habit & les occupations d'un pêcheur ; qu'il avoit de tems

107

en

en tems des nouvelles du Roy son pere, & assez d'argent pour vivre heureux; qu'il n'avoit plus qu'un mois à rester dans cet état, après lequel il pouvoit revoir sa partie; mais que puisqu'une vie tranquille me plaisoit autant qu'à luy, il n'y retourneroit jamais. Eh bien, Madame, dit Cephise après que la Princesse eut cessé de parler, doutez vous que vôtre aimable époux n'aille dans le Royaume de son pere, & qu'il ne vienne ensuite demander à nôtre Monarque un bien qui luy appartient si legitiment; Isaline l'esperoit bien; mais la crainte ne laissoit pas de trouver place dans son ame: elle n'eut pas long-tems à combattre cette triste passion. Dès le lendemain on eut avis qu'un Prince beau comme le jour, fils du Roy Papindara, étoit arrivé à la Cour pour developper de grands mysteres; c'étoit le charmant Delfirio. Il demanda une audience secreete au Roy: il luy apprit sa naissance, son amour, & son mariage avec Isaline: son aventure fut crüe & admirée. Le Roy qui étoit tres-bon pere, en pensa mourir de joye; & Mondor qui étoit glorieux, fut prêt à en mourir de chagrin. Haraguan s'en consola, parce qu'il fut récompensé magnifiquement, & qu'il
eut

eut une des maisons de plaifance du Roy pere d'Ifaline , pour exercer fa noire fcience. Fancinety efpera d'efcamoter tant de femmes qu'il voudroit dans les bras mêmes des Amans jaloux. Tirandor aimant mieux la Guerre & la Chaffe que l'amour , ne daigna même pas fe plaindre : & Artidas prit fa difgrace fi fort en gré , qu'il imagina même des jeux & des machines à fuprendre les plus ingenieux , pour la célébration des noces de la Princeffe , qu'on voulut refaire avec magnificence ; ce fut même Artidas qui inventa les boêtes à double fond pour mettre des portraits : il en presenta une à Ifaline , & il luy dit que rien ne le pourroit fi bien venger de Delfirio , que de voir cette boête remplie par un autre portrait que le fien. Ces trois Cadets reçurent des graces du Roy , capables de les dédommager de toute autre perte que de celle de la Princeffe. Mondor eut auffi lieu d'être content ; & je fouhaite , Mesdames , que vous le foyez de moy après un fi long récit , où j'ay mis affez de mon invention , pour n'être pas bien fûre d'avoir réuffi.

Lorsque j'eûs finy mon conte , chacun s'emprefsa à me donner des loüanges , que je n'avois fans doute pas méritées ,

ritées, & on voulut ſçavoir ce que j'y avois ajoûté: Premièrement, répondis-je, je l'ay narré à ma maniere; j'y ay ôté une ſimplicité qui le rendoit tres-court: Toute l'avanture d'Ifaline & de Delfirio, leurs noms & ceux du reſte des acteurs, tout cela eſt de moy, & je ne croy pas me vanter beaucoup en l'avoüant: il n'y a point de ce merveilleux qu'on voit dans tous les autres contes de cette eſpece, mais auſſi eſt-il conſiderablement plus court: j'ay voulu en retrancher les Fées, pour voir ſi je pourrois rendre mes amans heureux, ſans le ſecours de ces bonnes Dames, qui ſont juſtement les Dieux de la machine, que les anciens condamnoient tant.

Le Comte ſouñrit quand j'achevay ces mots: Je vous aſſure, me dit-il, que vous placez vôtre erudition à merveille, & que vous ne liſez pas en vain. Ne vous mocquez point de moy, luy repartis-je; je ſuis peut-être auſſi redoutable par mes propres penſées, que par cette erudition que vous me reprochez, & je pourrois me vanger de vôtre raillerie. Selincourt me demanda grace: la converſation ſe rendit generale. Cette même campagnarde qui avoit tant blâmé les contes de Fées,
me

me loüa den'en avoir point mis dans celui du dragon : je n'en demeuray pas plus fiere. Le Marquis dit que c'étoit une chose digne de remarque, que les meilleurs esprits & les plus solides, que ces gens qui censurent toutes les bagatelles, ne pouvoient s'empêcher d'achever une lecture de cette espèce, dès qu'ils avoient mis les yeux dessus. Cela vient sans doute, dit Madame d'Arcire, du merveilleux qu'on y rencontre, qui souvent est bien plus agreable que le vray. Pour moy, dit Madame d'Orselis, je croy que l'imagination qui brille de tous côtez dans ces sortes d'ouvrages, réjouit celle du Lecteur; & qu'il n'y a point de severité qu'elle ne deride, pour parler ainsi. J'en fais un autre jugement, ajoutay je, & je suis persuadée que le vray qu'on y démêle, couvert d'un voile agreable, est ce qui plaît aux gens sensés : la verité est belle par tout; mais presentez-la nuë & sans ornement, elle a quelque chose de trop dur; & si le Comte me le permet, je vous feray souvenir de cet ancien, qui ayant à dire des veritez fâcheuses, mais necessaires à une Republique fameuse, fit assembler le Peuple, pour leur annoncer tristement des choses tristes en

en elles-mêmes. Il fit bailler, ou fuir tous ses Auditeurs : & ce ne fut qu'en se servant d'une fable, dont l'image n'avoit rien de funeste, quoyque le sens signifiât la même chose, qu'il rassembla l'Auditoire fugitif & qu'il le rendit même plus nombreux. Ce que dit Mademoiselle de Busansay est vray, dit le Marquis; mais il faut pourtant avouer qu'on aime naturellement les choses surnaturelles : une marque de ce que j'avance, est qu'il n'y a personne qui n'écoute les Histoires d'Esprits, quoyqu'on n'y ajoûte point de foy; & moy-même, ajoûtait-il d'un air moqueur, je m'y amuse un peu plus qu'un autre, quoy-que je le croye un peu moins. Nôtre campagnarde soutint, que sans nier l'immortalité de l'ame, on ne pouvoit être absolument incredule sur ces sortes de choses. Ceux & celles de sa troupe appuyerent son dire par des raisons où ils s'embroûillèrent beaucoup : Ensuite ils passerent aux exemples. Ils nous citerent mille aventures arrivées dans leurs Châteaux, qui nous parurent absurdes, & dont nous attribuâmes l'origine au délabrement de leurs demeures, & à la foiblesse de leurs esprits. Le Duc de . . . avoit gardé

dé un profond silence pendant cette tumultueuse conversation ; mais se reveillant enfin : Mesdames, dit-il, je ne suis pas plus sot qu'un autre ; on ne me persuade pas aisément les extravagances qu'on debite sur les ames en peines ; mais quand je voy des gens à bonne tête me dire qu'ils ont vû , je trouve qu'il seroit injurieux pour eux, & ridicule à moy, de les traiter de visionnaires. Tout le monde connoît, ajoûta-t-il, Mademoiselle de C . . . on sçait qu'elle n'a ni petiteffe dans l'esprit, ni manque de fermeté : elle ma pourtant conté elle même,

Qu'un de ses amis partant pour l'Armée ; vous entendez, Mesdames, ce que veut dire ami en langage de femme ; cet ami donc, en prenant congé d'elle, l'assura que s'il perdoit la vie cette campagne, il luy apparôitroit en blanc, supposé que le Ciel luy fît misericorde, ou dans un feu s'il étoit condamné. Mademoiselle de C . . . consentit à cette idéc ; il se passa plusieurs mois pendant lesquels elle reçût trop souvent des nouvelles de son amy, pour redouter rien de funeste : mais un jour qu'elle lisoit, appuyée sut une petite table, elle vit

une main sans corps, qui posoit une boëte d'or sur cette table; la main disparut. Celle de Mademoiselle de C. . . prit en tremblant la boëte fatale : elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision luy fit détourner la vûe d'un autre côté : elle entendit en même tems du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eût été; & elle en vit descendre un feu sombre & bleuâtre, qui consumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de son malheureux amy; la douleur & l'apprehension la firent évanouïr. Une de ses femmes qui étoit à l'autre bout de sa chambre, & qui n'avoit rien vû, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens : Elle ordonna des prieres sans nombre, quoy qu'elle les crût inutiles par l'espece de l'aparition. Elle scût dès le jour même que cet homme avoit reçu un coup mortel à un siège, dont il étoit mort peu de jours après; & la boëte & le cœur qui luy sont demeurez, ne peuvent laisser douter de la realité de cette aventure.

Le Marquis se mit à rire inconfidérément : Quoy Monsieur le Duc s'é

s'ecria-t-il, ce sont là de ces choses que vous voulez qu'on croye ! ne voyez vous pas qu'une imagination, frappée par la promesse de cet amy, étoit capable de luy fournir des visions encore plus épouvantables ? & que pour n'être pas traitée de folle, elle a fait enchasser le cœur d'un de ces animaux qui ont les parties nobles faites comme nous, pour donner plus de vray-semblance à son recit ? Chacun rit de la plaisanterie du Marquis ; & sans vouloir rien approfondir, on badina jusques au souper sur diverses matieres.

La Marquise fut plus vive ce soir-là qu'elle n'avoit encore été : Elle me fit la meilleure mine du monde. Jamais Brésy n'avoit crû être si avancé, & jamais le Comte ne pensa avoir plus de besoin de me mettre dans ses intérêts pour aider à le dépiquer ; mais il avoit beau se contraindre, le dépit se faisoit voir dans ses yeux ; & jecraignis plusieurs fois que malgré cet ancien droit d'hospitalité, il ne querelât le Marquis sur des pretextes legers. La compagnie champêtre s'en alla le lendemain après le dîné : le Comte ne pouvoit presque plus se contraindre ; Brésy n'étoit pas moins fier. Madame

d'Arcire en craignoit les suites sans y mettre ordre, parce que sa beauté étoit d'autant plus célébrée que le trouble augmentoit toujourns.

Enfin, Madame, il seroit étonnant que deux braves gens eussent été jaloux l'un de l'autre impunément; mais le Comte étoit chez lui, le Marquis étoit chez le Comte; tous deux obligez à des égards, tous deux glorieux, tous deux presumant valoir infiniment plus l'un que l'autre; l'un armé d'un dépit qui l'obligeoit à ne se pas tenir pour offensé, & l'autre flaté d'une esperance qui ne lui permettoit pas de s'éloigner: ils se licencioient seulement à se lancer quelques traits de raillerie; mais cela n'alloit point jusques à se quereler. Il est vray que le Comte ayant fait un grand effort sur lui-même, reprit bien-tôt le parti de feindre une passion pour moy: il proposa un soir une partie d'aller souper le lendemain dans une de ces jolies maisons dont les maîtres sont ravis de donner les entrées quand ils n'y sont pas; celle là qui est à..... n'a pas un arbre qui ne soit entouré de fleurs; des boulingrins y sont de dix sables de différentes couleurs; les fontaines n'y sont ornées que de gazons, mais la

ma-

maniere dont ils sont tenus les fait preferer aux marbres ; les parteres sont pleins de jets d'eau qui vont toujours ; la veüe d'une terrasse qui borne le jardin , est un tableau dont les points de veüe sont admirables. Enfin , Monsieur de R. est un homme de goût en toutes choses , & il n'est pas moins loüable pour la situation qu'il a choisie , que pour les ornemens étrangers dont il a embelly sa jolie maison : ce fut donc en ce lieu que nous choisîmes nôtre promenade. On imagina d'y aller par eau , parce que cette maison est précisément sur le bord de la Seine. Les hautbois étoient dans un bateau qui suivoit le nôtre : ils étoient l'un & l'autre galemment couverts. Le tems étoit merveilleux , tout sembloit respirer la joye , Chan-teüil & la belle Orfelis laissoient briller une joye charmante dans leurs yeux ; Brésy avoit beaucoup d'amour dans les siens ; la Marquise vouloit y répondre ; le Duc de mettoit en usage toutes les galan-teries de son tems pour séduire mon cœur , & le Comte jouïoit à merveilles l'Amant déclaré auprès de moy. Vous sçavez , Madame , que la preference a quelque chose de

doux : j'avois un grand panchant à la joye, & la conversation qui fut d'abord generale ne fut assurément pas mauvaise ; mais insensiblement l'harmonie des hautbois & le bruit de l'onde inspirerent un petit silence rêveur : & un moment après, Madame d'Orfelis ayant dit quelque chose bas à Chanteüil, le Marquis se crut en droit de parler du même ton à Madame d'Arcire. Selincourt en fit autant avec moi, & le Duc qui n'étoit amoureux que pour être de bonne compagnie, alla se placer à l'autre bout du bateau, dès qu'il me vit occupée par son neveu : je ne l'étois pas de sorte que je ne m'apperçusse que la Marquise laissoit échaper des regards sur nous, qui ne prouvoient pas une grande attention à ce que lui disoit Brésy. Je vis aussi qu'il s'en apperçut & qu'il lui en marqua du dépit. En verité, dis-je au Comte, vous causez un furieux desordre dans cette petite société : Vous aimez la Marquise, j'en suis sûre ; Elle n'a le cœur sensible que pour vous : Quel plaisir prenez-vous à vous contraindre, pour me prouver des feux que je croy mal allumez, & à tourmenter une femme aimable qui vous aime ? Si vous ne vous étiez point

point avisé, ajoutay-je en riant, de faire le coquet mal à propos, vous jouiriez en repos des plaisirs d'un amour tranquille ; & le Marquis, qui en arrivant ici ignoroit nos divers interêts, & qui me crut en liaison avec vous, se seroit peut-être tourné de mon côté s'il m'avoit crû libre : je l'aurois peut-être écouté favorablement : Vous seriez à present heureux ; au lieu que les cartes sont si broüillées, qu'on en doit craindre la catastrophe, & que le mieux qui en puisse arriver, c'est que je reste sans conquêtes. Le ton dont j'achevay ce discours, ne permit pas à Selincourt de me répondre fort serieusement ; aussi après m'avoir avoué que le calme éternel dans une aventure amoureuse lui cau-
soit beaucoup d'ennuy, & que quelque prix qu'il lui en pût coûter il aimoit assez quelque peu de trouble, il m'assura qu'il me trouvoit très-aimable ; mais que le premier motif qu'il avoit eu de s'attacher à moy, avoit été de donner de la jalousie à la Marquise ; qu'ensuite la maniere dont elle avoit reçu le Marquis l'avoit déterminé, ou à la piquer jusques au vif pour la faire revenir à lui, ou à tâcher à m'aimer sincèrement pour le

dedommager d'avoir une Amante infidelle. Il faut, lui répondis-je en riant encore, que vous me croyiez bien philosophe, pour m'apprendre si tranquillement vos motifs d'amour. Si j'étois une femme ordinaire, je deviendrois vôtre ennemie irreconciliable; rien ne s'excuse si difficilement que ce qui attaque la beauté; mais je vous pardonne vos petites ruses de guerre, & je n'en feray pas moins de vos amies, ajoûtay je en luy tendant la main. Le Comte qui étoit galant, baïsa la main que je luy tendois avec un air de reconnoissance, & accompagna cette action de quelques mots assez doux. Je jettay par hazard les yeux sur Madame d'Arcire dans ce moment; je vis dans les siens de la colere & de la douleur; & je remarquay qu'elle baïssa une grande coëffe qu'elle avoit sur la tête, & qu'elle s'appuya contre le bateau: On arriva peu de tems après.

Il faisoit fort chaud: on passa quelques heures dans un grand salon qui donne sur la riviere. Madame d'Arcire eut toujors sa coëffe baïssée, & prit pour pretexte qu'elle avoit fort mal à la tête: le Marquis fit l'empresfé autour d'elle. Le Comte s'en ap-
pro-

procha pour luy en témoigner son chagrin ; mais elle le reçût avec cette fierté qui est toujours une faveur dans une femme polie : Elle se contraignit pourtant pour parler un peu ; chacun se mit de la conversation : Mais comme il y avoit de l'embarras dans la plupart des esprits , je m'avisay de faire souvenir la compagnie , que l'on devoit , à l'exemple de Madame d'Orfelis , faire une petite histoire de sa vie , ou du moins en conter quelques traits. On vouloit que je commençasse : je dis que je n'étois pas en humeur de parler long-tems ; mais je proposay de tirer au fort : il tomba sur le Chevalier de Chanteüil , qui prit ainsi la parole.

Je ne vous ennuyray pas , Mesdames , de tout ce qui m'est arrivé en ma vie ; cela seroit triste ou froid : j'ay été souvent malheureux , souvent quitté ; & quoiqu'on m'ait accusé d'inconstance , j'appelle avec raison de ce jugement , & vous en allez voir une preuve , dans une aventure qui sans être chargée de grands événemens est pourtant des plus singulieres.

Il y a quatre ans , qu'après avoir vû long-tems une Dame comme mon amie , je m'avisay de l'aimer comme

une maîtresse. Cette femme que j'appelleray Madame d'Arfilly, est tres-aimable par sa personne & par son esprit; je m'accoutumay à luy trouver des charmes que je ne trouvois plus dans les autres; son humeur me paroiffoit douce & égale; la vicacité de son imagination luy donnoit du panchant à la jalousie: ce fut à cette passion que je dûs mon bonheur; j'avois en vain changé de stile & de maniere auprès d'elle: Elle ne pouvoit me regarder que comme un ami. Une belle fille qui alloit souvent chez elle, & que je m'avisay de louer, la détermina à faire un peu plus de chemin en ma faveur pour ne me pas perdre: je fus heureux, Mesdames, & je puis le dire sans indiscretion, puisque mon bonheur ne consista que dans la tendresse de ses sentimens; mais heureux de la maniere du monde la plus charmante. Madame d'Arfilly étoit tendre, appliquée, fidelle, défiante autant qu'il le falloit; rien ne luy manquoit de tout ce qui met le comble à la felicité. Il y avoit trois mois que j'étois le plus fortuné des hommes, & je ne croyois pas qu'il y eût trois jours, lorsqu'il fallut partir pour faire la Campagne; triste devoir, importune gloire! Que les approches
de

de cette séparation nous furent cruelles ! Je vais partir , di-je un jour à Madame d'Arfilly ; on ne peut en cette vie goûter des plaisirs durables ! je vais partir , ajoutay-je : & vous allez rester exposée aux dangers & aux malheurs de l'absence ; il m'est doux de penser que vous partagerez les uns avec moy. Oüy , Madame , j'ay la cruauté de souhaiter que vous souffriez ; mais qui m'assurera que vous ne vous lasserez point d'un amant qui ne peut être à vos pieds qu'une partie de l'année ; qui pendant six mois ne peut faire d'autres vœux pour vous , que ceux qu'on rend à la divinite ? Ne ferez vous point quelque choix fatal... ? Ah ! me répondit Madame d'Arfilly , arrêtez un discours qui m'outrage ; je vous ay trop prouvé que je vous aime , pour que les paroles me coutent quelque chose. Après cela elle me dit tout ce qui peut mettre le calme dans un cœur , & je me separay d'elle plus amoureux que le premier jour.

Vous avez bien fait , interrompit Madame d'Orfelis , de nous faire grace du reste de cette conversation ; celles de cette espece sont toujours trop courtes au gré des amans , & toujours trop longues au gré des auditeurs. L'aigreur

greur de cette interruption impatienta le Chevalier : Je tâcheray , dit-il , à me corriger : l'autorité avec laquelle vous me parlez me fait trop d'honneur ; cependant , Madame , ajouta-t-il , les endroits interessans de l'histoire ne sont de gueres plus importans ; il n'y a ni Royaume renversé , ni Bataille gagnée ou perdue , ni Ville assiegée. S'il vous faut de ces événemens , je cours risque de vous ennuyer ; mais si la singularité des sentimens a quelque mérite auprès de vous , je poursuivray ma narration : trop heureux d'occuper votre attention un moment.

Un sourire un peu moqueur qui accompagna ces dernieres paroles , me fit juger qu'il y auroit bien-tôt entr'eux de ces querelles qui augmentent l'amour lors qu'elles sont rares , & qui le détruisent à coup sûr quand elles arrivent trop souvent. Chanteuil reprit ainsi son discours : toute la Campagne se passa en témoignages d'amour reciproque ; & à mon retour je retrouvai ma maîtresse plus belle & plus tendre qu'à mon départ ; jamais on n'a mieux senti que nous le fîmes le plaisir de se revoir. Une des femmes de Madame d'Arsilly me fit entrer à une heure veritablement un peu indûe.

dûë. On ne s'attendoit à me voir que trois ou quatre jours après: il faut avoier que je fus bien reçu. Après une conversation de trois ou quatre heures, j'allai un peu me parer, pour venir en ceremonie rendre ma visite de retour. Il y avoit assez de monde chez Madame d'Arilly: je lui fis un compliment serieux qui pensa lui faire perdre contenance; elle fut heureuse d'avoir Madame de V. . . . dont l'esprit plein de traits lui fournit des pretextes de rire. Une partie de l'hiver se passa dans de parfaites delices; je voyois tous les jours ce que j'aimois: une de ses amies nous recevoit souvent chez elle; nous avions le plaisir de faire de petits soupers en bonne compagnie, dont on bannissoit la contrainte. Mais rien n'est stable sous le soleil; j'avois aimé Madame de Vaubry, Madame d'Arilly ne l'ignoroit pas. Cette dernière scût que j'avois soupé chez l'autre: c'en fut assez pour m'accuser d'un renouëment. Le mystere que je voulus lui en faire l'irrita; elle me persecuta pendant un mois de reproches mal fondez. Je n'étois plus qu'ami de Madame de Vaubry; mais je ne voulois point la sacrifier aux caprices d'une rivale jalouse sans sujet: je resolus

de

de la voir toujours de tems en tems, & de m'en cacher comme d'une mauvaise action.

Mais Madame d'Arfilly n'est pas de celles que l'on trompe aisément. Une femme à elle, fut chargée de séduire un de mes gens pour sçavoir mes marches; il ne fut que trop complaisant. Un jour que nous devions souper chez cette amie dont je vous ay parlé, on vint avertir Madame d'Arfilly que j'avois soupé la veille chez sa rivale; je n'étois point encore arrivé: un coup de foudre n'est point pareil à l'effet que fit ce recit trop fidele; elle en fit confidence à son amie. Je fus condamné sans apel, & ma maîtresse me reçut très-mal; je m'approchay d'elle, je profitay de la liberté que j'avois en ce lieu de luy parler bas; elle me répondit deux ou trois de ces monosyllabes équivoques, dont les Dames se servent quand elles sont fâchées; j'en fus au desespoir, le souper se passa fort tristement. Madame d'Arfilly étant d'ordinaire l'ame de nos plaisirs, on ne put en goûter, parce qu'elle eut tout le soir l'humeur très-aigre; j'obtins à peine la liberté de la remener chez elle. J'y entray pourtant de son aveu; ce fut alors qu'elle me
dit

dit tout ce que la rage fait dire quand elle est maîtresse des sens. Madame de Vaubry y fut traitée en concurrente mortellement haïe. Je l'assuray de mon innocence: je luy avouay que j'avois vû cette femme, mais que c'étoit le procedé d'un honnête homme, qui ne devoit jamais rompre avec une femme qui avoit été sa maîtresse, lors qu'il n'en avoit point de véritable sujet: je pris enfin si bien le moment heureux, où un cœur tendre s'adoucit après un violent dépit, que je fis ma paix avec des charmes inexplicables. Nous n'eûmes plus de querelles au sujet de Madame de Vaubry; parce qu'elle partit de Paris. J'aimois Madame d'Arfilly autant qu'on peut aimer; elle ne m'en devoit guères: nos jours se passoient dans une paix & une union qui n'ôtoit rien à nôtre vivacité; car il faut dire à sa louange, qu'avec beaucoup d'esprit, elle a encore une imagination qui la rend une des plus amusantes personnes du monde, quand elle est avec des gens qui luy plaisent.

Si nous eûmes quelques petites broüilleries, elles ne servirent qu'à redoubler nos feux. Jusqu'icy, Mesdames, vous n'avez vû que des fleurs,
voicy

voicy presentement les épines : je crûs remarquer vers la fin de l'hyver un peu de tiedeur dans les manieres de la charmante d'Arfilly ; elle révoit souvent, elle regardoit à ses pendules l'heure qu'il étoit : quand je pensois m'en plaindre elle me donnoit de mauvaises raisons ; toujourns distraite ou chagrine, elle trouvoit le secret de me faire bailler en sa presence : alors sa gloire souffrit. Elle me faisoit une guerre piquante de mon ennuy qui m'impatientoit à mon tour : je sortois de chez elle irrité ; & quand j'avois eu le tems de faire reflection à ce que je perdroy, si elle ne m'aimoit plus, la rage s'emparoit de mon cœur ; je faisois des actions que la passion seule peut faire pardonner.

Un jour le plus cruel des jours de ma vie, j'arrivay chez elle : un leger mal de tête l'arrêtoit au lit ; elle me reçut d'un air à me glacer. Je me mis auprès d'elle, je pris une de ses mains : qu'avez-vous, Madame, luy dis-je ? qu'ay-je fait, qu'ay-je pensé qui ait pû vous deplaire ? êtes-vous lasse de mon ardeur ? quelqu'un est-il assez heureux pour occuper ma place ? Répondez moy ; vôtre silence me fait envisager toutes sortes de malheurs :
le

le plus affreux seroit sans doute d'avoir un rival préféré; mais qui est ce rival? où peut-il se cacher? les yeux d'un Amant jaloux ne sont-ils point assez clair-voyans? Ah! Madame, ajoutay-je, vous me faites mourir! Que voulez-vous que je vous dise, me dit-elle en me regardant avec de grands yeux distraits qui porteroient jusques au fond de mon ame le trouble & la fureur? Ce que je veux que vous me disiez, luy reparty-je! ne vous ay-je point assez expliqué mes alarmes? Vous n'avez donc, reprit-elle, qu'à prendre vôtre parti: je vous aimois, je croyois vous aimer toujours; cependant il ne m'est plus possible. Ah! Madame, luy dis-je avec un saisissement de cœur affreux, est-ce vous qui me parlez ainsi? qui l'auroit jamais pû penser? d'où me vient une si cruelle disgrâce? Je la regardois en lui parlant de la sorte, d'une façon à fléchir un Tigre: elle eut même la gloire de tirer des larmes de mes yeux; mais les siens demeurèrent secs: la dureté & l'indifference parurent dans toutes ses actions: peu touchée de mon desespoir qui éclatoit avec violence, elle me tendit la main, & me dit d'un air à faire mourir de rage: ne
vous

vous affligez donc point ainsi, Chevalier. Ah! laissez moy, luy dis-je, Madame, en repoussant sa main; je ne veux point de vôtre pitié, aprenez moy seulement ce qui cause vôtre changement.

Vous sçavez, me dit-elle, que vous m'avez donné une horrible jalousie contre Madame de Vaubry; il y en a que cette passion anime; pour moy elle me guerit tôt ou tard. Quelle joye n'eus-je point à ce discours trompeur! J'avois à mon avis dequoy luy prouver ma fidelité; mais bien-tôt me servant d'un reste de raison: Non, non, Madame, luy répondis-je, vous ne pouvez m'abuser; vous avez connu les sentimens que j'ay pour Madame de Vaubry: il s'est passé un tems heureux depuis cet orage, où sûre de mon cœur, je l'étois aussi du vôtre. Cruelle, ajoutay-je, vous joignez le mensonge à la perfidie! A ces mots je voulus sortir: j'écoutay vainement si elle ne me rappelloit point; je revins pour l'accabler encore de reproches; & sa froideur qui étoit extrême, me faisoit faire des actions d'enragé.

Dés que je fus chez moy, je m'abandonnay à mes divers mouvemens: je fulminay, je tonnay; mais j'aimois
toujours

toûjours avec une ardeur sans égale : & ma foiblesse fut si grande que je retournay dès le lendemain chez mon infidelle. Je la trouvay belle & parée ; elle me reçut sans honte & sans embarras. Chevalier, me dit-elle, vous avez bien fait de revenir ; il ne faut point donner de scene. Si vous aviez cessé vos visites, cela auroit donné une nouvelle matiere de parler, & ma réputation en auroit souffert. C'est donc là, m'écriay-je, le soin qui vous occupe, tandis que vous me désesperez ? Vous avez malchoisi votre Chevalier, Madame, ajoûtay-je : que m'importe ce qu'on dira de vous ? je mourray peut-être aujourd'huy. Après cela je me jettay à ses pieds ; je fis des bassesses outrées, je luy demanday de me tromper par compassion. Je ne puis, Chevalier, me dit elle, ma sincérité l'emporte toûjours sur mes autres sentimens : tâchez à vous consoler, je ne sens nulle disposition à vous donner d'autres soulagemens. En verité, Monsieur le Chevalier, interrompis-je, Madame d'Arilly étoit une folle, & vous un parfait Amant dont elle étoit tres-indigne. Pourquoi, ajoûta la belle Orfelis ? je trouve qu'il faut suivre son goût. Il

oiloj

ya

y a de la tyrannie à faire de l'amour, qui doit être un grand plaisir, une contrainte ennuyeuse & un assujettissement qui le feroit redouter. Madame d'Arcire ne dit pas un mot; le Comte & le Marquis garderent un profond silence; le Duc dormoit; & Chanteuil nous ayant prié de suspendre nôtre jugement jusqu'à la fin, reprit son discours ainsi.

Quelques jours se passerent pendant lesquels je vis rarement Madame d'Arfilly; mais portant par-tout ma douleur, j'ennuyois tous ceux avec qui jeme trouvois: Si-tôt que je voyois seulement la livrée de Madame d'Arfilly, il me prenoit des batemens de cœur, qui me duroient le reste du jour: l'état étoit violent, il étoit impossible qu'il n'y arrivât quelque changement. On jouia dans ce tems-là un Opera, où des gens importans s'interessèrent. Je m'y laissay conduire: je vis de loin Madame d'Arfilly sur l'emphitheâtre, vive, gaye, coquette même. Le Duc de... étoit derrière elle, qui sans doute ne l'ennuyoit pas. La jalousie & le dépit se mêlant ensemble, me firent résoudre à me vanger; & pour ne pas demeurer en reste; je liay conversation avec une jolie

jolie femme qui étoit vis-à-vis de mon infidele. Elle tourna quelque fois les yeux vers ce nouveau spectacle : c'en étoit un pour elle à quoy elle ne s'atendoit pas ; & comme les Dames ne veulent rien perdre , je remarquay quelque trouble dans ses regards.

La personne que j'entretenois n'eut pas lieu de me trouver fort spirituel ; lorsque je luy avois dit quelque douceur à l'avanture , je regardois malgré moy Madame d'Arilly & son nouvel Amant. Voilà donc , disois-je en moy-même , la cause de son changement : je sçay à qui m'en prendre , je sçay qui je dois haïr : Ah ! repre- nois-je , je ne dois ma haine qu'à celle qui me trahit. Vous jugez bien , Mesdames , qu'un homme qui parle ainsi en soy-même , ne doit pas avoir une conversation bien suivie ; mais on aimoit autant cela que rien : on avois peut-être comme moy des raisons pour faire l'agreable. J'allay le lende- main à la Comedie , j'y retrouvay Madame d'Arilly ; le Duc de . . . ne manqua pas de s'y rendre : il se fit ouvrir sa loge. J'y retrouvay aussi ma Maîtresse de la veille , & je fis contre le mieux qu'il me fut possible ; j'étois cependant prié ce soir-là d'un souper
où

où devoit être Madame d'Arfilly, chez une femme qui ne sçavoit point nôtre broüillerie : je crus remarquer dans ses discours & dans son air une joye affectée; elle rougit toutes les fois que je prononçay le nom de cette femme que le hazard m'avoit fait rencontrer: elle me regardoit quelquefois d'une maniere à luy faire avouer ma faute; mais je fus maître de moy jusqu'après le souper. Chacun se rangea auprès du feu suivant son goût. Madame d'Arfilly ne me parut point fâchée que je me misse auprès d'elle: je luy dis des choses capables d'émouvoir les rochers; mes yeux étoient pleins de larmes; je m'apperçus que les siens en répandoient à leur tour. Chevalier, me dit-elle, conservez vous pour moy; excusez ma bizarrerie: il est vray que j'ay une funeste passion dans le cœur; mais je vous reviendray un jour: vous êtes honnête-homme, je vous estime; je n'ay qu'un goût passager pour celuy que vous jugez avec raison que je vous prefere: encore une fois, ne vous engagez point.

Elle étoit si belle & si touchante en me parlant; la honte & les remords étoient si bien peints sur son visage, que

que ne pouvant me jeter à ses pieds, je baissay ma tête jusques sur mes genoux, pour luy rendre graces d'une déclaration si bizarre, dont la passion que j'avois pour elle me faisoit contenter. Ah ! Madame, lui dis-je, achevez, rompez des liens indignes de vous. La personne du Duc de..... est aimable : il a de l'esprit ; mais il a des mœurs & des maximes bien étranges ; vous vous repentirez un jour de me l'avoir preferé un moment.

Vous sçavez, interrompit-elle, que la raison ne regle point l'amour : Je me suis dit à moy même, plus que vous ne pouvez me dire : mais, Chevalier, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé ; plaignez moy. A ces mots je ne me posseday plus ; & la regardant d'un air irrité : Perdez-vous, Madame, perdez-vous, lui dis-je, je n'y veux plus prendre d'interêt : Vous êtes une copie bien imparfaite de la Princesse de Cleves : Votre crime est plus entier & plus outrageant, & vôtre remords ne l'égalé pas : goûtez avec le Duc de..... des plaisirs dont vous aurez le tems de vous repentir. Laissez-moy me dégager de vos fers ; ne venez plus avec des manieres empoisonnées, me promettre un retour

qui ne devra plus m'être agreable, quand vôtre cœur aura été prophané par l'image d'un homme tel que le Duc de aussi bien ce n'est que par gloire que vous voulez m'arrêter; vous voudriez me faire servir au triomphe de mon rival; ah! que plutôt A ces mots l'ayant vû redoubler ses soupirs & ses larmes, je me sentis defarmer; je trouvay son procedé aussi beau qu'il m'avoit paru extraordinaire, & j'eus la foiblesse quand je la remenay chez elle, d'y entrer, & d'y rester jusques à quatre heures du matin, faust tirer rien de plus doux que l'assurance d'un retour.

Voyez, Mesdames, comme on est fou quand on aime: je sortis content de chez l'inconstante d'Arilly; je luy trouvay un merite d'Heroïne; je l'aimay plus que jamais. J'y retournay le lendemain au soir; mais je la trouvay froide, inquiète; ses réponses étoient distraites; je la querelay avec des transports à faire trembler; elle n'en fut point émuë ce jour-là: pleine de sa passion, & charmée d'avoir vû son dernier amant plus amoureux qu'à l'ordinaire, tout autre objet luy paroïssoit méprisable. Ma fureur me fit chercher ma maîtresse de
l'Ope-

l'Opera; je la retrouvay, je la suivis en tous lieux. Madame d'Arfilly en fut témoin, car elle ne manquoit ni spectacles, ni promenades pour avoir le plaisir de voir le Duc de. Quelques jours après je reçûs un billet d'elle, que j'ay retenu par cœur. Il étoit tel.

Vous voulez donc m'abandonner! & mes égaremens au lieu de vous donner de la pitié, n'ont excité que vôtre courroux! Ne pardonne-t-on jamais rien au caprice de l'étoile? elle n'a agy que trop bizarrement sur moy: j'ay été entraînée à vous faire une espèce d'infidélité, où les yeux seuls ont eu part, tandis que mon cœur se conservoit à vous. Mais vous, Chevalier, vous aimez Madame de. parce que vous la voulez aimer: C'est de sang froid que vous m'offensez, & j'auray peut-être la douleur de vous trouver véritablement engagé, quand je vous propose un retour sincere & durable.

Je fis cette réponse au billet de Madame d'Arfilly.

Ces delicates distinctions dont je connois le faux & l'artifice, ne devroient

trouver en moy qu'un juge severe, prêt à vous renvoyer à un Amant leger & indiscret; mais je vous aime: ce mot seul justifiera ma foiblesse, trop heureux de vous retrouver, je me garderay bien de vous faire des reproches qui rappelleroient l'idée d'un rival trop aimé, & j'iray recevoir cet après-dinée le retour d'un cœur noircy de perfidie, avec la même soumission que si j'étois dans mon tort.

Avoüez, Mesdames, que vous me trouvez bien fou: je l'étois plus qu'on ne peut se l'imaginer; transporté de joye, penetré de reconnoissance, je courus, je volay aux pieds de Madame d'Arfilly: elle étoit plus belle que l'Amour; la rougeur que luy causoit sa honte, me la fit trouver adorable: ce fut dans ces précieux momens que j'éprouvay qu'il faut passer par les peines, pour arriver aux plaisirs.

Nous joiûmes d'une tranquillité qui ne fut troublée que par les discours étranges que tint le Duc de... sur sa courte aventure avec Madame d'Arfilly; & par la liaison qui se fit entre luy & la Dame que j'avois abandonnée, ils nous tourmenterent l'un & l'autre de toutes les façons: j'étois si amoureux que je fas prêt plusieurs fois à me
 batre

batre pour les interêts de ma Maîtresse; mais des amis communs arrêterent le cours de nos desseins. Je n'avois jamais trouvé Madame d'Arfilly si charmante : elle tâchoit de son côté à effacer des impressions qu'elle croyoit m'être restées; mais je n'étois pas né pour la fixer. Quelques jours avant mon départ pour l'armée, je la retrouvay dans ses froideurs; je m'en pris à l'inégalité du sexe: elle eut encore la sincérité de m'avoüer que c'étoit une seconde revolte de son cœur qui se déclaroit tout de nouveau pour le Duc de... Je me sentis cette fois-là plus d'indignation & de mépris que de colere; je partis pour l'armée avec assez de tranquillité, sans prendre la peine de la quereler: je fus quatre mois sans luy donner de mes nouvelles, & j'aurois poussé l'indifférence plus loin, si je n'avois appris qu'elle avoit eu une furieuse maladie; je me crus obligé de luy en faire compliment: je fus blessé dans ce tems-là: elle me rendit ma civilité, & à mon retour, je ne sçay comment cela se fit, mais nous renouâmes une troisiéme fois: je luy donnay même des preuves de mon attachement, dont toute autre qu'elle auroit été touchée: Mais dans cette dernière reprise son

amour ayant été jusqu'à un certain point, ne put se soutenir de la même force, & degenera comme dans les autres. Je ne sçay si ma passion étoit uzée, ou si ma raison agit; mais je rompis avec elle, sans cesser pourtant d'être de ses amis, & je me mis en situation de me voir avec plus de gloire dans d'autres chaînes que les siennes.

Le Chevalier de Chanteüil en achevant son recit, regarda tendrement Madame d'Orfelis, pour reparer ce qu'il luy avoit dit d'un peu trop dur lorsqu'elle l'avoit interrompu. Sans mentir, s'écria le Comte quand il vit que Chanteüil ne parloit plus, Madame d'Arfilly est une personne bien particulière! vous avez exercé une patience d'une étrange pratique tandis que vous avez été à son service. Bon, dit Madame d'Orfelis, les hommes n'aiment pas l'uniformité. Si cela est, ajoûta le Chevalier, quiconque aura l'honneur de vous servir ne s'ennuiera point avec vous. Il n'y eut personne qui ne souût de voir qu'il commençoit à démêler le caractère de sa nouvelle Maîtresse: elle en rougit de colere; mais comme elle a bien de l'esprit & qu'elle ne vouloit pas rebuter un homme

me qui l'empêchoit de s'ennuyer, elle répondit d'un ton assez badin ; & se tournant vers Madame d'Arcire : Et vous, Madame, luy dit-elle, ne nous direz-vous rien de tout ce qui vous est arrivé ? Si l'on ne commence à vivre, reprit elle, que lorsque le cœur est touché, mon histoire seroit trop courte. Elle tourna de longs regards vers le Marquis en achevant ce peu de paroles, qui ne pouvoient convenir au Comte, puisqu'il y avoit deux ans que cette affaire duroit. Elles parurent d'un furieux poids dans la bouche d'une femme raisonnable : Bresi en demeura comme enchanté ; le Comte en souïrit aigrement ; & je proposay la promenade pour tirer tout le monde d'embaras. Chacun se divisa à sa fantaisie : le Comte voulut se promener avec moy ; Madame d'Arcire nous regarda avec trouble ; le Chevalier & Madame d'Orselis passèrent dans une allée de charmes ; Bresi voulut suivre la Marquise ; mais honteuse du discours qu'elle venoit de faire, & craignant peut-être les remerciemens d'un homme qu'elle ne vouloit point qu'il luy eût obligation, elle luy dit que son mal de tête demandoit du repos & qu'elle ne pou-

voit le prendre que seule. Il resta avec le vieux Duc, & je dis au Comte que je voulois absolument m'éclaircir avec la Marquise ; qu'elle me croyoit sa rivale ; que c'étoit tout le nœud de l'intrigue ; qu'elle deviendroit à la fin tragique, & que je ne serois point en repos que je ne l'eusse détrompée.

Vous ne connoissez guere vôtre sexe, reprit-il, si vous ne comprenez pas que le seul moyen de faire revenir Madame d'Arcire, est de lay causer de la jalousie : vous en venez de voir un exemple dans l'avanture du Chevalier. Oüy, mais repris-je, elle me haira ; je n'ay que faire d'être vôtre victime. Allez, me dit Selincourt en riant, vous serez comprise dans le traité de paix. En nous entretenant ainsi, nous tournâmes insensiblement nos pas vers le bois : je ne l'avois jamais vû ; & comme il est délicieux par des fontaines de diverses figures, & par des statuës de marbre merveilleuses qui en terminent toutes les allées, je parcourus avec le Comte une partie de cet agreable endroit ; mais en traversant d'un côté à l'autre, j'apperçus la Marquise couchée sur un lit de gazon qui tenoit à la palissade du côté où nous étions.

étions. Venez, Comte, dis-je tout bas à Selincourt, voyez une aventure de Roman; venez voir votre Maîtresse dans une attitude desolée. Il s'approcha en effet; & regardant au-travers de la palissade, il vit qu'elle badinoit avec une canne dans une fontaine qui étoit à ses pieds, & qu'elle tenoit de l'autre main un petit portrait, dont il ne put connoître les traits, à cause de l'épaisseur des branches. Le visage de la Marquise n'étoit pas tourné vers nous. Je dis au Comte, sans crainte d'être entenduë, qu'il allât se jeter à ses pieds, & qu'une personne qui s'écartoit pour venir regarder le portrait d'un Amant qui contrefait l'infidèle, méritoit bien qu'on prît soin de calmer son cœur. Ah! me dit le Comte, cruelle personne, où m'avez-vous amené? vous ne sçavez pas ma douleur, je suis plus capable d'aller arracher maintenant la vie à Brésy; c'est sans doute son portrait qui cause tant d'application à ma perfide; elle n'a jamais eu mon portrait, elle a toujours refusé de le recevoir, elle n'est scrupuleuse que pour moy. Je demeuray fort surprise à ces paroles; & appercevant des tablettes sur le lit de gazon, je les pris à travers les branches

ches le plus subtilement qu'il me fut possible. Le Comte s'en saisit d'abord : Voicy dequoy nous éclaircir, me dit-il. Alors nous nous éloignâmes doucement de ce lieu ; & feuilletant les tablettes nous y trouvâmes ces vers.

*O vous, qui d'un oubly payez ma tendre
flâme,*

*Vous, qui malgré vôtre manque de
foy,*

Regnerez toujours sur mon ame.

*Pour un moment encor souvenez-vous de
moy.*

Pour ce moment oubliez...

Il n'y avoit que ce fragment dans les tablettes ; elles étoient même mouillées en quelques endroits. Et bien, dis-je, Selincourt, n'êtes-vous pas honteux de vôtre jalousie ? A qui ces paroles peuvent-elles s'adresser qu'à vous ? Est-il possible, interrompit-il impatientement, que vous puissiez vous méprendre à une apparence grossière ? Madame d'Arcire est délicate au point, que pour peu que Brési vous ait regardée, ou la belle Orfelis, elle aura trouvé matière de soupçons & de plaintes. Que vous êtes entêtée de vos
juges.

jugemens, ajoûta-t-il, en voyant que je n'étois pas bien persuadée! Ne voyez-vous pas briller dans ces vers le feu d'une nouvelle passion? Le portrait ne doit-il pas vous convaincre? & la foiblesse de vôtre sexe vous est-elle inconnue? Je ne sçay, repris-je, ce que c'est que tout cecy; je n'y vois que des obscuritez. Et moy, reprit encore le Comte, je n'y vois que des clartez trop funestes à mon amour. Je l'adore, je ne puis aimer qu'elle, son prix redouble quand je la perds: Ah! infidelle, ajoûta-t-il d'un ton plus élevé, falloit-il me faire une faveur en venant chez moy, pour me donner ensuite la mort? mais je ne mourray pas le premier; mon rival que vous me préférez si injustement, éprouvera auparavant ma fureur, & je veux vous ôter les moyens de me trahir, quand la douleur m'aura privé du jour. A ces mots il voulut partir pour aller sans doute chercher Brésy; mais il le vit passer avec le Duc de.... assez près de là. Marquis, luy cria-t-il d'un ton alteré, je voudrois vous dire un mot; Monsieur le Duc le voudra bien, ajoûta-t-il en parlant à son oncle qui les laissa aller; mais moy qui craignis mortellement quelque procédé, je

17000
E. 6 m'ap-

m'approchay du Duc: je luy dis en peu de mots mes alarmes, & je le chargeay de ne les point perdre de vûë.

J'ay sçû depuis, que le Comte en abordant Brésy, luy demanda s'il avoit donné son portrait à la Marquise d'Arcire; mais ce fut d'un air si fier, que le Marquis ne luy répondit pas juste. Il n'est pas question de biaiser, repartit le Comte, il faut que je sçache positivement la verité de ce fait. Je n'ay guere accoûtumé d'être questionné, reprit froidement Brésy; les questions m'importunent plus que la morale ne m'endort, & puis-je ne croy pas que cet éclaircissement vous soit necessaire.

Il me l'est au point, dit le Comte, qu'il faut que je l'aye, ou vôtre vie à la place. Brésy répondit que ce n'étoit guere la mode que les combats, mais qu'il ne la suivoit que dans les habits; & mettant promptement la main à l'épée, le Comte en fit autant; & il alloit se passer une scene sanglante, si le Duc qui les avoit toujourns suivis, ne fût allé se mettre entre deux: Que faites-vous, Selincourt, s'écria-t-il d'un air d'autorité qu'il pouvoit prendre avec son neveu? d'où vous vient cette fureur? avez-vous oublié les suites fâcheu-

cheuses de ces sortes de combats? mettez moy, ajoûta t-il, vos interêts entre les mains, je les démêleray d'une façon moins terrible avec Monsieur le Marquis. L'action & le discours du Duc de . . . avoit d'abord arrêté l'ardeur des deux Rivaux: sa naissance & son âge le mettoient en droit de faire le Maréchal de France. Ils demeurèrent un peu honteux de leur emportement; & le Comte comme le moins maître de luy, & le plus affligé, rentra dans le bois au moment que nous allions en sortir la Marquise & moy.

J'étois allé la trouver aussi-tôt que j'eus prié le Duc de veiller aux actions de nos Amans: je la vis si occupée de sa rêverie, que le bruit que je fis en arrivant ne l'en put retirer. Voilà le Comte, luy dis-je, qui se desesperé; j'appréhende une querelle; il est avec Bréfy, & c'est vous, Madame, qui causez tout ce desordre. Moy! dit Madame d'Arcire toute effrayée; que m'annoncez vous? & ce que vous me dites ne doit-il point m'être suspect? Ce n'est pas le tems de douter, Madame, luy dis-je, deux braves gens se batent peut-être à l'heure qu'il est pour l'amour de vous. La Marquise fremit à ces mots; & courant du côté où je la

conduisois, nous rencontrâmes Selincourt seul, mais dans une fureur qui le fit retourner d'abord qu'il nous aperçut. La Marquise le suivit & luy coupa bien-tôt chemin: Où courez-vous, luy dit-elle d'un air doux & languissant, & en luy tendant la main d'une façon gracieuse? Je vais, reprit-il, chercher une seconde fois Brésy, pour le faire mourir de ma main, ou pour mourir de la sienne. Le Duc de . . nous a séparés, mais rien ne peut plus m'arrêter. Demeurez, luy répondit Madame d'Arcire; vôtre injustice est extrême, vous voulez tuer un homme qui ne vous a point fait de tort dans mon cœur, tandis que je laisse vivre une cruelle amie qui m'arrache le vôtre. J'étois si proche de la Marquise lors qu'elle acheva ces mots, que j'ouvris les bras en l'embrassant tendrement. Que nous ferons tous heureux, luy dis-je, si Brésy n'a pas plus fait de tort au Comte que je vous en ay fait auprès de luy! Madame d'Arcire est naturellement bonne & douce: ses larmes couvrirent ses jouës dans ce moment; & me rendant mes caresses: Ah! ma chere, me dit elle, que vous m'avez causé de chagrins! Je voulus luy répondre; mais Selincourt m'in-

ter-

terrompit pour luy demander l'explication du portrait. Voyez, luy dit-elle en luy donnant la boëte qui le refermoit; voyez, injuste que vous êtes, quel rival vous vouliez exterminer! Le Comte regardant avec precipitation cette fatale peinture, il reconnut son portrait si ressemblant, que se jettant aux genoux de la Marquise & les luy embrassant avec ardeur, il eut un saisissement de joye qui ne luy permit de parler de très-longtems. Vous jugez bien, Madame, quel effet doit produire un denouëment pareil: on s'expliqua en tumulte, on s'y dit de ces choses confuses, qui prouvent mieux que l'éloquence les sentimens d'une tendre passion: & après que j'eus appris de la Marquise, qu'elle avoit fait faire le portrait de Selincourt avec un secret extraordinaire, pour ne luy pas faire une aussi grande faveur que celle de le recevoir de luy; quand j'eus dis-je, scû cette particularité de la bouche, je me retiray pour leur laisser la liberté de parler sans témoins. Ils rejoignirent quelque tems après la compagnie. Le Comte s'avança de bonne grace au devant de Brésy, à qui j'avois déjà dit une partie de ce qui venoit de se passer.

Mar-

Marquis, luy dit-il, une erreur qui me faisoit mourir de rage a causé tantôt mon emportement avec vous; je n'aime pas naturellement à faire le spadassin; mais la tête m'avoit tourné: & comme vous êtes un des hommes du monde le plus raisonnable & fort de mes amis, j'espere que cette aventure ferrera les nœuds de nôtre amitié, au lieu de la détruire. Ma foy, repartit Brésy, Monsieur le Comte, je ne voy dans tout cecy que moy de maltraité: vous m'avez querelé, j'ay servi à vous faire connoître à quel point on vous prefere; vôtre generosité n'est pas d'une pratique difficile: mais, ajouta-t-il en riant, si mon personnage n'est pas avantageux, il faut du moins le soutenir avec fermeté. A ces mots, il embrassa de tout son cœur Selincourt. Madame d'Arcire qui ne pouvoit plus faire un secret de sa tendresse, après un tel éclat, avoua en rougissant, qu'elle estimoit le Comte à un point qu'elle ne feroit nulle difficulté de prendre avec luy un engagement pour toute sa vie. Puis se tournant vers le Marquis: Ne me sçachez point mauvais gré, luy dit-elle, de vous avoir un peu trop amusé; le dépit & la jalousie font quelquefois faire bien pis;

&

& puis il n'y a pas grand mal qu'on en ait usé une fois avec vous, comme vous en avez usé avec tant d'autres.

Brésy qui vit que cette intelligence n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, & qu'elle alloit devenir sérieuse, prit son parti en galant homme quin'est pas trop en droit de se fâcher.

La déclaration que venoit de faire la Marquise, ne pouvoit être qu'agréable à son Amant & au Duc de... Elle est belle, jeune & riche; il n'y a rien de mieux assorti. Votre vengeance approche, Madame, ils seront mariez dans peu de tems.

Vous voyez, Madame, que nous avons donné dans le grand pendant nôtre voyage, & que nous ne nous sommes pas toujours amusez à la bagatelle: J'aurois bien voulu pouvoir entonner la trompette, pour vous conter cette aventure: Elle est tragique au moins, Madame, quoi qu'il n'y ait pas eu de sang répandu; mais je n'aime pas à prendre des tons que je ne puisse soutenir.

Dés ce jour-là Brésy m'adressa ses vœux; ainsi je n'étois pas destinée à l'oisiveté: Il est glorieux; il me dit de petites choses de son attachement auprès de Madame d'Arcire, qui me
prou-

prouverent ou qu'il est fort vain, ou que les femmes font bien du chemin quand elles veulent rappeler un Amant par la jalousie. N'allez pourtant pas, Madame, porter vos idées trop loin; mais des coquetteries me paroissent toujours trop dans l'exacte fidélité: Ne condamnons cependant personne, on y pourroit tomber à son tour; & puis ma morale est fort mal placée, car le Comte retrouva de nouveaux charmes dans la Marquise; & comme le Marquis de Brésy est fort aimable, je l'écoutay avec complaisance, si ce ne fut alors avec tendresse.

Nous ne quittâmes qu'à regret & le plus tard que nous pûmes, l'aimable maison où nos Amans s'étoient raccommodés: Nous nous remîmes en bateau, quoique ce fût en remontant, pour nous en éloigner moins vite; la nuit étoit merveilleuse; nous n'arrivâmes qu'au jour.

Il y en avoit déjà quelques-uns que nous vivions tous dans une grande union, à la réserve de Chanteuil & de Madame d'Orfelis, qui mêlerent un peu trop de troubles à leurs plaisirs; lorsque le Comte nous proposa de chasser le lendemain, le tems étoit propre pour cette partie: une pluie
avoit

avoit un peu abatu la pouffiere & adouci les ardeurs du soleil; nous avions toutes des habits de chasse, galands & magnifiques : Selincourt avoit une bonne meute pour le cerf, & des chevaux merveilleux. Je ne suis pas une cavaliere bien déterminée, mais je me tiens de bonne grace : & si je n'avois pas eu un cheval ardent outre mesure, je me serois assez bien tirée d'affaire : Mais il n'eut pas sitôt entendu ce bruit confus & agreable des chiens, des cors & des Piqueurs, qu'il m'emporta devant tous les Chasseurs; & laissant le cerf & la chasse, il m'enfonça dans le bois sur la droite, avec une fougue que je n'eus pas la force ou l'adresse d'arrêter. Je me tins à l'arçon de toute ma force; & j'aurois pû rattraper l'étrier & me raffermir après cette premiere bourasque, si une branche d'une grosseur considerable ne m'eût donné un coup dans le visage, qui me fit une douleur horrible, à laquelle je ne pûs resister, & dont la violence me fit même tomber. Mes cheveux qu'on avoit ajustez avec art s'embarraferent dans cette branche : j'en eus beaucoup d'arrachez, avec une extrême douleur; mon chapeau étoit à vingt pas de moy; je faisois

fois des cris perçans , lorsque j'apperçûs Brésy qui venoit à mon secours de toute la vîteſſe de ſon cheval ; il avoit ſuivi mes pas en véritable Chevalier , dés qu'il avoit vû mon deſordre ; mais il n'avoit pû me couper chemin , parce que mon cheval alloit tout au travers du bois : Il arriva comme mon mal étoit à ſon plus haut point. Ah ! Mademoiſelle , me dit il , quel funeſte accident ! Que je ſuis malheureux de n'avoir pû le prévenir ! Il avoit un air ſi affligé en parlant ainſi , & il voyoit avec tant de chagrin mes cheveux pendans à la funeſte branche , que je luy en eus une véritable obligation. Vous avez fait ce que vous avez pû , luy dis-je : cet accident-cy eſt de ceux qu'on ne peut prévoir ; il faudroit véritablement être Stoïcienne , pour ſouſtenir que ce que je ſens à l'heure qu'il eſt n'eſt pas de la douleur. Ma Philoſophie ne va pas ſi loin , ajoûtay-je en riant , mais je m'en ſens pourtant aſſez pour remonter à cheval , ſi vous voulez bien me rendre mon chapeau qui eſt dans les broſſailles. Je ne ſçay , me répondit-il , ſi je dois vous rendre ce ſervice : Voici un endroit ſolitaire tres-propre à vous déclarer des ſentimens que vous me

con-

connoissez déjà. Gardez-vous bien, interrompis-je promptement, de prendre un moment si malheureux pour une telle declaration : Il fant être dans une situation gaye & tranquille pour écouter de semblables choses sans colere ; & j'ay connu un de mes amis, qui n'échoïa auprès de sa Maîtresse que pour avoir mal pris son tems. Brésy vît bien que je badinois ; il alla chercher mon chapeau, il rajusta mes cheveux, il me donna de l'eau de la Reine de Hongrie, pour mettre sur les égratignûres que j'avois au visage : & donnant vingt coups de gaule à mon cheval, qui ne s'étoit point éloigné, il monta dessus, après m'avoir aidé à monter sur le sien, qu'il me garantit plus sage que l'autre. Nous rejoignimes la chasse ; & j'eus la gloire de me trouver encore à la mort du cerf, malgré l'état où j'étois. Chacun vint au-devant de moy, pour prendre part à cet accident ; je fus louée plus que je ne meritois de mon intrepidité. Il restoit encore tant de jour lorsque la chasse fut finie, que le Comte proposa d'aller à une Maison delicieuse, à une demie lieuë d'où nous étions alors. Celle-cy a des eaux admirables, tant plates que jaillissantes : nous ne crûmes pas

y trouver d'autres plaisirs que ceux de la promenade: Mais le Comte dont la passion étoit renouvelée, ne manquoit aucune occasion de marquer la joye vive qu'il sentoit de sa réunion avec son aimable Maîtresse. En approchant d'un labyrinthe, nous entendîmes accorder des instrumens, & en même tems une belle voix chanta les paroles qui suivent:

*En quelque lieu que brillent vos beautez,
Vous captivez les libertez:*

Un cœur dessous vos loix adore son martyre;

En vain le mien voulut se revolter;

*Plus soumis que jamais il revient sous
l'empire*

Seul glorieux, seul doux à supporter.

La Marquise ne put douter que ce ne fut une galanterie du Comte; elle luy dit quelque chose tout bas. Une autre voix, aussi belle que la première, chanta un autre air: il y eut un chœur merveilleux, & tout cela nous parut un enchantement: Mais nous scûmes après que Selincourt avoit fait venir d'excellens Musiciens de Paris, dont on n'étoit éloigné que d'une tres petite journée; qu'il avoit fait les paroles, & qu'un homme des plus habiles pour
la

la composition , avoit fait les airs. On trouva ensuite une table couverte de tout ce qui peut satisfaire le goût : elle étoit au pied des belles cascades de cette Maison. Jamais les esprits ne furent si disposez à la joye ; & jamais on n'eut un plaisir plus parfait : Il ne fut point troublé ; on attendit pour s'en retourner que la lune fût levée : elle retardoit beaucoup , mais on ne s'ennuyoit pas. On se promena en attendant dans une allée si sombre , que le soleil en son midy ne peut y darder ses rayons qu'à la dérobée. Nous étions trop bonne compagnie , pour que l'obscurité pût épouvanter aucun de nous : & nous ne songions qu'à nous réjouir , lorsque nous vîmes la figure d'un Jardinier en camisole blanche , qui marchoit quelques pas devant nous , dans une des contr'allées. Selincourt l'appella , pour sçavoir ce qu'il faisoit si tard dans les jardins ; le Jardinier ne répondit rien , & disparut.

Nous courûmes tous pour le chercher dans le bois ; ce fut inutilement. Il reparut un moment après : Pour le coup , dîmes-nous , vous ne nous échaperez pas ; & nous allâmes fort vite dans la contr'allée , avec aussi peu de succès. Le fantôme Jardinier nous fit

fit faire ce manège jufqu'à quatre fois : nous en demeurâmes furpris , fans en être effrayez : & on nous a dit depuis , qu'il arrive fouvent d'avoir de ces vifions dans ce lieu , qui a autrefois appartenu à un Miniftre fameux. Je vous dis , Madame , ce que j'ay vû ; & fept perfonnes peu fufceptibles de prevention , ne s'imaginent guere une pareille chofe , fi elle n'eft véritablement fondée. Nous étions fi éloignez de la peur , que nous reflâmes encore du tems dans le même endroit. Il feroit trifte , leur dis-je , que cette figure de Jardinier eût le même pouvoir , qu'une Demoifelle qui fe fait voir dans un canton de la Normandie , & qui fait voyager les gens jufqu'à les rendre malades , & quelquefois pis. Comment , dit Madame d'Arcire , eft-ce une Fable que vous nous contez ? Non véritablement , repris-je ; je l'ay entendu dire à des perfonnes dignes de foy. Cet efprit a une figure de femme bien faite , toujours montée fur un bon cheval. On ne l'appelle que la Demoifelle dans le pais.

Un pauvre Curé , dont la monture étoit enclouée , eut affaire dans le Village voifin ; il y alla à pied ; le chemin n'étoit pas long : Il rencontra la
Demoi-

Demoiselle, qui l'égarâ si bien, qu'on eût dit qu'il avoit marché sur l'herbe de fourvoyement. Il retrouva sa maison quand il plut à la voyageuse: mais il y arriva si las & l'esprit si troublé, qu'il se mit au lit avec une grosse fièvre. Il assura que l'inhumaine Demoiselle rioit de tres-bon cœur, quand elle voyoit un homme hors de mesure: Le transport luy monta au cerveau, & il mourut en trois jours.

Oh, pour cela, Mademoiselle, dit le Duc de... vous êtes aussi cruelle que cette femme, d'avoir fait mourir le pauvre Curé. Que vous auroit-il coûté de luy conserver la vie? Je vous assure, repris-je, Monsieur le Duc, que je n'en étois point du tout la maîtresse. J'ay entendu conter cette histoire à une Abesse de merite, que je nommerois bien, si on m'y forçoit; & qui étant dans le pais lorsque cette aventure arriva, doit sans doute en être crüe.

Chacun demeura tres scandalisé d'un esprit si meurtrier. Le Marquis me demanda si la Demoiselle mettoit sa jambe sur l'arçon: Ne vous moquez point, luy dis-je, des gens qui s'égarerent: que sçavez-vous si la route que vous tenez à present est sûre. Il y a des Demoiselles qui font quelquefois faire

plus de chemin qu'un follet ; car il faut bien que c'en soit un. Brésy voulut répondre : mais le Comte qui étoit dans son envie de parler l'interrompit , pour dire qu'il n'étoit point trop incrédule, & que s'il avoit à suivre une Secte de Philosophes , ce seroit celle des Cabalistes. Je sçay bien, ajoûta-t-il, qu'ils ne sont pas à la mode, & qu'il faut dire : *Vive Descartes*, pour donner dans le grand goût : Mais les bons Cabalistes croyent avec soumission les choses qui prouvent l'immortalité de l'ame ; & ils ont avec cela bien de bonnes raisons phisiques, qui prouvent la possibilité des apparitions. Le Marquis qui vit que la conversation s'alloit tourner sur le ton moral, qui faisoit tomber le Comte dans la tristesse, nous avertit que la lune étoit levée il y avoit déjà quelque tems, & qu'il falloit en profiter. On suivit son avis ; on monta dans les carosses, que le Comte avoit fait venir, & nous retournâmes au lieu de la scène.

Quelques jours après, un vieil Abbé d'un esprit agréable, amena une femme qui aimoit Brésy à l'adoration : Nous apprîmes cette circonstance dès le même soir, par ses manieres & le chagrin qu'elle marquoit dès qu'il me di-

difoit un mot. Elle étoit amie de Selincourt, auffi bien que le vieil Abbé, qui sortoit d'une grande maladie, & qui venoit achever d'être malade en ce lieu, comme le cousin Chonchon chez Monsieur Bernard.

Nous fîmes dès le lendemain une promenade, à quelques lieuës de Selincourt: Nous nous trouvâmes Madame de Talmonte (c'étoit le nom de cette femme) & moy dans le caroffe du Marquis; il n'y avoit point de fra-pontin; il se mit entre nous deux: & comme son panchant le faisoit fouvent tourner de mon côté, la jaloufe Talemonte le pouffoit rudement du coude: J'en sentoïis le contrecoup; & je riois de tout mon cœur de l'air dont Bréfy recevoit ces témoignages de tendresse. Elle a la voix affez belle: tant que le chemin dura elle ne fit que chanter cet air de Bellerophon, qui commença par ces paroles:

*Malgré tous mes malheurs je serois trop
heureuse*

*Si les mépris pouvoient guérir l'A-
mour.*

Vous fçavez, Madame, qu'on re-
jouïoit cet Opera: mais elle s'en seroit

l'ouvenüe de bien plus loin, pour l'application qu'elle en vouloit faire. Elle se gätoit la poitrine à force de chanter pathetiquement, si on peut parler ainsi. Le Marquis y répondoit mal; mais je crus remarquer peu de tems après qu'elle avoit sa revanche. Je ne scay s'il est de ceux qui sont touchez de l'amour qu'on leur témoigne, ou si le peu d'esperance que je lui donnois luy fit accepter quelque parti plus solide: mais je vis Madame de Talemonte assez contente d'elle & de luy; & elle crut avoir une furieuse superiorité sur moy, quoyque je parusse toujours la belle passion du Marquis. Il ne faut point vous mentir, Madame, je sentis qu'il ne m'étoit point indifférent: Le peu de soins qu'il rendoit à cette femme, ne laissa pas de m'importuner; & je resolus une petite vengeance qui me réüffit, comme je vous le diray bien tôt. D'autre part, le vieil Abbé sentit dans ce lieu renaître ses jeunes desirs; il assüra Madame de Talemonte qu'elle trouveroit un cœur à son service quand il luy plairoit. Vous jugez bien comme il fut reçü; elle en fit même des plaisanteries. L'Abbé en fut outré de colere; il démêla l'intrigue de l'ingrate, & la per-

persecuta de railleries, tant qu'elle resta avec nous.

Le Marquis qui n'en étoit point amoureux, & dont la discretion n'est pas extrême, entra dans tout en homme las de trop de témoignages d'ardeur, & se resolut à me faire un aveu de ses foibleffes & des égaremens de Talemonte. Je ne luy en fis aucuns reproches : Mais un soir que nous étions sous un berceau de chevreseüils, & qu'on me fit souvenir de la promesse que j'avois faite, de conter quelques-unes de mes aventures, je saisis cette occasion, & je pris la parole en ces termes.

Je ne suis pas trop sage, Mesdames, de m'embarquer à vous dire ce que je devrois me cacher à moy-même : Il n'est guère scant à une Demoiselle d'avoir qu'elle a eu le cœur touché : quoique ses sentimens ne soient point sortis de l'exacte bienséance, c'est toujours trop d'en avoir senti de semblables ; Mais heureusement je n'ay pas affaire à des juges trop sévères, continuay je en souriant ; & je vous causerois trop d'ennuy, si je ne vous faisois un recit que de mon indifferen-

ce. J'ay donc aimé, Mesdames, un

II

F 3

hom-

homme très-aimable, au moins il me sembloit tel, & peut être cela n'est-il pas encore trop passé: Il avoit acquis des droits sur mon cœur en assez peu de tems, parce que sa passion m'avoit paru fort sincere. A peine sçavoit-il encore l'inclination que j'avois pour luy, que je me vis traversée par une de ces femmes qui ne se rebutent pas aisément, & dont les mœurs n'étant pas fort sévères, croient qu'il est permis de faire beaucoup pour conquérir un cœur rebelle. Cette femme-cy n'étoit pas laide; elle avoit même quelque esprit. Alcandre; car vous voulez bien que je nomme du premier nom qui me vient dans l'esprit, un homme dont je veux faire le véritable portrait; Alcandre donc soutint sans foiblesse les premiers assauts de sa nouvelle Amante: Il en railloit d'un air offensant: c'étoit à mes pieds qu'il venoit chercher un azile contre ses poursuites. Je ne luy témoignay rien de ce qui se passoit dans mon cœur: Je laissois marquer de la jalousie à une rivale, qui naturellement devoit en avoir plus que moy; & je faisois ma satyre à moy-même, quand je m'en surprinois le moindre mouvement; mais les hommes n'ont qu'une certaine mesure de constance. II

Il faut, Madame, que je m'interrompe, pour vous dire que le Marquis ouvrit de grands yeux en m'écoutant, comme s'il eût pû pénétrer plutôt la fin de cette aventure; balancé entre la crainte d'avoir un rival aimé, l'esperance d'être le Héros de l'aventure, & la douleur de m'avoir déplu, il ne sçavoit quelle contenance tenir. Je jouïssois avec plaisir de son trouble, & je continuay ainsi mon recit. Voilà, Mesdames, un commencement d'aventure, dont sans doute vous ne devinez pas le denouëment. Alcandre n'eut pas été quatre jours près de sa nouvelle Maîtresse, que le remords de son infidelité le tourmenta vivement; il eut recours à un aveu sincere de sa faute. Il me le vint faire avec tant d'apparence de repentir, que je luy pardonnay une légéreté qui le rendra peut-être moins sujet à d'autres; mais comme j'en avois souffert & que je voulois un peu de vengeance pour mon soulagement, je choisîs ma rivale pour son objet plutôt que mon Amant. Je contay à cette femme sa propre histoire & la mienne sous des noms inconnus: Elle en changea de couleur; mais je ne sçay si sa conduite fut meilleure. Pour Alcandre, il me parut si

content quand j'achevay ma narration, que je me sc̄us bon gré de l'avoir tenu en suspend, & de voir que je n'avois pas fait un mauvais choix.

Il faut avoier, Madame, que je fus bien méchante de conter ainsi devant cette femme un trait qui devoit luy faire tant de honte: mais pardonnez-le moy, j'y eus trop de plaisir, pour être capable d'en avoir du scrupule. Elle ne sc̄avoit comment prendre un telle allegorie: elle mordoit ses levres, elle se rengorgeoit, elle ouvroit la bouche pour parler; mais des regards d'intelligence qu'elle vit entre le Marquis & moy luy firent voir qu'elle n'étoit pas la plus forte: & la pauvre femme outrée de rage, nous dit en soupant, qu'elle vouloit s'en retourner le lendemain. L'Abbé n'étoit pas d'humeur à suivre ses caprices, & principalement celuy-là; mais cette femme qui se souvenoit d'avoir entendu dire à Brésy qu'il avoit un tour à faire à Paris, se tourna de son côté, & luy demanda d'un ton outré & suppliant tout ensemble, s'il ne voudroit pas bien luy faire le plaisir de l'emmenner. Mafoy non, Madame, luy répondit il; j'ay encore un peu à faire en ce lieu. L'air dont il dit ce peu de
mots

mots fut si plaisant, que nous fîmes tous un éclat de rire qui acheva de déconcerter l'Amante desolée. Selincourt qui étoit chez luy, se crut obligé à reprendre le premier son sérieux: il la pria de rester encore quelques jours. Je conjuray le Marquis de ne la pas refuser. Il me répondit en plaisantant, & Talemonte n'aima pas trop mon intercession; mais comme je trouvois plaisant de faire durer cette Scene, je pressay tant Brésy, qu'enfin il se sentit piqué de l'empressement que j'avois de l'envoyer avec une rivale, & qu'il s'engagea à la remener. En effet, ce fut véritablement d'une façon qui ne devoit pas beaucoup la satisfaire; elle ne laissa pas d'en triompher. Et puis que je me suis engagée à vous dire naïvement tout ce qui nous est arrivé; je n'eus pas si-tôt réüssi dans mon entreprise que je m'en repentis. Brésy vint auprès de moy: Vous l'avez voulu, Mademoiselle, me dit-il, je remeneray Madame de Talemonte, je partiray si l'on veut avec elle. Je m'étois flaté par la fin de votre recit, que je ne vous étois pas indifférent au point de me livrer à une pareille aventure; mais ou vous m'avez voulu tromper, ou je me suis trompé moy-même.

même. Vous ne ferez livré qu'à ce que vous voudrez, luy répondis-je en riant, quoyque je n'en eusse guere d'envie: on n'est foible que quand on veut. Ah! Mademoiselle, reprit-il, quand on a le cœur un peu sensible, on craint tout; & je voy bien que vous avez plus d'amour-propre que de tendresse. Laissez-moy, luy dis-je alors: je ne sçai d'où vient que je vous souffre me parler sur ce ton-là; mais repris je, je ne dois m'en prendre qu'à moy: une folie que j'ay imaginée pour me mocquer d'une extravagante, vous a fait comprendre des choses à quoy je ne pensois pas.

L'air dont je dis ces dernieres paroles, devoit obliger infiniment Brésy, ou l'offenser mortellement. Je ne sçus point quel effet elles avoient produit sur luy; mais le lendemain, je reçus un billet de ma mere qui me demandoit à Paris pour une ceremonie à laquelle elle souhaitoit que je me trouvasse, & elle me mandoit de l'aller trouver incessamment dans l'équipage d'une de ses Dames, avec une femme qui me servoit. Le Marquis, qui avoit eu le tems de faire reflexion pendant la nuit à tout ce que je luy avois dit & qui étoit assez prevenu de son merite, ne
douta

douta pas que ce ne fût le dépit qui m'eût fait parler. Il m'en sçut gré, & tâcha de me persuader de partir avec Talemonte & luy. De mon côté, j'en mourois d'envie, & j'avois pour moy l'ordre de ma mere: je me sentoís du goût pour Brésy; c'étoit même un parti fort proportionné pour moy. Cela pouvoit devenir une affaire serieuse; mais j'avois senti un chagrin si piquant de ce qu'il avoit obeï à mes paroles plutôt qu'à mes sentimens, que je ne voulus pas me dementir. Il se mit à mes genoux pour me conjurer de luy accorder cette grace: il me proposa, si je la luy refusois, de rester avec nous & de ne donner que son carosse à Talemonte; mais je fus inexorable, bien fachée pourtant de l'être. On est bien bizarre, Madame, quand on fait tant que d'être un peu touchée; car vous voyez bien que je ne sçavois précisément ce que je voulois. Enfin le moment du départ arriva, j'eus encore à soutenir plusieurs assauts. Madame d'Arcire me disoit que j'étois folle; Selincourt me plaisantoit; le Chevalier & Madame d'Orselis, qui étoient alors assez bien ensemble, condamnoient mon procedé.

La pauvre Talemonte faisoit pen-

dant ce tems-là un triste personnage ; mais l'esperance d'en faire bien-tôt un meilleur la consoloit d'avance. Elle eut même le courage de soutenir une dernière tentative du Marquis pour me faire partir, ou pour m'obliger à consentir qu'il demeurât. Il étoit déjà dans son carosse avec elle ; il appella un Valet de Chambre à luy qui étoit à cheval ; il me l'envoya pour sçavoir ma dernière resolution. Allez, Mademoiselle, me dit le Comte, allez, vous reviendrez dans deux jours ; vous satisferez Madame votre mere, vous obligerez Brésy, & vous vous épargnerez le chagrin que vous allez avoir dès qu'ils seront à cent pas d'icy. Je sentoits déjà la verité de cette prediction ; mais je fus ferme jusqu'au bout, & je manday fierement, qu'il étoit superflu de faire tant de pas inutiles. Je donnay une lettre à un de ses gens, par laquelle je mandois à ma mere que je ne me portois pas trop bien, & que je la priois de me pardonner si je ne luy obeissois pas.

Il est vray, Madame, qu'il me prit un chagrin extrême dès qu'ils ne furent plus à portée de revenir : j'en souffris cruellement, & d'autant plus que je voulus me contraindre & que je le fis

si bien, qu'on m'accuiâ plutôt d'insensibilité que de foiblesse : mais à vous à qui je ne cache rien, j'avoüe que je passay deux mauvaises nuits ; elles furent pourtant encore plus douces que les journées, parce qu'au moins je ne me contraignois pas.

Je passeray legerement sur ces deux jours d'absence : on se promena, on jouïa, & la troisiéme on vit arriver le Marquis. Je ne scaurois bien vous dire laquelle se fit le mieux sentir dans mon cœur, de la joye ou de la honte ; ce fut un mélange confus qui ne laissa pas d'avoir sa douceur. Brésy avoit toute l'ardeur d'une veritable passion, & toute la docilité d'un homme un peu coupable. On nous regardoit d'une façon à me faire perdre patience ; mais enfin on eut pitié du Marquis, & on luy laissa quelques momens pour s'expliquer avec moy. Nous nous racommodâmes donc, Madame, ou plutôt nous commançames nôtre intelligence ; car jusqu'à l'arrivée de Madame de Talemonte, je ne croyois pas avoir fait tant de chemin : tant il est vray que la jalousie determine. Brésy me parla sur le ton qu'il faut prendre avec une fille de qualité qui est sage, mais qui n'étant point un enfant, veut connoître

son mary avant que de l'épouser. Je me suis laissé aller au plaisir qu'on a de parler de foy, & je ne vous en diray plus rien qu'en passant, jusqu'à la fin de nôtre voyage.

Selincourt continuoit à goûter la félicité la plus parfaite: il pria Madame d'Arcire d'achever les Vers qu'elle avoit commencez dans ses tablettes; elle le fit sur le champ, aussi ne vous assûreray-je pas qu'ils soient fort bons.

*O vous qui d'un oubli payez ma tendre
flâme,*

Vous qui malgré vôtre manque de foy

Regnerez toujours sur mon ame,

*Pour un moment encor souvenez-vous de
moy;*

Pour ce moment oubliez la Bergere

*Qui depuis quelques jours captive vôtre
cœur,*

*Sans que mon fier dépit éteigne mon ar-
deur,*

Sans que l'amour étouffe ma colere.

*Si vous l'employez bien ce moment pre-
cieux,*

*Vous reviendrez à moy, mon amour m'en
assûre.*

*Ailleurs, pour les appas vous pourrez trou-
ver mieux;*

Mais

Mais où trouverez-vous cette tendresse
pure

Dont l'excès seul fait la mesure ?

Ah! Tircis, seule sous les Cieux,

Je puis sans blesser l'innocence,

Vous donner des plaisirs par mes soins, ma
constance,

Durables & délicieux.

Il y a là un peu de vanité, dit Madame d'Arcire en rendant les tablettes; mais les Poètes sont accusez d'être vains. Cependant, je répons que je n'avance rien que je ne puisse soutenir. Oüy, charmante personne, luy répondit Selincourt en luy rendant mille graces, vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Vous jugez bien, Madame, qu'une conversation sur ce ton-là, pût être longue sans être ennuyeuse; aussi ne la finirent-ils que lorsqu'on vint leur dire que l'on s'alloit mettre à table. Le Chevalier & Madame d'Orselis étoient aussi dans un plein calme; & j'écoutois fort volontiers tout ce que Brésy vouloit me dire. Le bon Duc même ne laissoit pas de contribuer aux plaisirs; il cherchoit à m'être agreable, & son amour n'étoit point encore assez violent pour le rendre jaloux; & les rivaux jusques-là ne
luy

luy avoient donné qu'une legere émulation, sans jalousie. Nous avions encore du tems à passer chez Selincourt: Il cherchoit tous les jours de nouveaux plaisirs; il nous en proposa un, qui ne pouvoit s'appeller ainsi, que par la singularité des personnages qu'il vouloit nous faire voir. Nous étions tous dans cette disposition à la joye qui rend tous les objets ou plus aimables, ou plus ridicules qu'ils ne sont. On dîna un jour de bonne heure, pour avoir plus de tems. Nous partîmes dans deux carosses, & nous arrivâmes après une heure de chemin, près d'un Château à pont-levis. Il est vray que cela étoit assez inutile, parce que les fossés étoient presque comblez. Madame de Richardin maîtresse de ces lieux, logeoit dans un petit corps tres-mal fait, une ame qui visoit à l'élevation: tout ce qui représentoit la Noblesse la faisoit tressaillir de joye. Il fallut mettre pied à terre, avant que de passer le pont, parce que la porte étoit si basse & si étroite, que de memoire d'homme on n'y avoit vû passer aucune voiture. L'envie de rire nous prit dès la cour: Le bâtiment est à l'antique, avec quantité de tours. Mais l'incomparable Madame de Richardin en faisoit encore

encore bâtir de nouvelles, pour ajoûter à l'antiquité, & pour persuader qu'elle descendoit des anciens possesseurs de ce Château. Ce n'étoit pas une chose aisée à persuader: Elle & son mari l'avoient acheté depuis deux ou trois ans: ils avoient même ajoûté à leur nom le *de* & le *din*, qui privé de ces ornemens, n'étoit plus que Richard: nom qui avoit été imposé au pere de Monsieur de Richardin, parce qu'il étoit en effet un Marchand fort riche. Selincourt nous rendit compte à la hâte de ces particularitez. Nous composâmes nos visages pour faire nôtre entrée en gens senez: Mais nous pensâmes perdre contenance, quand nous vîmes venir Monsieur de Richardin au-devant de nous. C'étoit un petit homme noir & sec, avec des cheveux plats, un habit de pinchina, des souliers cirés en pentouffes, & une cravate de tafetas noir, parce que sa femme disoit que cela luy donnoit un air guerrier. Mademoiselle de Richardin suivoit son pere: elle est de deux pieds plus haute que luy, & pouroit faire un beau Piquier dans les Gardes Francoises: Elle est grosse à proportion; sa peau est d'un rouge brun, & sa voix est un fausset, par ordre de sa mere, pour
luy

luy donner un air plus jeune. A peine étions nous revenus de la surprise qu'un tel abord nous avoit causé, que nous apperçûmes la véritable Madame de Richardin couchée sur un lit de repos, dans le fond de la sale, habillée d'une robe de chambre gris-de-lin & argent. Cette attitude ne pouvoit cacher une bosse qui occupe son côté droit. Son visage est long, étroit & pointu; ses yeux sont petits & creux, sa bouche plate, & toute sa personne est faite de façon à faire rire des gens plus graves que nous. Ses cheveux étoient ce jour-là relevez d'un air de portrait, pleins de rubans or & vert. Ses mains qui sont grandes & sèches, étoient chargées de bagues; & elle avoit une croix plus propre à mettre au chevet d'un lit, qu'à pendre au col. Il me prit une telle envie de rire, & je vis dans les yeux de toute nôtre troupe quelque chose de si plaisant, que je reçus un soulagement considerable, d'un faux pas que fit le Duc de ... qui après l'avoir fait chanceler, l'envoya à quelques pas de nous mordre la poussiere. On courut à lui pour voir s'il n'étoit point blessé; mais il n'en avoit eu que la peur: & alors nous prîmes ce pretexte pour rire de toute nôtre force. Madame de Richardin en
fit

fort bien son devoir, & nous montra ses dents fort noires & très-longues, qui acheverent de la rendre ridicule, que nous fûmes confirmez dans le dessein de la rendre tout-à-fait folle. Il n'y avoit qu'un pas à faire; son amour-propre est complet, on luy fait tout croire à la faveur de la loüange. J'eus la hardiessè de soutenir qu'elle avoit l'air aussi grand qu'une Déesse, ou même que Madame la Princesse de Conty. Brésy assura, qu'à peine dans tous les siècles passez on pourroit trouver une beauté digne de luy être comparée. Vous jugez bien que la pauvre Helene qui n'en pouvoit mais, fut citée en cette occasion. Pour moy, dit Selincourt, qui suis assez heureux pour connoître Madame de Richardin avant vous, j'ay toujours crû que Venus ne pouvoit approcher de ses charmes. Mais à qui trouverons nous des mains, reprit Madame d'Orfelis, pareilles à celles que nous voyons? J'ay toujours ouï dire, reprit Madame de Richardin, en faisant des mines incomparables, que je les ai assez faites comme celles de la Reine Mere, qui les avoit sans doute les plus belles de son Royaume. Je suis assez vieux, dit le Duc, pour les avoir vûës souvent :

vent : Elles n'approchoient pas des vôtres. Et les pieds: interrompit Chanteuil en voyant qu'elle en allongeoit un long & plat, chaussé d'un bas de soye vert à coins d'or; & d'une mule argent & gris-de lin; & les pieds, repeta-t-il, Thetis en eut-elle jamais de semblables?

La petite folle pendant ce tems-là, regardoit le Marquis avec une extrême attention: c'étoit un regard digne d'être peint. On ne sçait si sa figure luy plut davantage que celle des autres, ou si sa louange étoit plus de son goût; mais il est certain qu'il fut préféré, & qu'après nos flateries tumultueuses, ce fut à luy qu'elle adressa la parole. On m'a toujourns flatée, dit-elle, de quelque beauté: on ne m'a disputé ni l'air ni les graces; mais, Monsieur, une grande creature que voilà, ajouta-t-elle en montrant sa fille, a rendu quelquefois ma jeunesse équivoque; cependant, telle que vous la voyez, elle n'a que dix ans: j'ay été mariée à douze, & je l'eus la premiere année de mon mariage; mais une figure comme celle-là fait toujourns tort, & il y a mille sotes gens qui me croyent trente ans accomplis, parce qu'elle est ma fille. Votre fille, Madame, s'écria Bré-sy en riant comme un fou! cela ne peut-

peut-être: Mademoiselle paroît vôtre grand-mere. Je luy demande pardon de ma sincerité; mais peut-on être maître de ses paroles lorsqu'on ne l'est plus de son cœur? Il acheva ces mots en la regardant avec des yeux languissans: la pauvre petite femme en fut penetrée. Nous la vîmes se lever à nôtre grand étonnement; car sa figure étoit encore bien plus irreguliere sur ses pieds que dessus un lit. Venez, Monsieur le Marquis, luy dit-elle, venez, passons dans mon cabinet, je veux vous faire voir mon portrait lorsque je fus mariée; & j'ay aussi quelques petits ouvrages en vers qui vous prouveront que mon esprit n'en doit guere à ma personne. Le pauvre Brélys n'eut plus envie de rire à cette terrible proposition; & prenant l'air le plus poli qu'il luy fut possible. Je croy, Madame, luy dit-il, que ces Dames seront ravies de vous suivre. Ces Dames sont les Maîtresses, reprit-elle; venez toujours. Mais, Madame, luy dit-il à demi bas, Monsieur de Richardin que dira-t-il? Monsieur de Richardin, interrompit-elle impatientement, n'a pas accoutumé de me gêner; il parle avec Monsieur le Duc de leurs premières campagnes. Il étoit vray qu'ils avoient lié

con-

conversation ; mais elle n'avoit garde de rouler sur la guerre ; le pauvre Monsieur de Richardin n'en avoit jamais scû que ce qu'il en avoit appris dans la Gazette.

La maniere dont Madame de Richardin le prenoit , ne permit pas au Marquis de se faire prier davantage , il falut la suivre. Nous demeurâmes dans une surprise étrange de la maniere d'agir de ce petit monstre. Il n'y avoit pas un demi quart d'heure que le pauvre Brésy étoit avec sa nouvelle conquête , quand nous l'entendîmes faire des cris de forcenée. Nous courûmes à la porte du cabinet , & nous vîmes le malheureux Brésy assis dans un fauteuil avec un fort bon visage , mais dans une immobilité qui contrefaisoit l'évanouissement : la petite desesperée courut auprès de luy & s'empresla de le secourir. Il se leva brusquement , en nous faisant des excuses de l'état où il paroissoit devant des Dames , & assura qu'il étoit assez sujet à ces accidens. Madame de Richardin demanda des rafraîchissemens pour luy : on cria à pleine tête , personne ne paroissoit. Pourquoy n'avez-vous pas des sonnettes , luy dit le Duc ? C'est , reprit elle , que mes ayeux , qui sans vanité étoient

étoient d'affez grands Seigneurs, n'en avoient point, & qu'on doit toujous avoir des Valets de Chambre à portée de répondre. Vous voyez, ajouta Brésy, que les Valets de Chambre sont fautifs, & que les cris que fait Mademoiselle vôtre fille n'avancent rien. Ah! Monsieur le Marquis, reprit-elle, je voy bien que vous me condamnez à avoir des sonnetes: j'en auray demain assurément. Pendant ce temps, la pauvre fille couroit tout le Château, car elle & son pere craignoient fort Madame de Richardin; il vint à la fin une femme de Chambre hâlée & honteuse, demander ce qu'on vouloit. Madame de Richardin fit en vain un grand vacarme, pour qu'on trouvât ses Valets de Chambre & son Maître d'Hôtel: il n'y en avoit jamais eu dans la maison; & la malheureuse femme de Chambre ignoroit autant la signification de ces noms-là; qu'Andrée de la Comtesse d'Escarbagnas ignore celuy de la soucoupe. Elle ouvroit de grands yeux, & ne répondoit pas un mot: Madame de Richardin se répondit à elle-même, qu'ils étoient apparament allez à une Ville prochaine pour des provisions qu'elle avoit ordonnées, & ajouta qu'on ap-
por-

portât la collation telle qu'on la pourroit avoir. On vit bien tôt après la même femme accompagnée d'un petit Laquais vêtu de rouge, l'un & l'autre chargez d'un pâté de lièvre, & d'une grande jatte de lait. Mettons-nous à table, dit hardiment la Maîtresse du Château; une autre fois on fera mieux. Vous ferez peut-être surprise, Madame, qu'une femme habillée à la campagne d'un habit argent & gris-de-lin, coëffée en cheveux & avec des pierres, fût si mal en domestiques, & ne fût pas meilleur chere; mais telle est nôtre Heroïne: elle n'épargne rien pour tout ce qu'elle croit la devoir embellir, & ne se soucie point de tout le reste.

On se mit à table; mais ce ne fut pas pour manger: il faut pourtant en excepter Monsieur de Richardin & sa fille, qui charmez de voir Madame de Richardin occupée, mangeoient en gens affamez, qui vouloient profiter de l'occasion. Lorsque la collation fut ôtée, je proposay de jouer à de petits jeux; car je ne pouvois être serieuse. Chacun imagina un jeu à sa mode; mais Madame d'Arcire dit que si on vouloit faire un Proverbe, elle seroit une des Actrices. On y consentit: nous
nous

nous attroupâmes pour nous concerter sur la maniere dont il falloit le jouer. Quand nous fûmes convenus de tout, nous trouvâmes qu'il ne nous falloit que quatre Acteurs. Ce fut moy, Madame, qui ouvris la Scene avec le Duc, qui eut la complaisance d'être des nôtres. Il représentoit le Valet du Chevalier: j'étois la Suivante de la Marquise, qui dans la piece devoit être une vieille amoureuse: la suite vous instruira du reste. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que vous me voyez à la place de la Bauval, & le Duc de. . . . à la place de la Torilliere. J'eus nom Catos; le Duc eut nom Champagne; la Marquise s'appella Madame de Vieillardis, & Chanteüil se nomma simplement le Chevalier.

C A T O S.

Monsieur Champagne, franchement vous avez un Maître fort temeraire: croit-il dire impunément des douceurs à Madame de Vieillardis: Elle prend feu plus aisément qu'une autre: son mary est son serviteur tres-obéissant, il ne songe pas à la contraire; & quand il le hazarderoit, ce seroit peine perduë: elle a une pente à

l'amour, que soixante ans & vingt héritiers qu'elle a donnez à la maison de Vieillardis n'ont fait qu'augmenter jusqu'icy.

CHAMPAGNE.

Oh! je le croy bien, Mademoiselle Catos: j'ay toujours entendu dire aux connoisseurs, que l'amour augmente en vieillissant dans le cœur des femmes: ce seroit une belle chose s'il en étoit autant des hommes; mais malheureusement, cela n'est pas ainsi; & cela fait que les vieilles amoureuses ne trouvent des Amans que l'argent à la main.

CATOS.

Oüy; mais Madame de Vieillardis croit avoir été faite par les Graces, & que l'ouvrage de ces Déesse-là ne se gâte point. On l'encense tous les jours à brûle pourpoint, pour se moquer d'elle; & son amour-propre luy garantit bon tout ce qu'on luy dit sur ce ton-là.

CHAMPAGNE.

Avouiez, Mademoiselle Catos, que

que c'est une terrible machine que la
Femme, & que....

C A T O S.

Taisez-vous, Champagne; je n'aime
pas la Phisique; mais dès que j'entens
parler de machines, je m'enfuis, ou
je me bouche les oreilles.

CHAMPAGNE.

J'avois pourtant bien quelque petit
discours phisique à vous faire, & les
mouvemens que je sens dans mon
cœur me serviroient à vous prouver
que....

C A T O S.

Oh, encore une fois, taisez-vous,
aussi bien voici Madame.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Bon jour, mon pauvre Champa-
gne; où est ton Maître aujourd'huy?

CHAMPAGNE.

Madame, je le croyois auprès de
vous:

vous: il faut qu'il ait des affaires bien considerables, quand il s'en separe un moment, aussi a-t-il grande raison; belle & jeune comme vous êtes, où pourroit-il être mieux?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Helas, mon pauvre ami, les Hommes sont bizarres! Il est vray que je suis belle, c'est une chose assez visible, & quand on n'a que trente ans, je crois qu'on peut encore passer pour jeune.

CATOS, *à part.*

Sa fille en a pourtant quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Que dis-tu, Catos?

CATOS.

Je dis, Madame, que Mademoiselle vôtre fille a le plus grand tort du monde d'en paroître quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Eh fy, Catos, ne parlons point d'elle;

le; c'est une chose que je n'ay jamais comprise, quand je la vois de la figure dont elle est : Car enfin, encore une fois, je n'ay que trente ans au plus; c'est une verité constante. Mais j'aperçois le Chevalier: Approchez, approchez, petit fripon; on ne vous a vû d'aujourd'huy.

LE CHEVALIER.

J'en suis le premier puni, Madame, puisque je ne vous ay point vûë; c'est une absence cruelle: & quand on rentre chez vous, on est toûjours si ébloüi des nouvelles graces qu'on vous retrouve, & du brillant de vos yeux, qu'on sent bien qu'il n'y a que l'habitude qui puisse faire soutenir l'un & l'autre.

MAD. DE VIEILLARDIS.

On est pourtant assez gracieuse pour vous: on tâche à temperer ce qu'il peut y avoir de trop éclatant dans les regards; mais l'amour y ajoute des feux, quand on en retranche les éclairs.

LE CHEVALIER.

Et toujours de l'esprit de plus en plus, Madame! trop heureux de contempler à tous momens vos beautés, & de goûter les charmes de vos divines conversations! mais ne me refusez pas votre belle main, pour m'assûrer que vous ne me retrancherez jamais la liberté de vous voir.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Tenez, Chevalier; vous peut-on refuser quelque chose?

LE CHEVALIER, *en baisant la main de Madame de Vieillardis.*

Quelle main! qui peut-être à l'heure qu'il est aussi heureux que moy; Mais voilà une bague dont je suis jaloux: elle a le plaisir de toucher vos doigts; elle n'y restera pas assûrément: & je vais la faire passer dans les miens, pour la punir de trop de douceurs qu'elle a goûtées.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Petit badin, allez, je vous la donne:

de Campagne.

151

ne : elle est de deux cens pistoles ; mais c'est une bagatelle ; & j'ay à vous entretenir en particulier de choses plus intéressantes. Passons dans mon cabinet.

LE CHEVALIER, à *Campagne*,
en s'en allant.

Ah , *Campagne* , je meurs de peur !

CHAMPAGNE, *riant.*

A vôtre avis , Mademoiselle *Catos* , de quoy Madame de Vieillardis va-t-elle entretenir mon Maître ?

CATOS.

Oh , mais que sçay - je ? de mariage peut-être ; peut-être aussi de Philosophie.

CHAMPAGNE.

Comment , de mariage ! n'a-t-elle pas un mari ?

CATOS.

Oüy ; mais elle croit toujours qu'il

G 4

va

va mourir : enfin ce fera toujours de quelque chose comme cela qu'elle l'entretiendra.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Catos, Champagne, au secours ; de l'eau de la Reine de Hongrie ; du vinaigre.

CATOS.

Eh, mon Dieu ! qu'est ce que tout cecy ?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Ce pauvre Garçon m'aime avec une delicateffe si parfaite, qu'au seul aveu que je luy ay fait de la passion que j'ay pour luy, il s'est évauouï à mes pieds.

CATOS.

Oh, ce n'est que cela ! je croyois que tout étoit perdu : il n'y a personne qu'une telle declaration ne fasse tomber de son haut.

MAD.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Je vais chercher d'un élixir excellent contre les foibleffes.

CHAMPAGNE.

Monfieur, sortez; il n'y a ici que Mademoifelle Catos & moi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, fans mon évanouiffement, je ne fçai ce que je ferois devenu. On ne m'y rattrapera de ma vie.

CHAMPAGNE.

Parbleu, Monfieur, je vous trouvois auffi fort temeraire, d'aller efuyer un tête-à-tête avec une Madame de Vieillardis.

LE CHEVALIER.

Vraiment j'en avois affez peur: mais un diamant de deux cens pistoles, que j'avois fait fi fubtilement paffer de fon doigt au mien, meritoit quelque complaifance. Mais je ne rifquerai plus de ces aventures-là.

C A T O S.

Ma foi, Monfieur, partez donc,

G 5

car

car elle est allée querir d'un élixir propre à reparer les forces: Il ne vous seroit plus permis après cela de vous évanouïr une seconde fois.

LE CHEVALIER.

Adieu, Catos; je fais, pour éviter son retour.

CATOS.

La vieille fera bien surprise quand elle ne trouvera plus l'évanouï!

MAD. DE VIEILLARDIS, *revenant.*

Catos, où est le Chevalier?

CATOS.

Nous l'avons fait revenir, Madame; & aussi-tôt il est parti avec son Champagne, qui a bien de la peine à le traîner: Il est si honteux de cet accident, qu'il dit qu'il n'osera plus se présenter devant vous.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Helas! le pauvre enfant, qu'il a le cœur bon! Voilà une bouteille, ma chere Catos, que je ne donnerois pas
pour

pour cent mille écus : Il n'aura pas si tôt pris une goutte de la liqueur qu'elle renferme, qu'il sera guéri. Appelle-moy quelqu'un, pour que j'envoie sçavoir de ses nouvelles, en attendant que mes chevaux soient à mon carosse, pour aller moy-même m'en informer.

Fin du Proverbe.

Toute autre que la Richardin nous auroit fait jeter par les fenêtres après cet insolent Proverbe ; mais elle, sûre de sa jeunesse & de sa beauté, fut la première à blâmer la Vieillardis, & à dire qu'il n'y avoit rien de si affreux qu'une vieille amoureuse. Brésy devina nôtre Proverbe qui étoit : *N'aïlle au bois, qui a peur des feuilles.* Il ne paroïssoit plus à sa maladie ; car il rioit très-inconsiderement. Madame de Richardin luy dit qu'il n'étoit guere obligé, d'avoir tant de gayeté dans le moment qu'il alloit la quitter. Il l'assûra qu'il la reviendroit voir le lendemain ; & nous partîmes, après avoir assez pris de ce plaisir, pour n'y revenir de nôtre vie : Car, comme vous sçavez, Madame, le peu de momens où le ridicule réjouit, sont suivis d'un

extrême ennuy, quand on continuë d'en être témoins. Nous nous retrouvâmes mieux à Selincourt, après cette promenade: Que nous y fûmes bien pendant quelques jours! & que les fureurs d'amour du vieux Duc vinrent mal-à propos troubler un si doux calme! Il est vray qu'elles sont bonnes à quelque chose; & que si je n'avois plus à vous apprendre que des felicitez, le reste de mon Voyage vous paroîtroit bien fade. Tandis que nous étions dans cette intelligence dont je viens de vous parler, & que le Duc n'en étoit encore qu'à découvrir s'il y avoit quelque mystere entre le Marquis & moy, nous cherchions tous les jours des promenades nouvelles & des plaisirs nouveaux, pour diversifier nos plaisirs. J'ay toujourns aimé les ruiffcaux: On nous dit qu'il y en avoit un à un quart de lieuë de chez Selincourt, le plus joli du monde, & dont la source qui sortoit d'un rocher, étoit couverte de grands arbres. On resolut d'y aller le lendemain: on trouva les branches de ces arbres courbées en berceau, & entourées de chaînes d'œilletts, de fleurs d'oranges & de jasmins. Des sieges de gazon tres-propres regnoient tout autour du berceau; & les bords
de

de la source étoient garnis de soucoupes de cristal & de porcelaines chargées de toutes sortes d'eaux, de liqueurs & de glaces. Des corbeilles remplies de figues, d'abricots & de pêches, d'une beauté parfaite, separoient les soucoupes: & cela faisoit un effet si joli & si brillant, que nôtre étonnement nous empêcha long-temps de manger. Quelle est la Fée, dis-je en arrivant en ce lieu qu'on avoit rendu si aimable; quelle est la Fée favorable qui prend ainsi soin de nos plaisirs? C'est plutôt un Enchanteur, ajouta le Duc, ne doutant pas que ce ne fût le Comte qui faisoit cette galanterie à la Marquise. Qu'importe, dit Brésy; il est bien sûr qu'on n'a pas envie de nous empoisonner: C'est peut-être le Dieu de la Fontaine, ajouta-t-il en riant; car je ne vois pas beaucoup de domestiques pour servir les Dames. Cela est tres-bien entendu, dit Selincourt; je voudrois en être l'inventeur. Il est vray, reprit le Chevalier, que la chose est simple; mais qu'elle a un air fort galant. Les Dames prirent quelques tasses de crème glacée, en loüant cette petite décoration. La belle Orselis étoit fâchée de connoître que ce n'étoit pas Chanteüil. La Mar-

G 7

quise

quise eût voulu en être redevable à son Amant. Le cœur me disoit que c'étoit le Marquis, & cela se trouva vray: Il avoit chargé de ce soin un Valet de chambre à luy; qui entendoit fort bien ces sortes de choses, & qui les executa comme je viens de vous le dire.

Quand nous eûmes pris de ces liqueurs & mangé des fruits, qui étoient excellens & d'une beauté surprenante, la conversation devint fort vive & fort agreable: Le Proverbe joué chez la Richardin nous avoit fait prendre du goût pour cette sorte de divertissement. Nous en jouâmes un au bord de la Fontaine, & les jours suivans quelques autres à Selincourt. Je ne les mettray point ici, parce que ce seroit interrompre trop long-tems ma narration: Et de plus, je suis obligée d'avertir, que je n'ay point dû tout de part aux Proverbes qui seront à la fin de mon Voyage. Ils ont été faits par une personne de beaucoup d'esprit, dont on verra paroître dans peu l'Histoire de Madame de Mortane. Vous voyez, Madame, par cet aveu, que je ne veux rien dérober à la gloire des autres.

Fin du Premier Livre.

VOYAGE
DE
CAMPAGNE.

*Par Madame la Comtesse
de M*****

TOME SECOND.



Suivant la Copie de Paris.

A LA HAYE,
Chez LOUÏS & HENRY VAN DOLE,
Marchands-Libraires, dans le Pooten.

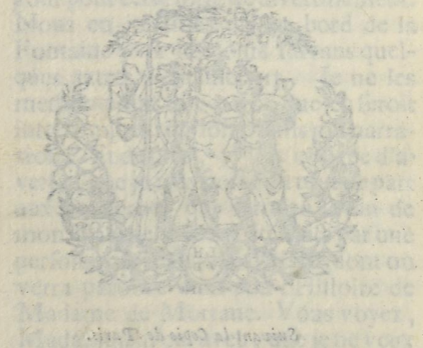
M. DCC.

V O Y A G E

C A M P A G N E

de M^{rs} ***
de M^{rs} ***

T O M E S E C O N D



Chez J. ouïe & HENRY VAN DORE
Marchands Libraires, dans le Pooten.

M D C C



VOYAGE DE CAMPAGNE.

LIVRE SECOND.

QUand nous fûmes retournez à Selincourt, on se souvint qu'il y avoit plusieurs de nous, qui n'avoient pas satisfait à la loy que nous nous étions imposée, de conter quelques-unes de nos aventures; on me fit grace en faveur de la folie que j'avois inventée pour chagriner Madame de Talemonte, & dans la verité j'aurois eu peu de choses à dire; ce fut le Ducd. . . . qui ce soir-là remplit son devoir. Il prit la parole ainsi. Si j'avois à vous faire le recit de ma vie depuis

puis que je suis au monde, il faudroit, Mesdames, y passer une partie de la vôtre : je veux seulement vous dire une aventure qui m'est arrivée avec une fort jolie femme il y a trois ou quatre ans: j'étois déjà fort vieux; mais l'amour n'a nul respect pour la vieillesse; au contraire, il se réjouit souvent à la rendre ridicule. J'étois en commerce d'amitié avec une femme de beaucoup d'esprit qui donnoit dans la Philosophie; je faisois moy-même le Philosophe; j'étois un Censeur severe des plus jeunes Amans: enfin je ne sçay comment on pouvoit me souffrir. Cette femme, que j'appelleray Madame de Fercy, devint amie d'une autre qu'on nommoit Madame de Rantal: celle-cy n'étoit point Philosophe: la nature luy avoit départi beaucoup de ses dons; elle étoit jeune, agreable, gracieuse, spirituelle; sa raison & ses reflexions luy tenoient lieu de Philosophie; elle se mocquoit souvent de nos vaines disputes; & quand Madame de Fercy vouloit l'engager à lire Descartes & à se mêler dans nos contestations: Lorsque je vous auray vû convenir de quelque chose, luy disoit elle, non seulement je liray Descartes, mais je ne liray plus autre chose; mais
comme

comme je vois que vous ne couvenez point de vos opinions après vous être presque querellez, & que chacun donne le sens qu'il veut à des choses qui devroient être sûres, vous me permettez de m'en tenir à ma Philosophie naturelle, & de ne point perdre mon tems & ma poitrine avec vous autres. Oh! voilà une belle Philosophie, reprenoit Madame de Fercy; quel en est le fruit; Je vais vous le dire, disoit Madame de Rantal: premierement, jamais je ne me laisse amuser par l'esperance au point d'être bien fâchée quand mes entreprises ne me réussissent pas; je ne reçois pas tout-a-fait les biens & les maux du même visage; car je croy que cela tient plus de l'insensibilité que de la Philosophie; mais les uns ne me causent point de grands mouvemens de joye, & les autres n'ont guere la force de m'affliger extrêmement: je jouis du bien présent, sans vouloir penetrer dans un avenir toujours obscur & incertain: je me contente d'une fortune médiocre, quoy que j'en croye meriter une plus grande, & que je sçache parfaitement que je n'en ferois pas un mauvais usage: je ne demande de mes amis que ce que je ferois pour eux, & je me fatistais encore de beaucoup
m oins;

moins ; enfin de toutes les parties de la Philosophie , je n'admets que la morale , mais telle que je la trouve dans ma tête & dans mon cœur , sans le secours de l'étude : j'aime mieux apprendre dans mes lectures des faits qui m'amusement , que de m'ennuyer avec des livres abstraits , qui ne me rendroient pas plus sage ny de meilleure compagnie , & dont la science est fort incertaine. Voilà une femme parfaite , disoit alors Madame de Fercy en se moquant de son amie : nous disputions sans cesse contre elle ; elle en rioit , & nous ne la persuadions point. Pendant toutes ces conversations , je sentoie diminuer en moy cette severité que l'âge & l'étude m'avoient donnée : je trouvois bien de l'esprit à Madame de Rantal ; sa figure étoit aimable : elle ne songeoit point à me plaire ; mais une certaine politesse charmante dont la nature l'a douée , flatoit mon cœur de quelqu'esperance , & je me sentis amoureux , mais amoureux comme un Amadis. Avant même que d'avoir songé à m'en garantir , Madame de Fercy m'en fit appercevoir : je n'en voulus pas convenir d'abord ; mais les soins qu'on me vit prendre de me parer , & l'envie que j'avois de plaire à

Ma-

Madame de Rantal, me découvroient assez pour n'avoir pas besoin de mon aveu. Je commençay à luy rendre des soins par une petite fête que je luy donnay; elle fut si magnifique, que Madame de Fercy ne douta plus de ma passion. C'étoit dans le commencement des jonquilles & de ces autres belles fleurs du Printems; mon appartement en étoit tout jonché: il y eut un grand repas; une musique tres-agreable luy succeda, & je leur donnay ensuite une foule de petits divertissemens qui leur parurent assez amusans. Madame de Fercy, qui est de tres-belle humeur & qui ne vouloit rien prendre sur son compte, appella toujours son amie la Reine de la Fête. Peu de tems après je fis une partie pour aller passer quatre jours dans une maison merveilleuse dont je pouvois faire les honneurs: nous partîmes dans le plus beau mois de l'année, c'est-à-dire dans le mois de Juin; Madame de Rantal, Madame de Fercy, Monsieur le Chevalier de Fercy son beau-frere, qui est jeune, fort bien fait, & qui n'a que trop de merite; un Philosophe qui n'abandonnoit point Madame de Fercy, une de ses amies, & un homme de ma connoissance qui chante ters-bien, & qui

qui est fort agreable dans la conversation, & surtout à table. Je leur donnay pendant le séjour que nous fîmes dans ce beau lieu, tous les plaisirs que je pûs imaginer : je suis d'un tems plus galand que n'est celuy cy. Rien ne fut oublié pour amuser une ingrante qui commençoit à me desesperer ; la profusion & la délicatesse regnoient dans nos repas : j'avois mené des Musiciens excellens. On avoit des concerts. On faisoit des lotteries dont tous les billets étoient noirs : ce n'étoit point des presens de consequence ; mais il y avoit de jolies choses dans tous les lots. Nous allâmes passer une après-dinée dans une petite Isle délicieuse qu'on a fait au milieu d'une piece d'eau qui est tres-grande : cette Isle est revêtuë de pierre de taille ; quatre petites tours sont aux quatre coins ; elles composent chacune un cabinet, dont l'un est une bibliotheque de livres choisis & agreables ; l'autre a deux cuves de marbre noir pour les bains ; le troisiéme est rempli de beaux portraits, & le dernier est une voliere remplie d'oiseaux aimables aux yeux, & qui par leur chants font retentir les airs d'une agreable harmonie : le milieu de l'Isle est occupé par un pavillon qui forme un petit appartement

ment

ment tres-complet: il est meublé galamment; tout y respire l'amour; & les vûës de cet appartement donnent sur quatre differens parterres ou boulingrins. Madame de Rantal se trouva si bien dans ce lieu, que je ne vous represente pas si beau qu'il est en effet, qu'elle avoia n'avoir jamais rien vû d'égal. Je crus que c'étoient des dispositions favorables, & je luy demanday si on pourroit esperer d'être écouâté, supposé qu'on luy déclarât ses sentimens dans cette Isle enchantée. Oh! non, reprit-elle; au moins ce seroit selon les gens. Il y en a tel qu'on aimeroit à entendre même dans un desert, & à plus forte raison dans un endroit aussi charmant que celuy-cy. Ce discours qu'elle fit sans doute par hazard, ne laissa pas de me flater. Le lendemain, je fis atteler des carosses pour promener les Dames dans le parc, qui est un des plus beaux du Royaume, & fut le declin du jour, je fis reprendre le chemin des jardins. Je fis arrêter au bas des cascades; & voyant que chacun se separoit, je conduisis Madame de Rantal vers une grotte dont les eaux vont perpetuellement, & qui étant proche d'un bois, est fort à portée d'entendre les rossignols; elle y en-

tra sans difficulté; elle en trouva l'ordre & la situation tres-agreable. Je ne voulus pas perdre un moment que je croyois si favorable; je me jettay à ses pieds; je lui dis des choses tres-touchantes; je luy fis une peinture fort vive de mes tourmens & de ma passion: elle rioit de tout son cœur, & ne répondoit point, lorsqu'elle s'entendit adresser ces paroles par une fort belle voix.

*Fuyez l'amour, jeune beauté:
 Quand de jeunes Amans vous content leur
 martyre,
 Souvent ce qu'ils osent vous dire
 Altere fort l'aimable verité;
 Mais dans un âge plus solide;
 Lorsque l'on fait l'aveugle guide,
 On se devoë à la fidelité.*

Vous avez tout gâté, me dit-elle en riant, quand on eut achevé de chanter: il falloit vous en tenir à la déclaration que vous m'avez faite: cecy a un air si préparé, qu'il ne touche point. Le ton de Madame de Rantal étoit si mocqueur, & je crus si bien voir dans ses yeux qu'elle cherchoit à sortir de la grotte, que la colere me prit & que je dis mille extravagances. Vous jugez bien, Mesdames, que j'avois fait faire
 ces

ces paroles, & que j'avois posté un de mes Chanteurs dans cet endroit avec des ordres précis de les chanter quand j'y serois avec Madame de Rantal : mon soin me réüffit mal, comme vous le voyez; i'en fus de tres-méchante humeur le reste du soir. Madame de Fercy s'en apperçut, elle m'en fit des plaisanteries; mais ce n'étoit plus là ce qui m'occupoit. Le Chevalier de Fercy regardoit Madame de Rantal, & elle luy rendoit ses regards; il naissoit entre eux un amour qui fut d'abord fort mystereux, & je crus remarquer qu'une de leurs raisons pour être si discrets, étoit la presence de Madame de Fercy, qui n'étoit point indifferente pour son beau frere. Cette découverte me mit au desespoir, & je m'en retournay à Paris avec la jalousie de plus & l'esperance de moins: rien ne rend un homme plus malheureux; je voulus pourtant tenter encore le côté de l'interet. Madame de Rantal n'étoit pas riche; elle aimoit la magnificence. Je crus que cette voye me feroit faire plus de chemin; mais j'avois affaire à une femme qui avoit une passion, & si peu attachée à ses interêts, qu'elle auroit donné la couronne de l'Univers pour voir son Amant avec

plus de liberté. Je cherchay à me vanger ; je revelay le secret de leur amour à Madame de Fercy, qui ne le soubçonnoit que trop ; elle est plus redoutable qu'une autre quand elle est fâchée ; sa rivale eut à souffrir ; son beaufrere fut tourmenté : ces traverses augmentèrent la passion de ces deux Amans ; & nous trouvâmes seulement, la jalouse Fercy & moy, le secret de nous rendre tres malheureux , en rendant les autres fort miserables.

Vous voyez, Mesdames, que je ne suis pas glorieux, & que j'avoué librement les rigueurs qu'on a euës pour moy.

Vous n'avez pas trop bien fait, luy dis-je, quand je vis qu'il avoit fini : il n'y a rien qui détermine tant que les exemples ; & telle qui se seroit fait honneur de vôtre esclavage, si vous aviez été heureux dans celuy-là, seroit peut-être honteuse de reparer vôtre infortune. Le Duc sentit cruellement cette plaisanterie : je le vis, & j'eus le tems de m'en repentir. Il n'étoit plus le maître de contenir ses mouvemens ; il commença dès ce jour-là à ne me point quitter, & Brésy ne put me parler un moment. Il s'apperçut le lendemain, que nous étions fort importunez de luy :

luy: il falloit quelqu'un pour épancher son cœur; ce fut à Madame d'Orselis qu'il fit confidence de ses chagrins. Il y avoit un jour ou deux qu'elle étoit broüillée avec le Chevalier. Son caractère naturel & son manque d'occupation, luy firent composer des Chansons contre Madame d'Arcire & contre moy. Il y en avoit aussi contre elle, pour ne se pas rendre suspecte. Le Duc de ... les reçut comme un paquet arrivant de Paris. Nous y étions si maltraitées, & on donnoit des couleurs si terribles à nôtre séjour chez le Comte, que la Marquise vouloit en partir dès le lendemain: Mais je luy representay qu'il ne falloit pas s'en aller un moment plutôt; qu'il étoit plus prudent de mépriser le Poëte, que de paroître le craindre: Et puis, ajoutay je, je ne doute pas que ce ne soit un tour de nôtre vieux Duc & de Madame d'Orselis: ils seroient trop contens de nous chasser d'un lieu où nous ne devons plus être que peu de tems. Croyez-moy, Madame, demeurons, & faisons contre.

En effet, nous reçûmes à nôtre tour des Chansons, où le Duc étoit traité comme il le meritoit; & où la belle & malicieuse Orselis n'étoit pas épargnée.

gnée. Selincourt étoit trop amoureux de Madame d'Arcire, pour ne nous pas abandonner son oncle. Le Marquis qui n'étoit pas naturellement endurant, ne s'embarraffoit plus des affiditez du vieux Duc; & il ne manquoit point de le venir interrompre dès qu'il me venoit parler. Un soir que tout étoit assez calme entre nous, nous engageâmes Madame d'Arcire à nous dire quelque chose de ses aventures: Car, luy dîmes-nous, il faut un peu sçavoir à qui on a affaire quand on vit ensemble. Elle y consentit; & commença de cette sorte le recit que nous luy demandions.

J'étois fort jeune lorsque Monsieur d'Arcire commença à faire paroître de l'inclination pour moy: Il me regarda d'abord comme un parti convenable; mais bien tôt après il m'aima véritablement, & voulut m'obtenir de mon cœur, plutôt que de mes parens. Il avoit bien de l'esprit, & sa figure étoit noble & agreable: Il avoit un certain air que donne la bonne compagnie, & qu'on ne connoît point parmi les gens du commun. Il me plaifoit extrêmement; je ne luy en voulois rien témoigner: Mais dix ans qu'il avoit plus que moy, luy avoient acquis une expérience

rience qui ne luy permettoit pas de s'y tromper. Il démêloit avec un plaisir sensible les mouvemens d'un jeune cœur qui ne pouvoit luy résister : Il avoit dessein de devenir mon époux ; il ne negligeoit rien pour me prouver respectueusement son amour, & pour m'obliger à y répondre. Ma mere qui voyoit son attachement n'en auroit point été fâchée, s'il avoit déclaré ses intentions ; mais il ne luy en avoit pas encore parlé : & j'avois souvent des reprimandes séveres de le souffrir me dire tout bas quelques mots. Je l'aimois, je l'avouë : il étoit cependant content de connoître cette vérité, & il se passoit de mes discours : Je n'avois pas la hardiesse de luy répondre. Il se passa un an dans ce silence de ma part. Insensiblement le monde me rendit plus assurée. Je luy dis quelques mots, qui mirent le comble à son bonheur : Il avoit un esprit insinuant, dont il n'étoit pas possible de se parer. Ma mere luy vouloit en vain interdire ces visites : Il luy parloit d'une maniere, que sans rien dire de positif, il la laissoit dans des esperances qui luy suffisoient. Lorsqu'il étoit absent il luy étoit même permis de m'écrire aussi, pourvû que ce fût dans le même paquet.

pour

H 3

d'écri-

d'écrire étoit badine, & il avoit beaucoup d'imagination. Nous allâmes faire un voyage à une Terre de ma Famille, dans une belle Province. Chacun s'emprefsa à nous divertir; & nous fûmes d'une Fête chez un de mes parens, qui dura huit jours. Il y avoit fouvent des chaffes: on y danfoit; on y faisoit bonne chere; on y jouïoit à divers jeux: la liberté y étoit entiere, & la compagnie affez bonne, quoique nombreufe. Nous sortions de dîner un jour, lorsqu'on apporta à ma mere un paquet de Lettres de Monsieur d'Arcire. Il étoit à cent lieuës de là, attaché par son devoir: Il nous mandoit d'une maniere fine, la douleur qu'il avoit ne de pouvoir être où nous étions. C'étoit fon pais natal: il n'y auroit rien eu d'étrange quand on l'y auroit vû. J'avois une Lettre à part, que je pris après qu'on en eut fait lecture: Et comme il écrivoit bien, & qu'on lit plus d'une fois ce qui vient des gens qu'on aime, je passay dans le jardin avec une de mes amies, avec qui je la relûs. Comme j'étois dans cette occupation, j'entendis quelque bruit: un peu après je m'entendis nommer par une femme, qui couroit vers nous avec un homme, que je connus bientôt
pour

pour Monsieur d'Arcire. Qui n'a point eu de ces surprises, n'a jamais senti de vrais plaisirs. Imaginez-vous une jeune personne dont le cœur étoit tendre, charmée de lire une simple Lettre, chagrine d'un éloignement qui luy retardoit la joye de voir son Amant, & qui dans cet instant même le voit devant ses yeux. Je ne sçay encore si vôtre imagination vous fournira des idées qui approchent de ce que je sentis dans ce moment agreable. Je rougis, je devins pâle, je fus embarrassée; je baissay les yeux, & je ne dis pas un mot.

Je ne crois pas blesser la bienfiance, en avoiant les sentimens que j'ay eus pour un homme que j'ay épousé; mais il faut entendre le reste. Il est donc vray que ce voyage en poste, precipité comme celui d'un courier, flata ma vanité & mon cœur. Je fus cependant si bien maîtresse de moy, qu'au milieu d'une grande compagnie où regnoit la liberté; malgré le plaisir secret que je sentoie, & le desir extrême que Monsieur d'Arcire avoit de me parler, j'évitay sa conversation avec tant de soin, qu'en quatre jours qu'il resta dans cette maison avec nous, il n'eut pas la douceur de me dire un mot en particulier.

Mes raisons pour garder cette conduite étoient, qu'un homme qui arrivoit si promptement dans un lieu dont il connoissoit à peine le maître, faisoit un trait de passion vive, dont je ne manquerois pas de paroître l'objet, puisqu'il ne connoissoit particulièrement que ma mere & moy. Vous voyez que j'étois une personne sensée, & que je pensois assez juste. On n'en devina pas moins son secret; mais au moins je ne pûs être accusée d'être de moitié.

Monfieur d'Arcire se servoit du seul langage qui luy étoit permis: Il me regardoit avec ardeur; & cherchant dans mes yeux la cause de ma severité, je ne sçay s'il la devina, ou si une certaine joye douce qu'il voyoit briller dans mes actions, luy fit conjecturer qu'il n'étoit point mal avec moy. Mais après avoir bien fait des tentatives inutiles, il se contenta de me dire des choses gracieuses dans divers jeux, à quoy on s'amusoit. Il proposa les Proverbes. C'est en ce lieu que j'ay appris à y jouer: Il étoit un Acteur merveilleux; & il dispofoit si bien ceux qu'il jouoit, que j'avois toujours des applications à me faire. Je ne puis passer sous silence une Histoire qu'il nous conta un jour, que chacun fut obligé d'en faire

faire une: Elle est assez extraordinaire, pour être contée; & c'est un fait constant, qui est venu à la connoissance de bien des gens. Voici comme il la conta.

J'arrive du fond du Bourbonnois, comme vous sçavez, Mesdames: Comminge y a fait un tour pendant que j'y étois, c'est de luy même que je tiens ce que je vais vous dire. Il voyageoit dans le Berry, & prenoit souvent des chemins de traverses: il arriva un soir dans une mauvaise Hôtellerie, où il étoit fort connu, & où on auroit voulu le recevoir bien; mais les lieux s'y oppoisoient, & le peu de logement de la maison étoit occupé par des gens qu'on n'osa déloger; il ne restoit qu'une chambre basse toute des plus incommodes, avec un cabinet à côté, où on dressa un mauvais lit pour un ami de Comminge qui voyageoit avec luy. Ils souperent ensemble: il faisoit froid, on alluma un grand feu; & comme ils vouloient partir fort matin, un Valet de Chambre de Comminge mit de la lumière dans la cheminée: voilà justement, Mesdames, comme on commence toutes les histoires d'Esprits. Les deux amis s'endormirent comme s'ils eussent été sur des matelats admi-

rables : à peine Comminge avoit-il commencé son premier sommeil, que son ami cria de toute sa force : Comminge, quelque chose m'étrangle. Comminge qui étoit dans son premier sommeil, répondit peu de choses, & se rendormit aussi tôt ; ce ne fut pourtant pas de sorte que l'inquietude ne le reveillât peu de tems après : Il appella son ami ; il ne luy répondit point. Il alla prendre de la lumiere & entra dans le cabinet où étoit cet ami malheureux. Mais quel étonnement fut le sien, quand il le trouva sans pouls & sans mouvement, & pris à la gorge par un homme mort tout chargé de chaînes ! Le spectacle étoit horrible. Comminge fit de grands cris pour appeller du secours. Le Maître de la maison vint en bonnet de nuit, la lanpe de la cuisine à la main, & fut bien surpris quand il vit cet accident. On chercha des remedes pour l'ami de Comminge auparavant que d'approfondir le mystere. On courut éveiller le Barbier du Village, pour le saigner. On apporta un miroir, pour voir s'il respiroit encore. On connut qu'il n'étoit pas mort : On arracha difficilement le mort qui le tenoit bien ferme : & lorsque l'on vit que les remedes faisoient leur effet,

Com.

Comminge apprit del'Hôte que c'étoit son Valet d'écurie, qui depuis peu de jours avoit un transport au cerveau, qui le rendoit furieux; qu'on l'avoit enchaîné dans l'écurie; qu'apparemment il avoit brisé ses chaînes; qu'il avoit passé par une petite porte, qui communiquoit de cette écurie dans le cabinet, & qu'il étoit venu expirer sur le lit du malheureux voyageur. Voilà, Mesdames, la vérité de ce fait, qui est à mon sens, bien plus terrible que tout ce qu'on conte des Esprits: car cecy est réel; l'illusion des sens n'y a point de part. L'amy de Comminge guerit en quelques jours: il avoua qu'il n'avoit jamais eu une si grande peur. Et pour moy, je crois bien que rien ne peut-être si épouventable, que le tems qui preceda son évanoüissement.

Voilà comme Monsieur d'Arcire finit sa petite narration. Toutes les femmes avoient pensé mourir de peur, & se trouverent fort soulagées que ce fût un mort plutôt qu'un Esprit. Il me reste à vous dire que nous restâmes encore un jour dans le lieu où nous étions & que nous prîmes après le chemin de la Terre de ma mere. Mr. d'Arcire eut la permission de nous y suivre: il eut un peu sa revanche alors; car n'étant plus

si observé, je pris la liberté de l'écouter & de lui répondre. Il alla voir sa famille qui étoit à une journée de nous. Ma mere avoit aussi dans ce canton une parente qu'elle alla voir ; cette parente étoit laide ; & sa jeunesse étoit passée : elle avoit une passion pour Monsieur d'Arcire tres - vive & alors tres - malheureuse ; je croy pourtant que dans des tems d'oisiveté il s'en étoit amusé, il aimoit à se voir aimé ; mais la maniere dont il la traitoit devant moy n'étoit pas attitante : son air & ses discours étoient toujours ironiques : elle en étoit au desespoir dans le fond de son cœur ; mais elle a de l'esprit & de la dissimulation ; elle parloit à ma mere en faveur de Monsieur d'Arcire, qui ne luy avoit pourtant point fait confidence de ses desseins ; mais elle vouloit s'insinuer auprès de ma mere & marquer à Monsieur d'Arcire qu'elle l'aimoit délicatement. Pour chercher ensuite à se venger de moy, elle inventa des intrigues entieres dont elle me fit l'Heroïne ; c'étoit d'un ton de compassion pour une aimable fille de ses parentes qui s'alloit perdre par cette conduite : elle exhortoit en même tems Monsieur d'Arcire à m'épouser,

afin,

afin, disoit-elle, de me retirer d'un pas si glissant. Elle eut d'abord le pouvoir de luy faire sentir le poignard qu'elle entonçoit avec tant d'art; mais il voulut s'éclaircir de ces accusations, & les trouva si fausses, qu'un jour comme elle tâchoit encore à luy donner de mauvaises impressions contre moy, & qu'elle ajoûtoit des prieres pour l'engager à m'épouser: Ouy, Madame, luy dit-il, je l'épouseray vôtres aimable parente; mais ce ne sera pas pour rétablir cette reputation que vous déchirez sans cesse; ce sera pour couronner la vertu d'une fille à qui on ne peut rien reprocher. Un coup de foudre n'est point pareil à l'effet que causerent de si terribles patoles; elle en fut confondue; & malgré cette pernicieuse femme qui mouroit d'amour & de fureur, j'épousay Monsieur d'Arcire peu de tems après que je fus retournée à Paris, & nous avons passé ensemble des jours tres-heureux: il est vray que depuis qu'une mort trop cruelle me l'a enlevé, je n'ay pû m'enpêcher dans une affaire qui se presenta, de faire sentir à cette Amante maltraitée, que je sçavois tout ce qui s'étoit passé entre-elle & Monsieur d'Arcire: ce ne fut pas un leger chagrin pour elle, car

elle jouë la Dêvotè, & rien ne pouvoit luy déplaire davantage que ce qui me perſuadoit le contraire. Madame d'Arcire acheva ſon recit, & nous là remerciâmes tous du plaifir qu'elle nous avoit donné. Il n'y avoit que le Comte dont la tendreſſe ou la bizarerie ne pouvoit s'accommoder d'un Predeceſſeur ſi parfaitement aimé; mais ce fut un nuage qui ſe diſſipa bientôt.

Le lendemain; Madame de Richardin vint nous rendre nôtre viſite: elle étoit tout en couleur de roſe; ſon mari avoit un buſle & une plume verte, il luy donnoit la main gravement en Ecuyer; le petit laquais rouge luy porta ſa robe juſqu'au milieu d'une galerie où nous étions alors; & ſa grande fille avoit une petite grifete ſimple & brune. Nous la reçûmes comme la Reine de Cithere; Bréſy ſe jetta à ſes pieds, & l'affûra qu'il n'avoit pas eu un moment de ſanté depuis qu'il étoit revenu de chez elle, & que c'étoit ce qui l'avoit empêché de luy rendre ſes devoirs. Bréſy n'ayant pas répondu à Madame de Richardin avec toute la tendreſſe qu'elle s'étoit imaginée qu'il devoit avoir pour elle, elle recommença pluſieurs fois à luy parler ſur le même

me ton ; mais remarquant que loin de se contraindre , il luy répondoit avec un souÿris moqueur : Allons nous-en, dit-elle en se levant brusquement ; on ne sçait pas icy recevoir les personnes comme moy. Monsieur de Richardin que Selincourt avoit entretenu pour faire les honneurs de chez luy, fut fort surpris du prompt départ de sa femme ; mais il se disposa à luy obéir. Cependant Selincourt qui jugea bien que le chagrin de Madame de Richardin étoit fondé sur l'indifference de Bréſy, s'approcha d'elle & luy proposa de faire collation avant que de partir. Madame de Richardin le refusa avec un air colere ; & suivie de sa grande fille & de son mari , partit avec beaucoup de diligence. Dès que la Richardin fut dans son carosse, un reste d'esperance ou un repentir de l'extravagance de sa sortie, la fit feindre d'être malade : Qu'on arrête, dit-elle à son mari, je me trouve fort mal. Le pauvre homme n'osa s'opposer à une volonté accoûtumée à déterminer la sienne ; il descendit avec sa petite épouse ; & l'appuyant d'un côté, & sa fille de l'autre, ils revinrent nous retrouver. Le spectacle nous parut nouveau, & la petite Richardin éva-
nouïe

noûie, ou plutôt en joüant le rôle, nous causa un tel éclat de rire, que le Comte fut obligé de nous faire taire, pour remplir son devoir de Maître de la maison.

On posa la malade sur un sofa; son mari & sa fille firent les affligez: cela inportuna Madame de Richardin; elle avoit ses desseins, & elle leur dit d'un ton à les faire trembler: Allez vous-en, laissez moy en repos, je ne suis pas en état d'aller coucher à mon Château. Nous fûmes fort surpris de cette resolution; c'étoit l'affaire de tout le monde, chacun imagina un moyen d'en empêcher l'execution: Madame de Richardin me fait bien de l'honneur, dit Selincourt; mais j'ay peur que mille choses luy manquent icy dans un mal aussi pressant que le sien: Nous avons des femmes si mal adroites, ajoûta-la Marquise, qu'une personne aussi délicate que Madame, s'en trouvera peut-être mal servie: Ce n'est pas là la difficulté, continua Brésy: je luy servirois volontiers de Valet de Chambres; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, où la mettez-vous? vous sçavez les bruits étranges qu'on entend dans cet appartement, qui seul seroit digne d'elle. Pour moy, dit Selincourt, en en-

tant

trant parfaitement dans la pensée du Marquis, j'ay voulu une nuit faire le brave; mais je crus que tous les Diables étoient déchaînez dans cet appartement. Quelqu'avantage que l'on eût icy d'avoir Madame de Richardin, j'ay une considération pour elle qui m'empêche de vouloir acheter ce plaisir au prix des frayeurs qu'elle pourroit sentir. Ces discours se tenoient d'un ton discret qui ne laissoit pas de s'entendre, & qui fit l'effet que nous souhaitions. Des Esprits, s'écria Madame de Richardin! des esprits, ajouta-elle, en criant de toute sa force! qu'on appelle Monsieur de Richardin & que je parte tout-à-l'heure. Alors oubliant sa maladie, elle se mit à courir vers la cour; heureusement son mari & sa fille n'étoient pas pressés de partir, & s'amusoient à faire collation. Chacun étant ravi de la peur de cette femme, courut après elle pour la reconduire. Les Esprits luy avoient troublé le sien à un point, qu'elle nous refusa le salut, & qu'elle sauta fort legerement dans son carosse.

Dés que nous en fûmes défaits, nous repassâmes tous ses défauts; son orgueil, sa presumption, son ridicule, ses passions; mais nous conclûmes que
rien

rien en elle n'étoit en un si haut point, que la peur, puisqu'elle luy avoit fait oublier ses pretendus maux, ou déranger ses vûës amoureuses. Avez-vous vû, dit la Marquise, la frayeur peinte sur son visage au premier mot du Marquis? Quand elle auroit vû effectivement les Esprits dont il parloit, qu'auroit elle pû faire de pis? En effet, dit alors Brésy, la simple idée luy a donné le coup mortel. Ma foy dit Chanteüil, si Madame de M..... n'avoit pas eu plus de courage qu'elle, B.... n'eut jamais esté heureux. Quoy dit la Marquise, vous sçavez une Histoire d'Esprits, & vous nous l'avez jusqu'icy cachée? J'ay crû, reprit Chanteüil, que personne n'ignoroit cette aventure. Le Comte ajoûta qu'il y avoit du moins peu de gens qui ne la sçassent. Pour moy, repliqua Madame d'Arcire, je n'en ay jamais entendu parler. Madame d'Orfelis en dit autant. J'avoüay que je la sçavois parfaitement; & nous obligeâmes le Chevalier à nous la dire. Voicy comme il s'en acquitta.

M.... étoit un brave homme qui s'étoit fait distinguer dans une troupe illustre; B.... étoit son ami; mais il devint amoureux de sa femme, & le

ren-

rendit jaloux: il ne cessa pourtant pas de le voir, pour ne point donner de scene au public; mais lorsqu'il mourut il pria Madame de M.... de ne luy faire jamais occuper sa place. Madame de M.... ne promit rien; ses larmes la suffoquerent, & son dessein n'étoit pas de s'engager dans une chose dont le cœur doit être le maître. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait. B... qui étoit fort amoureux & qui n'étoit point haï, consola bien-tôt l'aimable veuve: ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûterent pendant cette année les premiers charmes de l'esperance. Quand le tems de leur bonheur fut arrivé, ils resolurent de se marier sans bruit, & sans autres rémoins que leur amour, & quelques Domestiques. L'heure de la ceremonie fut marquée à minuit; & ces Amans au coin de leur feu, se disoient de ces choses qui n'ennuyent jamais, lorsqu'une fille de Madame de M.... qui n'avoit que sept ans & qui étoit prés d'eux, s'écria: Ah voilà mon pere! Madame de M.... tourna la tête & ne le vit que trop. B.... homme de bon esprit, & d'une intrepidité connue dans de plus grands dangers, regarda & vit la même chose. Il se leva & mit
l'é-

l'épée à la main , & s'avança sur le phantôme : le phantôme paroît des deux mains , sans beaucoup s'embarasser de cette poursuite , qui ne pouvoit luy faire de mal. B... l'interrogea ; l'Esprit demeura muet , & se glissa fort subtilement derriere un rideau de fenêtré. B... y courut , leva le rideau & ne trouva plus rien : j'ignore s'il n'eut point quelque mouvemens de frayeur ; mais sa passion luy auroit tout fait surmonter. Il pressa vainement Madame de M... de le rendre heureux , malgré l'apparition. Elle mouroit de peur ; les dernieres paroles de son époux la fraperent dans ce moment d'une telle sorte , que sans expliquer son intention , elle retarda son mariage avec B... quoy qu'on les attendît à l'Eglise. Cette aventure fut publiée. B... qui crut avec raison qu'il est aussi ridicule de nier un fait que d'être visionnaire , convint avec tous ses amis de la verité de celuy-cy ; & ce ne fut qu'avec le tems que Madame de M... se détermina à se remarier. Cette union n'a pas laissé d'être heureuse par la suite. Des gens plus poltrons ou moins amoureux auroient obeï à l'ordre tacite de l'ame de M... & auroient eu bien des plaisirs de moins.

Cette

Cette Histoire nous effraya un peu ; les personnages sont gens raisonnables, & difficilement les croiroit-on capables des foibleſſes qui fourniffent les viſions. La Marquiſe & Madame d'Orfelis raiſonnerent fort ſur cette Histoire, qui ſans doute eſt fort ſurprenante : & le Comte, le Marquis & le Chevalier aſſurerent qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne voulût bien ſouſtenir une telle avanture pour obtenir une belle perſonne dont ils ſeroient amoureux.

Le lendemain du départ de la Richardin, ayant été toute la journée ſans importuns, je pris ce tems pour demander à Bréſy le recit qu'il nous avoit promis de quelques-unes de ſes avantures. Voicy comment il ſ'en acquitta.

Il y a trois ans, Meſdames, que trompé par le dépit & croyant n'avoir plus d'amour, je me trouvay à l'Opera auprès d'une jolie femme que je ne connoiſſois point ; elle me parut ſi brillante par le feu de ſon eſprit, que des beautéz parfaites qui étoient à deux pas d'elle, n'attirerent mes regards, que pour regarder enſuite avec plus de plaiſir une perſonne ſimplement agreable, mais qui me plaiſoit infiniment ; je croy pouvoir dire que je ne luy dé-
plus

plus pas: elle fut sensible aux loïanges que je luy donnay. Un de mes amis voulut m'entraîner dès que l'Opera fut fini, je luy dis de partir tout seul; j'attendis que la foule fût dissipée, & je resolus de faire connoissance avec Madame d'Arbure; elle se nommoit ainsi. Je la trouvoy le lendemain à la Comedie; je luy parlay plus long-tems que le jour precedent: ses yeux brilloient d'un feu vif & touchant; je ne parlay plus que d'elle, je luy donnois toutes les louanges que l'on donne aux personnes que l'on aime: cela luy revint, elle m'en sçut gré; elle ne me voyoit plus sans un trouble qui prouvoit sa modestie & ses sentimens. Je me presentay un jour sur son passage pour luy parler en sortant de l'Opera; mais un homme luy donnoit la main. Je ne pûs l'aborder, & je remarquay avec un plaisir sensible qu'elle avoit de l'attention à me regarder. Je sçavois que j'avois un rival depuis long-tems: ce ne sont pas toujours les plus à craindre; mais celuy-là étoit à redouter par les égards qu'elle avoit pour luy. J'écrivis un billet dont je chargeay un de mes gens, homme intelligent s'il en fut jamais sur ces sortes de choses, & duquel je
me

me servois lorsque je me mêlois d'être amoureux : Ne te va pas tromper , luy dis-je en luy donnant mon billet , ne le mets qu'entre les mains de Madame d'Arbure. Vous me croyez donc un sot , me répondit-il : Oh Monsieur , je sçay fort bien de qui il faut se garder. Et de qui ? repris-je , pour voir jusqu'ou alloient ses connoissances. Il me nomma justement mon rival. Va , luy dis-je , va , tu en sçay trop pour ne pas faire ton devoir. Il ne voulut en effet jamais donner mon billet à une Femme de Chambre qui ne vouloit pas entrer dans la chambre de sa maîtresse , parce qu'elle étoit au lit. Son obstination luy donna les entrées ; il donna la lettre en homme expérimenté : & luy ayant dit mon nom , il vit que Madame d'Arbure la lisoit en rougissant : Elle contenoit à peu près ces paroles.

Si les effets que vous avez produits sur mon cœur ont causé quelque trouble dans le vôtre , je ne cederai pas ma félicité aux Dieux. Vous diray-je , Madame , tout ce que je pense : Je me flatte de pouvoir aspirer à cette gloire. Ne me sçachez point mauvais gré d'une vanité qui prend sa source dans mes desirs , &

CON-

confirmez-moy, s'il se peut, ce que j'ay
crû voir dans vos beaux yeux.

L'aimable Madame d'Arbure me
répondit en ces termes :

*Il n'y a point dans vôtre Lettre un cer-
tain naturel que j'y voudrois voir : Vous
êtes broüillé avec une Maitresse indigne
de vous, veritablement; mais dont vous
ne laissez pas d'être enchanté. Je ne suis
point peut-être destinée à rompre ce char-
me : Ce n'est sans doute que pour vous
dépiquer que vous tâchez à troubler mon
cœur, & ce cœur ne laisse pas de l'être,
malgré mes reflexions.*

Elle avoit raison, Mesdames : j'ai-
mois une coquette, s'il en fut jamais ;
je l'ay bien reconnu depuis : Mais en
ce tems-là je la regardois comme une
Déesse : Je ne voulois que la fâcher par
un air d'engagement avec une jolie
femme : Et si Madame d'Arbure me
plaisoit plus qu'une autre, il s'en fal-
loit bien qu'elle ne me fit oublier mon
infidelle. Je ne laissois pas d'être bien
content de sa réponse : je la fis suivre
l'après-dînée : Je scûs qu'elle étoit dans
une maison où je pouvois aller. Je
ne manquay pas de m'y rendre : Elle
ne

ne douta pas que cette visite ne fût pour elle: je ne le luy laissay guere ignorer. Tandis que la Maîtresse du logis parloit à d'autres gens, j'eus la liberté de luy dire en peu de mots l'attention que j'avois à la chercher. Nous restâmes ensuite seuls avec la Dame qu'elle étoit venu voir: il fallut que la conversation se passât entre nous trois: Elle fut si vive & si aimable de la part de ma nouvelle Maîtresse, que je me crus dans ce moment très-amoureux & très-fortuné. Il étoit tard quand nous nous séparâmes: je la remis dans son carosse; je la priay de se trouver le lendemain à l'Opera; elle me le promit, & j'eus le plaisir de voir le lendemain qu'elle me tint parole.

Le jour suivant, je me rendis chez Madame d'Arbure à quatre heures après midy: elle étoit seule; on alla m'annoncer; elle vint au-devant de moy. Pourquoi venez-vous, me dit-elle? Ne vous avois-je pas dit hier de ne pas venir? Il est vray, luy dis-je d'un air de confiance, que vous me l'avez défendu: mais j'ay crû être assez malheureux par cette défense, sans augmenter mes chagrins, en vous obéissant exactement. Ma réponse étoit assez impertinente, j'en conviens;

mais Madame d'Arbure n'y fit pas de reflexion. Que diray-je, reprit-elle, si quelqu'un vous trouve ici? Je seray fort embarrassée: On ne vous y a jamais vû, personne ne vous y amene; on fera des commentaires sur cette visite. Eh bien, luy dis-je, rien n'est plus aisé que de vous tirer de cet embarras. Je vais renvoyer mon carosse: Ordonnez que vôtre porte soit fermée à tout le monde. L'expedient parut d'une prudence admirable: on s'en servit, & je restay jusqu'au soir avec la charmante Madame d'Arbure. On ne peut s'ennuyer avec elle: c'est l'imagination la plus brillante, & les expressions les plus vives qu'on puisse avoir. Elle a même un air de modestie, qui ajoûte infiniment aux choses tendres qu'elle dit; & on croit toujours qu'elle en est à sa première passion.

Je la vis ainsi quelques jours: Mais la fatalité de mon Etoile me conduisit dans un lieu où mon autre Maîtresse me rengagea si bien, que non-seulement j'eus la foiblesse de me raccommoder avec elle; j'eus encore l'injustice de luy conter mon aventure, & de la rendre maîtresse du secret d'une femme cent fois plus aimable qu'elle. Je
vous

vous avouè mes torts, Mesdames: Je vis moins souvent Madame d'Arbure: elle se douta de la cause de ce changement: elle s'en plaignit avec tendresse, mais inutilement. Elle me demanda ses Lettres: je les luy rendis aussi-tôt. Voilà déjà un trait de legereté dans ma vie. En voici un qui ne luy en doit rien. Il revint à Madame d'Arbure, que j'avois été indiscret: on luy en dit même beaucoup plus que je n'en avois dit. Elle voulut un éclaircissement de moy: je le luy donnay, tant bon que mauvais. Elle me parut cette fois - là plus aimable que jamais: Je voulus l'appaiser; je connoissois l'ascendant prodigieux que j'avois sur son cœur: il n'y en eut jamais un pareil; mais elle est fière, & je n'y gagnay rien. Je partis peu de tems après pour l'armée. Ma Maîtresse qui avoit entendu dire que les absens ont toujours tort, se broüilla avec moy avant mon départ. Je partis de Paris, persuadé qu'il falloit oublier cette infidelle. L'oisiveté de la campagne, qui fut grande cette année là, me fit refoudre d'écrire à Madame d'Arbure. Je le fis d'abord comme un homme qui se repent sincerement de ses mauvais procedez: Elle me répondit en femme qui me faisoit

grace. J'écrivis ensuite d'un stile d'ami : elle entra fort dans le parti que je luy proposois d'être mon amie. Ses Lettres étoient charmantes : l'amitié y étoit peinte avec des couleurs dont l'amour même auroit pû être jaloux. J'étois en colere contre cette femme qui m'avoit quitté : Je crus sentir de bonne foy de la passion pour Madame d'Arbure. Mes Lettres commencerent à être plus tendres. Elle me pria de ne la point troubler dans la resolution qu'elle avoit faite, de ne me regarder que comme son ami. Elle me remettoit devant les yeux la maniere dont j'en avois usé avec elle ; & finissoit par me dire, que mon amitié la toucheroit plus que l'ardeur d'un autre ; & que mon amour, s'il luy donnoit des plaisirs, seroit suivi de peines trop cruelles. Ces choses-là ne sont point rebutantes : Il y avoit une certaine grace dans toutes ses paroles qui passoit jusqu'à mon cœur. Je puis meme vous montrer une de ses Lettres qui m'est restée, & qu'elle m'écrivit en ce tems-là. A ces mots le Marquis la tira de sa poche, & y lut ces paroles :

*Que vous ay-je fait, pour en vouloir
 toujours à mon cœur, sans vous sentir
 digne*

digne de le posséder. ni capable de le conserver long-tems? Ne sçavez-vous pas à quel point le vôtre est nécessaire à ma félicité? Vous faut il encore une marque de ma foiblesse, pour achever votre triomphe. Je ne vous ay que trop aimé: je vous l'ay marqué assez vivement; vous me sacrifiâtes. Toute ma haine se tourna vers ma rivale: toute ma tendresse vous resta; je vous l'avouë à ma honte, je n'ay pas cessé un moment de vous aimer: Mais que voulez-vous faire de cet aveu? un sacrifice, peut-être, à cette nouvelle Fée, qui vous retient dans ses enchantemens. Ah! que plutôt je meure, que de consentir à un renonement qui m'attirera un nouveau supplice. Je ne veux plus entendre parler de vous; oubliez jusqu'à mon nom. Mais, que gagneray-je, à me priver de la douceur de vous voir & de recevoir de vos nouvelles? Qu'importe comment je perde la vie; ne mourray-je pas, si je ne vous vois plus?

Nous trouvâmes tous cette Lettre fort tendre. Le Marquis reprit ainsi la parole: Je fus touché de cette Lettre; je luy manday tant de choses; je l'assuray si fort d'un amour constant; je luy peignis si bien le plaisir que j'aurois à la revoir, qu'elle ne put résister

devantage à un homme pour qui elle se sentoit un penchant insurmontable. Nous nous écrivîmes tous les jours pendant le reste de la campagne. Je luy envoyay mon portrait; elle m'envoya le sien: je sentois avec transport approcher mon retour: je me rendis chez elle deux heures après mon arrivée. Ses transports & les miens ne se peuvent décrire. Je fus quinze jours le plus heureux homme de l'Univers. Elle abandonnoit tout le reste du monde pour ne voir que moy. Ma félicité étoit trop charmante! J'appris que mon autre Maîtresse étoit occupée par deux ou trois jeunes gens. J'allay chez elle une après soupée, dans la seule vûe d'étonner ses Amans, par l'apparition d'un Amant autrefois aimé. Mais je ne sçay comment l'amour s'en mêla: Mes rivaux me quitterent la place: l'infidelle me demanda pardon; je me raccommoday avec elle, & je quittay encore une fois la tendre, la spirituelle, la divine Madame d'Arbure. Je luy écrivis une pièce d'éloquence, pour justifier le bizarre penchant que j'avois pour une femme que j'avoüois luy être fort inferieure. Madame d'Arbure sentit tout ce que le dépit a de plus affreux: mais sa tendresse pour moy, & sa dou-
ceur

ceur naturelle firent qu'elle ne m'écrivit que ce qu'une douleur sensible est capable d'inspirer à la plus aimable de toutes les Maîtresses. Je me fais mon procès à moy même, je me le fis même dès ce tems-là; mais j'étois en effet enchanté, sans que personne eût le pouvoir de finir l'avanture. J'ay reçû depuis vingt témoignages de passion de la part de Madamie d'Arbure: elle a fait ce qu'elle a pû pour se conserver mon amitié; mais soit honte, soit bizarrerie, jè n'y a point répondu. J'ay rompu depuis avec sa rivale, j'ay eu des amusemens sans passion; il faut convenir que cela n'est pas trop agreable. Enfin je suis revenu des folies de ma jeunesse, & je ne me trouve que trop capable d'une maniere d'aimer cent fois plus touchante, & que jusqu'à present je ne connoissois pas.

Le Marquis finit ainsi son recit; les exemples de sa legereté me causerent quelques mouvemens de chagrin; mais je les cachay avec soin. On raisonna sur les aventures de Brésy: Selincourt fut ce soir-là d'une humeur charmante, il nous proposa d'aller le lendemain à l'Opera: il nous dit qu'il avoit déjà envoyé des relais en trois endroits de la route; qu'on reviendroit le même jour.

Il faisoit un tems merveilleux & un beau clair de Lune ; nous trouvâmes que ce seroit une folie assez rejoüissante. Madame d'Orselis qui se pique quelque-fois d'être dans la droite raison , representa que nous nous en allions dans peu de jours , & que ce seroit un empressement hors de sa place. Madame d'Arcire & moy nous récriâmes sur sa severité ; Chanteüil qui de tems en tems luy revenoit , pour éviter la prescription , luy en fit la guerre ; elle se rendit , & sans nous en lever plus matin qu'à l'ordinaire , nous partîmes , & nous arrivâmes un quart d'heure avant que l'on commençât l'Opera. Nous y trouvâmes beaucoup de nos amis qui nous crurent de retour , & qui furent le lendemain à nos portes. Nos gens qui n'avoient point été avertis de ce petit voyage , crurent qu'ils rêvoient quand ils leur dirent qu'ils nous avoient vûs. Nous repartîmes après l'Opera , & avec nos relais nous arrivâmes avant minuit à Selincourt. Le lendemain nous priâmes le Comte de nous dire comme les autres quelques-unes de ses aventures ; il consentit à subir cette loy. Voicy comment il s'en acquitta.

Il y a quelques années, Mesdames,
qu'é-

qu'étant à Fontainebleau , je renouvelloy connoissance avec une femme chez qui j'avois été plusieurs fois lorsqu'elle étoit fille , & que j'avois perduë de vûë depuis : je la retrouvay plus aimable que jamais ; il me parut qu'elle me revoit avec plaisir. Je contribuay à la divertir pendant qu'elle fut à Fontainebleau ; je luy donnois la main à la Comedie ; je la menois promener ; mon équipage étoit à son service ; je luy disois de petits riens tout bas, qu'elle écoutoit mystérieusement. Un de mes amis qui avoit échoué auprès d'elle , ne laissoit pas de m'y rendre service , parce qu'il avoit besoin de moy & qu'il sçait bien que ce sont ceux dont on a le plus de reconnoissance ; elle me voyoit un Courtisan si assidu auprès du Roy (car vous sçavez , Mesdames , que je ne manquois à aucuns de mes devoirs) qu'elle me sçavoit un gré infini de ce que je faisois pour elle , & du tems que je luy donnois , lorsque je manquois au coucher pour être plus long-tems auprès d'elle : elle s'en applaudissoit , & c'étoit là son endroit sensible. Enfin , quand elle partit pour une de se Terres , j'étois déjà assez bien auprès d'elle ; je luy écrivis ; elle me fit reponse ; je me rendis chez elle

dés qu'elle fut de retour à Paris: les autres visites luy paroissoient longues, elle ne comptoit que moy parmi une foule de gens qui la voyoient; je luy remarquois une inquietude charmante quand il arrivoit quelqu'un pendant ma visite; elle avoit sans cesse les yeux sur moy, pour voir si je ne me preparois point à m'en aller. Il faut que j'avouë que j'avois quelque-fois la malice de prendre congé d'elle, quoyque je n'eusse point affaire ailleurs; c'étoit en cette occasion où son cœur se déclaroit: elle avoit, disoit-elle, un mot à me dire; ce mot n'étoit rien, c'étoit seulement pour m'arrêter. Cependant je n'avois point encore de véritables preuves de cette tendresse qui me charmoit; je luy en faisois souvent mes plaintes, mais je n'avançois rien. Une femme de ses amies, belle, bien faite, & des plus réjouissantes, s'avisa de me vouloir du bien, lorsque j'étois dans la situation dont je viens de vous parler. La cruauté me siéroit mal; je repondis assez bien à cette femme, quoy qu'en effet j'aimasse cent fois mieux Madame de Sardise. J'allay plusieurs fois chez sa rivale, elle le sçut, elle en pensa mourir de douleur; elle s'en plaignit à moy d'une façon à me
faire.

faire repentir de mon infidélité. Voilà, Madame, ce que c'est, luy dis-je, que de faire languir trop long-tems un Amant malheureux; il prend ce qu'il trouve en son chemin; mais si j'étois fûr de vôtre cœur, je quitterois tout le reste du monde. Madame de Sardise m'aimoit veritablement; j'eus lieu d'être content d'elle: elle mit des graces à mon bonheur qui y ajoûtoient infiniment; elle a une modestie adorable, & elle avoit une application parfaite à tout ce qui pouvoit me prouver sa tendresse. Je me crus quelque-tems au-dessus de la fortune; j'étois charmé d'avoir fait cette illustre conquête: elle sçavoit le prix de ce qu'elle faisoit pour moy; & jugeant trop bien de ma reconnoissance, elle n'avoit point voulu cesser de voir Madame d'Ardane, crainte de passer pour jalouse auprès d'elle. J'avois été long-tems sans aller chez cette derniere, elle prit son tems que son amie parloit à quelqu'un pour m'en faire des reproches; je luy promis d'y aller le lendemain. Il s'en falloit bien qu'elle n'eût la delicatesse de Madame de Sardise: elles'accommodoit même de sa concurrence, pourvû qu'elle crût la balancer dans mon cœur. Mais Madame

de Sardise m'avoit défendu d'aller chez elle. C'étoit le prix qu'elle avoit mis à ses bontez. Cette aimable femme, après avoir fait des visites, passa chez sa rivale, pour la mener aux Tuileries. Mon carosse étoit à la porte: Elle le vit avec un batement de cœur & un desespoir qu'on ne peut exprimer. Un de ses gens étoit déjà parti pour sçavoir si elle vouloit descendre. Il fallut descendre effectivement; la chose étoit découverte; il n'y avoit pas moyen de reculer. Madame d'Ardane ne se déconcerta point en montant en carosse. Pour moy, j'étois pâle comme un criminel; & je n'osay dire qu'un mot à Madame de Sardise. Je crois que leur conversation fut froide tandis qu'elles furent seules: Je les allay bientôt rejoindre. Un de mes amis amusa Madame d'Ardane, pendant que je tâchay d'appaiser Madame de Sardise. Pourquoi me traitez-vous ainsi, luy dis-je, en voyant qu'elle ne me disoit rien? que vous ay-je fait? Ce que vous m'avez fait, reprit elle les yeux mouillées de larmes! ce que vous m'avez fait, repeta-t-elle! est-il besoin de vous le dire? Que ne m'en a-t-il point coûté pour vous attacher à moy? Vous m'avez conduite par le
che min.

chemin de la jalousie dans un labyrinthe dont je ne puis plus sortir. Je vous aime plus que ma vie : j'ay tout fait pour vous le prouver. Je ne vous demande pour récompense que de cesser de voir une femme : je vous y retrouve peu de tems après, & peut-être y allez-vous tous les jours : Et quand vous n'y auriez été qu'aujourd'huy, ajoûtat-elle, c'en est trop pour que je ne vous abandonne pas à vôtre infidélité, & que je ne vous voye de ma vie. Non, Madame; non, luy dis je, vous ne me traiterez point ainsi. J'ay eu tort : mais cette femme me prie de l'aller voir ; elle a eu des bontez pour moy ; où seroit la politesse, de le luy refuser ? De la politesse, reprit elle avec précipitation ; elle est bien placée-là. Ah ! Selincourt, il vaut mieux être incivil qu'inconstant. Je priay, je pressay, sans pouvoir obtenir ma grace ce jour-là : Mais je l'eus peu après, aux conditions de ne jamais voir Madame d'Ardane chez elle. Madame de Sardise qui a de la probité, ne crut pas qu'on en pût manquer pour elle, après les sermens que je luy en fis : Et comme cette femme la divertissoit, & qu'elle vouloit tâcher à luy cacher nôtre tendresse, elle la mettoit souvent de ses

parties. Un homme de ses amis voulut luy donner une Fête à Saint-Cloud: Elle me proposa d'en être: mon devoir me demandoit à Versailles, à l'heure de cette promenade: Je luy fis entendre raison là-dessus. Il est vray que sçachant que Madame d'Ardane en devoit être, je passay chez elle un moment. On luy essayoit un habit: il y avoit plusieurs femmes autour d'elle. Elle me dit tout bas, que puisque je n'allois point à Saint-Cloud, elle se dispenserait d'y aller, parce qu'elle s'y ennuyoit trop. Je fus si peu chez elle, que je n'eus pas le tems de m'affesoir; car j'avois peur d'une découverte. Un moment après que j'en fus sorti, Madame de Sardise arriva, & descendit brusquement de son carosse, pour monter chez Madame d'Ardane. Celle-cy qui craignoit que ses femmes ne parlassent de moy, courut au-devant toute deshabillée, & se plaignit d'un mal de tête, qui l'empêchoit de faire la partie. Quelques jours après on en proposa une, pour aller à une belle Maison des environs de Paris. Outre ces deux Dames; il y en avoit encore une, & deux hommes, qui ne nous quittoient guere. Il y en eut un qui en allant nous fit un recit tres-fidelle

fidelle d'une intrigue qu'il avoit avec une veuve fort riche, & nous avoia qu'elle le faisoit souvent suivre, parce qu'elle étoit fort jalouse. En arrivant à la porte du lieu où nous allions, il vit son carosse attelé de six chevaux, qui arrivoit presque en même-tems que nous. Il fit un cri d'étonnement, & nous dit avec émotion qu'il étoit sans doute découvert. Nous l'exhortâmes à prendre courage; & nous nous enfonçâmes d'un côté où nous peussions être hors d'insulte. En cet endroit, nous vînmes au bord d'une Fontaine, & par une distraction épouvantable, je dis à Madame d'Ardane que c'étoit-là l'habit que je luy avois vû essayer il y avoit peu de jours. Madame de Sardise attentive à toutes mes paroles, n'entendit que trop celles-là, quoique l'autre eût coupé court. Elle me regarda d'une maniere qui me déconcerta, & nous restâmes trois personnes assez embarrassées. Les autres qui n'étoient point au fait, tâchoient à rétablir la conversation; mais bien-tôt tout changea de face. Un objet digne de nôtre attention parut tout à coup à nos yeux: l'Amante de nôtre ami, dans une de ces chaises que des hommes traient; le gros R. dans

dans une autre, des femmes derriere, plusieurs hommes qui fermoient la troupe, composoient ensemble un veritable spectacle: car nous étions dans un bas, & cet appareil passoit sur une terrasse. La jalouse veuve qui ne cherchoit que son Amant, ne l'eut pas plûtôt apperçû parmi nous, qu'elle fit arrêter sa chaise pour en descendre. Courez à vôtre devoir, luy dîmes-nous; allez donner la main à vôtre Andromaque: Elle étoit faite precisément de même avec ses longs vétemens de deuil. Il y courut, il y voia; mais il fut fort mal reçû. Retournez, luy dit-elle, perfide; retournez auprès de Madame de Sardise: Je ne voulois que vous y voir, & me voilà trop satisfaite. L'indiscretion de la Dame, & sa fureur ne luy permirent pas de baisser sa voix; au contraire, elle prononça ces terribles paroles d'un ton éclatant, & s'appuyant sur les bras d'une de ses femmes, elle chercha l'épaisseur du bois en veritable Heroïne desolée; cependant Madame de Sardise rougit. Je crus dans ce moment que la veuve avoit raison, & je ne doutay pas que je ne fusse trompé. L'Amant chassé, qui ne suivoit cette femme que par intérêt, remit à faire sa
paix

paix un autre jour, & vint d'un air ga-
land prier ma Maîtresse de rendre le
discours de la veuve prophétique. Ma-
dame de Sardise demeura embarras-
sée, à peine revenuë de l'étonnement
& de la douleur où cet entretien l'a-
voit jettée. Elle avoit à soutenir les
propos d'un homme qu'elle n'aimoit
pas, & qui pouvoient la rendre suspec-
te à un qu'elle aimoit. Je n'en fis pas un
jugement pareil alors: Je la regardois
comme une personne qui m'avoit
trompé, & je fus bien fort quand elle
me voulut faire des reproches. C'est
bien à vous, *Madame*, luy dis-je, à
vous plaindre de quelque chose, vous
qui me donnez un rival si méprisable.
N'êtes-vous point honteuse, continu-
ay-je, de ce qui vient de vous arriver?
J'avoüe, me répondit-il, que s'il y avoit
le moindre fondement à ce que vous me
reprochez, je serois plus dans mon tort
que vous. Mais cet homme ne songe
point à moy; je songe encore moins à
luy: & vous n'avez saisi cette occasion
de vous plaindre, que pour éviter les
marques d'une jalousie justement fon-
dée. Il faut que je passe en justifications
un tems que j'avois destiné à vous ac-
cabler de reproches. Alors *Mesdames*,
elle me fit si bien voir quelle étoit sa

con

conduite, que je ne pûs me défendre de luy demander pardon. Et vous, me dit-elle, Selincourt, comment vous prendrez-vous pour m'appaiser? Ah! Madame, luy répondis-je, ne parlons que de paix; amnistie generale, je vous prie. C'est-à-dire, reprit elle, que vous me pardonnerez de n'avoir point tort, & qu'il faut que je vous pardonne les vôtres. J'y contens, ajoûta-t-elle en me tendant la main; mais plus de Madame d'Ardane; car à la troisième fois vous seriez perdu. Je le luy promis, & je luy tins. Nôtre promenade s'acheva avec autant d'agrément, qu'elle avoit commencé avec trouble. La veuve digera ses chagrins, & se raccommoda le lendemain, à ce que nous avons scû. Nous eûmes long-tems un amour tres-calme Madame de Sardise & moy. Il n'y eut precisément que les petits orages necessaires pour réveiller une passion; & nous n'avons cessé de nous aimer que parce que tout finit, & qu'il n'est point d'amours éternelles.

L'histoire de Selincourt nous parut assez agreable. Dès qu'elle fut finie, nous nous separâmes, quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, pour aller le lendemain dès le matin faire nôtre dernier

niere promenade , dans une Maison qui a été superbe autrefois , & dont les restes sont encore tres-beaux. Nous nous y promenâmes si long-tems , que la nuit nous y prit. Il n'y avoit point de flambeaux. Le Comte proposa pour tout expedient , un mauvais Cabaret en pleine campagne , où à peine avoit-on le couvert. Nous nous fîmes pres-que un plaisir de passer mal une nuit , tant la diversité a de charmes. On nous sçaura demain gré de nôtre mauvais visage , dis-je bas à Madame d'Arcire ; & tel croira que c'est le chagrin de le quitter , qui ne songera pas au mauvais gête. Nous y allâmes en effet , & nous nous y divertimes , parce nous avions l'esprit dans cette agreable situation ou tout se porte à la joye. Le chagrin de se separer ne nous surprit qu'au réveil d'un leger somme , que la fatigue nous avoit fait faire. Nous partîmes ce même jour pour revenir à Paris. Je vous assure que ce fut avec regret ; car il est certain que la Campagne est faite pour l'Amour. Moins occupez , moins dissipez qu'ailleurs , on s'y aime plus tendrement. Me voici douc arrivée à la fin de mon Voyage. Le Comte & la Marquise doivent , dans peu de jours , s'unir pour jamais. Mes parens sont
d'ac.

d'accord avec Brésy, & nôtre mariage se fera incessamment. Madame d'Orfelis & le Chevalier de Chanteuil cherchent tous deux fortune. Le Duc est dans la lecture de Seneque, pour se consoler des malheurs de l'Amour. Et moy, Madame, je souhaite de tout mon cœur, de ne vous avoir point ennuyée par un recit assez long, & qui n'a été composé que de choses peu importantes.

Fin du Voyage de Campagne.

COMEDIES

EN

PROVERBES.

J' Ay déjà averti le Lecteur , en finissant mon premier Tome , que les Proverbes que l'on a joints au second , ne sont pas de moy. Je crois qu'ils en auront plus de réüffite. On m'a priée d'ajouter ici , qu'on ne mettra le mot de chaque Proverbe qu'à la fin de tous , pour laisser au Lecteur le plaisir de les deviner.

PROVERBES.

ACTEURS.

ERASTE, *Amoureux d'Isabelle.*
ISABELLE, *Maitresse d'Eraste.*
PASQUIN, *Valet d'Eraste.*
MARTON, *Suivante d'Isabelle.*
M. DU CONTOIR, *Marchand.*
GROS JEAN, *Cabaretier.*



PREMIER
PROVERBE.

SCENE I.

ERASTE, ISABELLE,

ERASTE.

ME tiendrez-vous toujours en suspend, Madame, ne consentirez-vous jamais à mon bonheur? il y a tantôt deux ans que je meurs d'amour pour vous, que je vous suy en tous lieux, que je porte vos chaînes en veritable Amadis, & si je l'ose dire, vous n'avez pas dedaigné de me découvrir des sentimens assez tendres; mais comme dans vôtre reconnoissance vous n'avez pas tout-à-fait suivy les pas d'Oriane,

ma

ma foy ce n'est pas contentement ; je suis homme réel, &....

ISABELLE.

Taisez-vous, Erasfe, vous êtes fou ; vos saillies vous menent quelquefois loin ; il faut vous défaire de ces petites vivacitez, si vous voulez que je pense à des choses serieuses ; mon cœur est dans vos iuterêts, vous n'en êtes que trop persuadé ; mais vous avez une conduite toute propre à me dégoûter.

ERASTE.

Eh ! que fais-je, charmante Isabelle ? il semble toujors à vous entendre parler que je sois un voleur de grand chemin : Oh ! vous avez une severité de mœurs qui est un peu importune, au moins.

ISABELLE.

Non Erasfe, je ne suis point ennemie des plaisirs innocens ; jamais je ne trouveray mauvais que vous frequentiez les spectacles & les promenades ; je ne vous deffend même pas de voir d'autres femmes que moy, ce sont elles

les qui inspirent la politesse ; ce n'est ni pederterie ni soupçons jaloux qui me tiennent ; mais songez qu'avec fort peu de bien, vous voulez faire une dépense de Seigneur ; vous donnez dans les équipages, dans les habits, dans les soupers ; mais des soupers, Dieu sache où ! c'est là l'article facheux : toujours au cabaret avec une jeunesse emportée, qui decide temerairement du merite & de la reputation, & d'où vous revenez toujours un peu moins sage, que vous n'êtes parti.

ERASTE.

Quoy, Madame, des leçons, à moy des leçons ! parbleu, il n'est pas mauvais. vous ne vous étiez jamais si bien expliquée : je tiendray peut-être mes mains dans mes poches à mon âge, & je feray toujours comme un fat auprès de vous, à filer le parfait amour ! Oh vous êtes belle, aimable, riche ; mais je ne me générais pas pour la belle Helene, quand elle m'apporterait en dot toute la Grece.

ISABELLE:
 Vous vous découvrez, Eraste; & sùr comme vous le croyez être de mon cœur, vous ne vous embarrassez plus de me cacher vos défauts; mais vous pourriez vous y tromper, ma tendresse n'a pas tout-à-fait détruit ma raison, & si le soin que vous avez eu de vous composer devant moy, accompagné d'une figure aimable, m'avoit déterminée à vous donner la main, vos déreglemens m'obligeront à m'en dedire. Tenez, voilà Monsieur du Contoir qui vient vous chercher jusqu'icy.

 SCENE II.

ERASTE, ISABELLE, M.
 DU CONTOIR.

ERASTE.

O H palsembleu, Monsieur du Contoir, vous pourriez mieux prendre vôtre tems & vôtre terrain.

M.

M. DU CONTOIR.

Il n'y a pas moyen, Monsieur, de vous trouver chez vous ; Monsieur Pasquin me renvoye toujourns, vous n'êtes pas levé, vous dînez à la Ville, vous êtes à la Campagne ; j'ay besoin cependant de cent cinquante pistoles que vous me devez.

ERASTE.

Moy, cent cinquante pistoles : vous rêvez, Monsieur du Contoir ; vous avez sans doute doublé la somme pour l'interêt ; & sur ce pied là, adieu jusqu'à l'année prochaine.

M. DU CONTOIR.

Monsieur, voicy vos parties arrêtées de vôtre main, voudriez-vous aller contre vôtre écriture ?

ERASTE.

Il est vray, voilà mon feing ; mais j'étois yvre sans doute quand je le mis là. Bon soir, Monsieur du Contoir, vous voulez raisonner, je croy ; par

la mort, sans le respect que je dois à
Madame, je vous traiterois comme
 un faquin que vous êtes.

M. du Contoir s'en va.

S C E N E III.

ISABELLE, ERASTE.

ISABELLE.

N'Etes-vous point honteux, Era-
 ste, de ce que je viens de voir ?
 il ne vous manquoit plus que cela pour
 vous decréditer auprès de moy.

ERASTE.

Moy, Madame, honteux de ne
 pas payer mes dettes ? la mode autori-
 se tout ; mais je vous crie mercy de
 mes emportemens ; pardon, char-
 mante Isabelle, je suis un étourdy ;
 mais je vais mourir à vos pieds, si
 vous ne me rendez vôtre cœur.

ISABELLE.

Non Eraste, voilà qui est fait, je
 romps

romps avec vous pour toujours; vous ne feriez que de vains efforts pour m'arrêter : adieu.

Elle s'en va.

SCENE III.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

MA pauvre Marton, elle est méchante comme un petit Diable; ne pourrois-tu point l'appaïser?

MARTON.

Moy, Monsieur? ma foy je suis une malheureuse intrigante, & puis vous avez un coquin dont je seray ravie d'être défaite, & je ne puis en être défaite que quand ma Maîtresse le sera de vous.

ERASTE.

Adieu donc, Marton; je voy bien qu'il faut prendre son parti: une Maîtresse reprimendeuse, une Suivante

lasse de mon Pasquin ; le moyen de sortir à son honneur d'une pareille entreprise ? Il ne me reste plus que d'être premier pris aux quatre pistoles dans une grosse partie ; ce sera un belle journée pour moy. *Il sort.*

S C E N E IV.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MArton, ma charmante Marton, veux-tu encore faire long tems languir ton petit Pasquin ? il t'aime depuis qu'Erasfe aime ta Maîtresse ; voilà mon époque.

MARTON.

Oüy, mais ton Maître vient d'être congédié pour je ne sçay combien de choses qui ne plaisent pas à Isabelle, & comme tu suis les traces d'Erasfe autant qu'il est permis à un Valet, & que je suis moy aussi raisonnable qu'Isabelle, tu pourrois bien avoir ce même sort.

PAS-

PASQUIN.

Comment, mon Ange, voudrois-tu me donner congé pour de menuës bagatelles? es-tu ennemie des plaisirs de ton Pasquin? Je te jure qu'à un peu de vin prés, dont veritablement je ne puis me passer, je suis le plus fidele Amant du monde.

MARTON.

Ah! tu avoüe le vin assez à propos; voilà Gros-Jean, le Cabaretier du coin de la ruë, qui vient te relancer icy.

SCENE V.

GROS-JEAN, PASQUIN,
MARTON.

GROS-JEAN.

Monsieur Pasquin, je ne puis plus faire credit, tout franc: depuis deux ans que vous venez tous les jours chez moy faire des écots, au diable qui a reçu le rouge double.

K 4

PAS-

PASQUIN.

Et fy, Monsieur Gros-Jean, venir troubler une conversation amoureuse pour une bagatelle! car à quoy cela se monte t-il?

GROS JEAN.

A plus de cent écus, il faut que je sois fou; il est vray que comme j'étois quelquefois de l'écot, cela m'a fait prendre patience; mais voicy encore un diable de tems qui n'est pas propre pour la vendange, & j'ay besoin de toutes mes pièces.

PASQUIN.

Il faut que Dieu m'ait fait l'ame bien patiente, pour souffrir les impertinences de ce drôle là; cent écus, cent écus? cent coups de bâton, Monsieur Maître Jean, & ne raisonnez pas: laissez-moy avec ma petite Maîtresse; car je me donne à tous les Diables, si je n'étréne mon épée sur vôtre chetive carcasse.

GROS.

GROS-JEAN, *en s'en allant.*

Tu passeras devant ma porte, nous verrons alors si tu feras si brave.

SCENE VI.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

Rien ne me touche de tout cecy ; que de t'avoir manqué de respect ; mais toujourns, tu voy bien que j'ay du cœur ; & volontiers, toute femme donne le sien à telles gens.

MARTON.

Va te promener, laisse moy en repos ; il faudroit que l'état de fille me pesât bien, pour vouloir d'un chien comme toy.

PASQUIN.

Et bien, ne nous marions point, mon amour, je t'aimeray autant sur ce pied là : Ah ! tu te mêles d'avoir des

K 5

mœurs.

mœurs. Adieu donc, beauté cruelle; puis-je trouver Gros-Jean moins inflexible que toy ?

Fin du premier Proverbe.

A C T E U R S.

M. DE MONTIRÉ', *Amoureux*
de Mademoiselle Dupin.

Madame DE MONTIRÉ'.

Mademoiselle DUPIN, *Ma*
tresse de M. de Montiré.

LE CHEVALIER.

S C E.



DEUXIÈME
PROVERBE.

SCÈNE I.

M. DE MONTIRE', Mademoi-
selle DU PIN.

M. DE MONTIRE'.



H quoy ! Mademoiselle ,
faudra-t-il toujours com-
battre une crainte friyole ?
Elle vous arrête sur un
penchant qui me paroît
favorable pour moy ; & dans le tems
que je croy vous avoir convaincuë de
mon ardeur , de ma fidelité , de mon
devouëment ; que je suis charmé de
voir dans vos yeux de douces disposi-
tions , je les voy ces mêmes yeux se
tourner vers le ciel & répandre des lar-
mes. K 6 Made-

Mademoiselle DUPIN.

Helas! me demandez-vous ce qui fait le sujet de mes craintes? vous êtes marié, vous avez une jolie femme, en vain vous me jurez une amour éternelle. Qu'elle a de momens pour elle cette femme! & que je suis malheureuse de n'avoir fait toutes ces réflexions que quand je ne suis plus en état d'en profiter!

Mr DE MONTIRE.

C'est donc là ce qui vous empêche d'abandonner entièrement votre cœur à ma passion? Ah! Mademoiselle, qu'il est aisé de vous guerir! c'est ma femme, ce mot emporte une satyre; avez-vous vû bien des gens de mon âge & de mon humeur aimer leurs femmes? On peut avoir quelque vivacité les premiers jours du mariage; mais que le dégoût suit de près! qu'on est ennuyé d'une personne à qui on se voit lié pour toute sa vie! Ce fatal engagement, loin de soumettre la raison, revolte tous les sens contre luy. Les heures qu'on est forcé de donner à quelque bienfaisance, paroissent d'une longueur insupportable.

portable, & ce qui met le comble à cet éloignement; c'est d'adorer une aimable personne qui ne nous hait point, & auprès de qui on voudroit passer tous ces momens.

Mademoiselle DU PIN.

Le moyen de resister à vos raisons? Mon cœur me les garentit bonnes, & vous avez encore de vôtre côté le gout du public. Je suis ravie de voir qu'il s'accorde avec le vôtre; peut-être seroit-il plus delicat de souhaiter qu'aucun autre que vous n'eût pensé ainsi, & que la force de vôtre passion vous fournît seule ces sentimens; mais je me tiens au plus sûr, & je me dis à moy-même qu'étant faite comme je suis, il n'y a point d'apparence que vous fassiez l'exception de la regle generale.

Mr DE MONTIRE.

Que vous êtes adorable, de vouloir bien prendre de la confiance en moy! il ne vous manquoit que ce point pour être parfaite. Mais que vous m'avez fait perdre de doux momens! Que ce-luy-cy augmente mon ardeur! Permettez-moy de baiser vôtre belle main pour vous en rendre mille graces. K 7 SCE-

SCENE II.

Mr DE MONTIRE', Madame DE MONTIRE', Mademoiselle DUPIN.

Mad. DE MONTIRE'.

Continuez, Monsieur, je suis ravie de vous voir si galant : c'est un personnage dont je croyois que vous vous acquittiez mal ; mais selon les apparences, Mademoiselle Dupin a pris peine à vous apprendre ce grand art, & je dois l'en remercier.

Mademoiselle DUPIN.

Moy, Madame, de la peine ? je croy que par ma figure on doit voir que je n'en dois pas trop prendre pour m'attirer de l'encens ; mais vous êtes chagrine & vous ne sçavez à qui vous en prendre.

Madame DE MONTIRE'.

Arrêtez, Mademoiselle, votre vanité vous fait tenir des propos assez éton-

étonnants. Votre figure dites-vous ? Ah ! sans trop me flater, je ne croy rien vous devoir là-dessus ; & si Monsieur de Montiré n'a pas les mêmes manieres pour moy, c'est que je luy suis acquise & qu'il espere vous acquerir.

Mr DE MONTIRE'.

Vos jugemens sont justes, Madame ; connoissez-vous bien des maris qui s'amusent à courtiser leurs femmes ? Ma toy , digerez vos petits chagrins toute seule. Vous vous préparez des soins & des embarras, si vous examinez ainsi mes actions. Mais , qu'attendons-nous , Mademoiselle ? Votre amie s'impatientera de nôtre retardement : laissons à Madame de Montiré le tems de calmer sa colere, & n'en perdons point lorsqu'il est question de nous divertir.

S C E N E I I I.

Madame DE MONTIRE',

seule.

ALlez, volage epoux, je ne feray pas long-tems en reste avec vous ;
le

le Chevalier me fait des mines gracieuses , je pourrois bien y avoir répondu involontairement ; mais ce sera de propos deliberé à l'avenir.

SCENE IV.

Madame DE MONTIRE.
LE CHEVALIER.

Madame DE MONTIRE',

AH ! vous voilà , Chevalier ; je vous fouhaitois aussi-bien, vous êtes arrivé tout à propos.

LE CHEVALIER.

Serois-je assez heureux pour vous rendre service ? je n'ay jamais rien tant fouhaité.

Madame DE MONTIRE'.

Oüy , Chevalier , un très-confidérable ; mais prête à vous le dire, je sens que je m'embarrasse. Pourquoi cette modestie à contre-tems ? La vengeance est douce , la voye que je prens pour me vanger n'est pas rude ; franchissons

chifflons le pas. Le service que vous me pouvez rendre, Chevalier, c'est de m'aimer avec ardeur, avec fidélité, & sur tout sans aucun de ces ménagemens que les hommes ont inventez par un prétendu raffinement de discrétion, mais en effet pour être plus libres & pour partager leur tems entre trois ou quatre Maîtresses.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, qu'il me sera aisé de vous servir à vôtre mode! mais est-ce un songe que ce que j'entens? est-ce vous qui me parlez, depuis un an que je vous adore? A peine croyois-je que vous vous en fussiez apperçue, & je suis assez heureux pour.... Non, il faudroit que j'eusse perdu la raison pour vous croire; certain mot de vengeance à frapé mes oreilles: vous en êtes occupée à l'heure qu'il est; tout vous paroît permis dans le premier mouvement: vous avez sans doute trouvé vôtre mary en faute; la jalousie vous a fait prendre des résolutions dont vous vous repentirez bien-tôt, & vous me haïrez des mêmes ouvertures de cœur dont vous m'honorez à présent.

Mad-

Mad. DE MONTIRÉ.

Non, non, c'est un dessein confirmé; je me défais des préjugés de mon sexe, & je ne me croy point obligée de conserver mon cœur à mon mary, quand il donne le sien à une autre que moy: tant que je ne l'ay crû qu'indifferent, je me suis fait un point de vertu d'étouffer les sentimens que j'avois pour vous; mais je me trouve aujourd'huy en droit de le punir lorsqu'il m'offense, & de vous abandonner un cœur qui ne cherchoit que les occasions de se rendre: ne craignez point de changement; plus je vous ay résisté, moins vous devez vous défier de moy.

LE CHEVALIER, *en se jettant aux pieds de Madame de Montiré.*

Ah! Madame, que je suis heureux! souffrez que je meure à vos pieds, pour vous rendre mille grâces de la félicité où vous me faites parvenir. Que j'aime Mademoiselle Dupin! Que Monsieur de Montiré a raison de vous la préférer! Il s'en faut bien qu'elle ne soit si aimable que vous; mais peut-être sans elle aurois-je languy toute

ma

ma vie inutilement dans vos chaînes.

S C E N E V.

Mr. DE MONTIRE',
Mad. DE MONTIRE'.

Mr DE MONTIRE'.

LE Chevalier à vos pieds, Madame, de quelles bontez vous rendoit-il graces ? Il a raison d'éviter ma fureur par sa fuite : vous ne vous contentez pas de me tourmenter par vos jalousies, vous me deshonzorez encore par vôtre conduite. Vôtre famille va être instruite de vos déportemens.

Mad. DE MONTIRE'.

Doucement, Monsieur ; croyez moy, nous ne vivons point dans un siecle si favorable aux maris ; vous ferez un éclat : je me tireray d'intrigue ainsi que mille autres ont fait ; il vous en restera la honte, & une bonne separation me rendra maîtresse de mes actions : Voilà le fruit que vous pouvez
espe-

esperer de v^otre vacarme, au lieu que si vous me permettez de voir le Chevalier qui est un tres-honnête homme, je vous passeray Mademoiselle Dupin, & nous vivrons dans une union apparente, qui ébloüira le public sans que nous soyons obligez à nous gêner.

Mr DE MONTERE'.

Vous marquez de la resolution & de l'esprit; laissez moy donc en repos, ne traversez plus mes plaisirs, & vivons comme tant d'autres font.

Mad. DE MONTIRE'.

C'est parler avec raison, il seroit curieux vraiment que je fusse toute ma vie spectatrice de vos amours, & que comme une innocente, je n'osasse vous rendre le change.

Fin du second Proverbe.

TROI-



TROISIE' ME
PROVERBE.

ACTEURS.

Madame DUMENY.

Mademoiselle DUMENY,
fille aînée de Madame Dumeny.

Madlle DE LETANG,
cadette de Mademoiselle Dumeny.

Madame DE CASSAGNE.

LE MARQUIS, *Amoureux de
Madlle. de Létang.*

LE CHEVALIER, *Amoureux
de Mad. de Cassagne.*

UN MAISTRE à Chanter.

SCENE

S C E N E I.

Madame DUMENY, Mad. DE
CASSAGNE.

Madame DUMENY.

AH! ma chere cousine, si vous connoissiez à fond mes deux filles, vous en feriez tout un autre jugement! L'aînée, sage & pieuse, fait tout le bonheur de ma vie: La cadette, folle & dissipée, en cause tout le chagrin.

Mad. DE CASSAGNE.

Prenez garde, Madame, de vous y méprendre: vous sçavez l'interêt que je prens au Chevalier, & vous n'ignorez pas l'engagement où je suis de l'épouser. Je luy ay vû lancer des regards par Mademoiselle Dumeny, qui me font penser tout autrement que vous. Permettez-moy de me servir de luy pour démêler ses sentimens; cette épreuve ne peut faire de tort à vôtre aînée, si elle n'a que des intentions pures:

pures; & supposé que je ne me trompe pas, la cadette qui est très-aimable, occupera seule vôtre amitié.

Mad. DUMENY.

Faites, ma cousine; c'est une complaisance que je veux bien avoir pour vous; & je suis trop sûre de mon fait, pour m'alarmer du succès.

S C E N E I I.

Madame DE CASSAGNE,

Madlle. DE LETANG,

LE MARQUIS.

Madlle. DE LETANG.

Monsieur le Marquis, je vous l'ay déjà dit, ne le prenez point sur ce ton-là: Madame*, au nom de Dieu, dites bien sérieusement à Monsieur le Marquis qu'il me laisse en repos.

Mad. DE CASSAGNE.

J'ay bien autre chose en tête, ma petite cousine: il s'agit de penetrer les plus

* *A Madame de Cassagne,*

plus secrets replis du cœur de Mademoiselle Dumeny : Il faut que je parle au Chevalier pour ce grand dessein : Adieu, je reviendray bien-tôt vous voir.

S C E N E I I I.

LE MARQUIS, Mademoiselle
DE LETANG.

LE MARQUIS.

ME traiterez-vous toujourns cruellement ? ne trouveray-je en vous que des cruautez ? Mon ardante passion n'obtiendra-t-elle jamais quelque reconnoissance ? Mettez du moins du terme à mes malheurs.

Madlle DE LETANG.

Avoïez , Monsieur le Marquis , qu'une personne de mon humeur laissè bien agir les soubçons , & qu'on croit tirer bon parti d'une étourdie comme je le parois : mais l'agitation du corps ne prouve pas celle du cœur ; & je vous declare que je suis assez sensée , pour ne vous plus écouter , si auparavant vous ne mettez ma mere dans vos intérêts

rêts, par une proposition sérieuse.

LE MARQUIS.

Oüy, belle personne, je parleray lorsqu'il en fera tems: mais aimons-nous en attendant autant que le cœur nous en dira: laissons le reste entre les mains de la Destinée. Voudriez-vous commencer par le mariage?

Mad. DE LETANG.

Je ne veux rien du tout, sinon que vous ne soyez plus assez audacieux, pour me parler d'amour, sans avoir pour moy les sentimens d'estime, qui font souhaiter une Maîtresse pour femme.

LE MARQUIS, *en se jettant à ses pieds.*

Qu'elle inhumanité est la vôtre! Au nom de l'Amour, charmante Fille, rendez-vous à une passion qui me fera faire quelque extravagance.

 SCENE IV.

Mademoiselle DUMENY, Madlle
DE LETANG, LE MAR-
QUIS.

Madlle DUMENY.

UN homme à vos genoux, ma
sœur ! voilà le fruit de vos viva-
citez ; sans doute il avoit quelque gra-
ce à vous rendre.

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Plût au Ciel.

SCENE V.

Mademoiselle DUMENY, Madlle
DE LETANG.

Madlle DUMENY.

EN verité , ma sœur , il est bien n
cruel de vous voir traiter ainsi ; & x
une personne comme moy souffre, lors- -l
que le sang la lie avec une personne en
éven- -n

éventée comme vous.

Madlle DE LETANG.

Mon Dieu, ma sœur, vous faites parade d'une vertu qui m'épouvente ! tout vous paroît criminel ! Un homme est à mes pieds, vous allez aussitôt juger que c'est pour me remercier d'une faveur : Et moy, si j'en voyois un dans la même soumission auprès de vous, je ne douterois pas que ce fût pour obtenir quelque grace que vous luy refusez depuis long tems ; & peut-être, après tout, me tromperois-je dans mes conjectures, comme sans doute vous vous trompez dans les vôtres.

Madlle DU MENY.

Ne laissez point ma patience, ou j'avertiray ma mere de vos déportemens.

SCENE VI.

Mad. DE CASSAGNE, Ma-
dame DUMENY, Madlle DE
LETANG, LE CHEVA-
LIER.

Mad. DE CASSAGNE.

JE venois prier Madame Dumeny,
de recevoir Mr. le Chevalier chez
elle, tandis que j'iray faire quel-
ques emplettes: mais en son absence,
ma belle cousine, * je crois que vous
voudrez bien le recevoir, & me don-
ner cette petite folle pour venir avec
moy.

Madlle DUMENY.

Vous êtes la maîtresse, Madame;
je tâcheray de ne pas iaïsser ennuyer
Monfieur le Chevalier.

* *A Mademoiselle Dumeny*

SCENE VII

S C E N E VII.

LE CHEVALIER, Mademoi-
selle DUMENY.

LE CHEVALIER.

QU'elle me fait de plaisir, Made-
moiselle! & que j'aime à voir
en vous cette modestie, cette sim-
plicité d'habits, & ces graces naïves
dont la Nature a voulu vous enrichir,
& que l'art ne feroit que diminuer!

Madlle DUMENY.

Est-il possible, Monsieur le Cheva-
lier, que vous foyez d'un goût si parti-
culier; parmi vôtre sexe, la plûpart
des hommes sont la dupe du faux bril-
lant & se rebutent d'un air severé.

LE CHEVALIER.

Que je suis loin, Mademoiselle,
d'un si mauvais goût! & qu'une per-
sonne faite comme vous, avec un peu
de bonté pour moy, me feroit faire de
chemin! mais vôtre vertu, quel ob-
stacle!

L 3

Ma-

Madlle DUMENY.

A vous dire vray, je ne suis pas fâchée d'imposer: Je vois avec plaisir le respect que j'inspire; & je ne m'empresse pas de détromper le genre humain de l'idée qu'on s'est formée de moy. Mais pour vous, Monsieur le Chevalier; mais pour vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle, mais pour moy; achevez un discours qui commence à me charmer.

Madlle DUMENY.

Mais pour vous, Monsieur le Chevalier, puisqu'il faut vous le dire, je vous distingue assez, pour vous développer ma morale: elle n'est pas si severe qu'elle paroît. Il est vray qu'étant née fière, & voyant tant de reputations déchirées, j'ay tâché à me distinguer par des dehors qui ne manquent jamais de faire leur effet. J'ay fuy les spectacles, les bals, les parures: ma propreté a été simple; mais je n'ay point exclu les sentimens du cœur; au contraire,

traire, j'ay imaginé un plaisir infini à tromper toute la terre, & à excroquer une reputation, qui n'est pas moins honorable pour celuy qui en connoît la fausseté, que pour celle qui la possede.

LE CHEVALIER.

Que d'esprit! que de raison, Mademoiselle! mais où est l'heureux qui vous fera reduire en pratique les maximes d'une morale si finement imaginée?

Madlle DUMENY.

Avez-vous tant de peine à le deviner? La confiance qu'on s'avise de prendre en vous, & les yeux avec lesquels je vous regarde, ne font-ils point capables de vous instruire du secret que vous voulez sçavoir? Ah! sans doute il ne vous manque qu'un cœur pour l'entendre.

LE CHEVALIER.

Oüy, Mademoiselle, je commence à comprendre l'excès de mon bonheur: mais achevez vôtre ouvrage; secondez vos charmans regards, & que vôtre belle bouche les confirme par quelques mots intelligibles.

L 4

Ma-

Madlle DUMENY.

Ah! que vous êtes pressant; j'entens du bruit; je n'ay pas le tems de vous resister: Adieu, Chevalier; voyez-moy tous les jours, n'en perdez nulle occasion: je seray de moitié avec vous pour en trouver; la reputation que je me suis acquise ne nous nuira pas.

Elle s'en va.

S C E N E VIII.

LE CHEVALIER, Madame
DE CASSAGNE.

LE CHEVALIER.

AH! Madame, quel personnage vous me faites jouer! mais que ne feroit-on point pour vous? Nôtre devote est renduë: Jamais conquête ne fut si facile; deux ou trois soupirs en ont décidé.

Mad. DE CASSAGNE.

Oh, je m'en doutois bien! la petite bigote! je ne faisois que la mépriser,
je

je la haï presentement. Elle en veut donc à vôtre cœur? Plus de ménagement pour elle, je vaistout découvrir à ma cousine.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, qu'allez-vous faire?

Mad. DE CASSAGNE.

Ah ! Monsieur, je sçay tout ce que vous m'allez dire : l'honneur, la probité; voilà un bel étalage ! Mais il faut que je me vange, & que je tasse rendre justice à la conduite des deux sœurs.

Ils sortent l'un & l'autre.

SCENE IX.

Madlle DE LETANG, son
MAISTRE à Chanter.

Madlle DE LETANG.

ALlons, Monsieur, montrez-moy quelque chose de nouveau; car je suis aujourd'huy fort ennuyée.

L 5

LE

LE MAISTRE.

Voici un air, Mademoiselle, que j'ay fait ce matin, qui sans doute ne vous déplaira pas.

Il chante.

*Tendres soupirs, douces alarmes
Qui déchirez mon tendre cœur;
Tandis que pour Tircis je répandois des
larmes,
L'ingrat faisoit tout mon malheur:
Mais ce malheur avoit des charmes!
Tendres soupirs, douces alarmes,
Ne troubleriez-vous plus mon cœur?*

S C E N E X.

Madame DUMENY, Mademoiselle DUMENY, Madlle DE LETANG.
Mad. DUMENY.

JE suis ravie, mes filles, de vous pouvoir parler ensemble, au moment que j'ay achevé de prendre ma résolution. Je sçay, ma fille * le goût que vous avez pour la retraite; je n'en

* A son aînée.

n'en ay plus pour les plaisirs: Je suis déterminée à me retirer avec vous dans quelque Abbaye agreable, avec la meilleure partie de mon bien, pour goûter la douceur de la solitude, sans renoncer aux commoditez de la vie. Pour vous*, vous vous retirerez dans le monde, avec vôtre cousine de Cassagne.

Madlle DUMENY.

Madame, il n'est pas encore tenu de décider de mon sort: ces sortes de résolutions ne sont pas l'ouvrage d'un jour: je suis jeune, & je ne veux point encore m'enfermer.

Madame DUMENY.

Quel langage, ma fille! vous m'épouventez! Est-ce vous qui le tenez? vous, dis-je, qui toujours enfermée dans vôtre cabinet, montrez tant de mépris pour les dissipations du monde? vous qui...?

Madlle DUMENY.

Oüy, Madame, c'est moy: je veux la liberté en tout. La même re-

L 6.

trai-

* *A sa cadette.*

traite qui me plaît, parce que personne ne m'y force, me deviendroit insupportable, si je me voyois cloîée à un Convent: En un mot, Madame, donnez-moy le bien de mon pere: Ma conduite ne doit pas vous être suspecte: Je pourray prendre le parti qu'il me plaira, sans que personne y puisse glofer.

Mad. DUMENY.

Mais, ma fille....

Madlle DE LETANG.

Cesiez, Madame, de presser ma sœur: & si vous me croyez digne de vous suivre dans vôtre retraite, vous m'y verrez aussi contente qu'au milieu des plaisirs: Trop heureuse de pouvoir en toute ma vie faire une action qui vous soit agreable.

S C E N E X I.

LE MARQUIS, Madame DUMENY, Mademoiselle de LETANG, Madlle DUMENY.

LE MARQUIS.

NOn, Madame, non, je ne souffriray point que la plus charmante

mante personne du monde se renferme dans un Convent : j'ay tout entendu; elle est suffisamment éprouvée : sa vertu & les graces de sa personne me déterminent à prendre un engagement dont je ne me croyois point capable ; acceptez, Madame, la demande que je vous en fais ; je n'y mets aucune condition.

Mademoiselle DUMENY, *s'en allant.*

Que je suis malheureuse, de voir triompher cette petite fille !

Madame DUMENY.

Oüy Monsieur le Marquis, je vous reçois avec plaisir pour mon gendre : allons porter ces heureuses nouvelles à Madame de Cassagne ; mais à qui se fierá-t-on maintenant ? & que vais-je faire d'une fille fausse qui m'a imposé si long-tems ?

Fin du troisième Proverbe.



QUATRIE' ME.
 PROVERBE.

ACTEURS.

HORTANCE.
 ANGELIQUE.
 LE BARON.
 LE VICOMTE.

La Scene est chez Hortance & Angelique.

SCENE

SCENE I.

LE VICOMTE, LE BARON.

LE VICOMTE.

QUoy , Baron ; la conquête d'Angelique n'est pas la seule que vous envisagez ? & vous voulez encore borner celle que je medite sur Hortance ! ce trait n'est ni d'un loyal Amant , ni d'un amy fidele comme vous voulez qu'on vous croye.

LE BARON.

Que voulez vous , mon pauvre Vicomte ? je me laisse aller à la corruption du siecle ; & comme je ne suis pas bien amoureux , j'avoüe que je serois flaté de toucher deux cœurs par ma seule adresse , sans qu'il m'en coutât des sentimens qui rendent touÿours malheureux.

LE VICOMTE.

Ma foy , mon amy , je ne seray pas
en

en reste de confiance avec vous : je pense pour Angelique ce que vous pensez pour Hortance ; & si je rend à celle-cy des soins en public , j'ay avec l'autre un manège couvert qui pourroit bien avoir quelque petit succès.

LE BARON.

Tant mieux ; je ne faisois donc que vous le rendre ; poussons l'un & l'autre nôtre fortune , mais avertissons nous de nos progrès ; il est permis d'être fourbe en amour , c'est une liberté aussi-bien établie que celle d'être trompeur en chevaux ; mais en amitié il faut de la bonne foy.

LE VICOMTE.

Oh ! cela s'entend ; mais voicy nos Maîtresses , rengeons nous à nôtre devoir.

Le Baron passe près d'Angelique , & le Vicomte près d'Hortance.

SCENE

S C E N E II.

HORTANCE, LE BARON, ANGELIQUE.

HORTANCE.

Q Ue font les deux Amis aujourd'hui? vont-ils à l'Opera, ou jouer un lansquenet?

LE VICOMTE, *répondant à Hortance, & regardant Angelique.*

Pour moi, Madame, je n'ai point de volonté déterminée où vous êtes.

ANGELIQUE.

Et vous, Baron, à quoi vous destinez vous?

LE BARON, *avec le même manège du Vicomte.*

Moi? Madame, je vous adhere, & ma destinée dépend de vous.

HOR-

HORTANCE.

Madame, ils sont trop galands & trop polis, si vous m'en croyez, nous leur donnerons congé pour les en récompenser.

ANGELIQUE.

J'y consens, aussi-bien j'ay quelque chose à vous dire.

LE VICOMTE.

Puisque vous nous chassez, Mesdames, nous allons faire un tour par le monde, pourvû que vous nous permettiez de revenir.

Ils sortent en faisant des mines indifféremment à l'une & à l'autre.

SCE-

CENE III.

HORTANCE, ANGELIQUE.

HORTANCE, *riant.*

IL faut avouër, ma bonne, que le Baron vous aime furieusement; mais vous êtes si secrete, que je n'ay pû encore decouvrir si vous avez de la reconnoissance pour lui.

ANGELIQUE, *riant aussi.*

Vous riez de si bon cœur, qu'il faut que vous soyez bien contente du Vicomte; aussi n'a-t-il des yeux que pour vous.

HORTANCE.

Je voudrois bien vraiment qu'il en eût pour quelqu'autre: moi qui sans vanité ne suis ni coquette, ni infidelle.

ANGELIQUE.

Voilà justement mon portrait. On est

est bien embarassé d'un Amant ! Pourquoi voudroit-on faire tant de conquêtes ; Mais, ma petite, je voulois sçavoir de vous, d'où vient que vous n'avez plus pour moi ces petites manieres tendres qui me faisoient tant de plaisir ; vôtre air est contraint, vôtre beauté même en souffre ; car vous sçavez que les yeux ne sont brillans qu'avec les personnes qui plaisent.

HORTANCE.

Il y a une étrange conformité dans vôtre maniere de penser ! je trouve en vous tout ce que vous trouvez en moi : & vous m'avez paru si changée aujourd'huy, que j'ay cru que vous étiez malade.

ANGELIQUE.

Ah ! voilà le Vicomte, à qui je veux demander ce qu'il en pense ; venez un peu nous dire si nous avons raison.

ANGELIQUE.

Voilà justement mon portais. On est

SC E-

SCENE IV.

LE VICOMTE, ANGELIQUE,
HORTANCE.

LE VICOMTE.

JE ne decideray point entre deux belles Dames ; mais je vous diray que le Baron est entré au dernier Acte d'une piece Françoisise dont je suis rebattu, & que j'ay bien vîte repris mon vol de ce côté-cy.

HORTANCE.

Pour moy , je vais consulter mon miroir sur mon pretendu changement ; c'est un juge plus sûr que le Vicomte.

SCENE V.

ANGELIQUE , LE VICOMTE.

ANGELIQUE.

JE luy disois qu'elle étoit changée ; elle a jugé à propos d'user de repailles.

LE

LE VICOMTE.

Jamais vous ne parûtes si belle à mes yeux ; & si je ne craignois de me faire gronder , je vous dirois ce que mes regards ne vous ont déjà que trop dit.

ANGELIQUE.

Et Hortance , que diroit-elle ? ce seroit bien là dequoy me faire trouver laide à faire peur.

LE VICOMTE.

Que vous importe , Madame ? les jugemens des femmes sont suspects ; mais je sçay un moyen sûr de vous embellir : dites moy quelque chose de doux , les Déeses auront moins que vous de graces & de beauté. Mais le Baron , Madame , est un terrible obstacle !

ANGELIQUE.

Que vous êtes fou , mon pauvre Vicomte ! je ne veux pas m'embellir si vite ; mais je ne seray point fâchée que vous preniez les soins necessaires pour
accom-

accomplir ce grand ouvrage. Et pour le Baron , qu'il ne vous épouvante pas.

SCENE VI.

ANGELIQUE, HORTANCE,
LE VICOMTE.

ANGELIQUE.

AH! ma pauvre Hortance, les tristes nouvelles que vous a appris votre miroir ! je le voy bien à votre mine.

HORTANCE.

Le Vicomte vous en a dit de plus agreables ; car vous me paroissez bien vive.

LE VICOMTE, *en luy serrant la main.*

Moy, Madame, j'ay parlé de choses fort indifferentes ; mais j'aperçois le Baron qui va vous conter des gentillesses.

SCE-

 SCENE VII.

LE BARON, LE VICOMTE,
ANGELIQUE, HORTANCE.

LE BARON.

MA foy, je suis si ennuyé de la conversation d'un fat que j'ay trouvé à la Comedie, que je viens m'en dépiquer icy.

ANGELIQUE.

Je vais vous laisser avec Hortance; elle a mille remedes contre l'ennuy.

SCENE VIII.

HORTANCE, LE BARON.

HORTANCE.

QUoy, tête-à-tête avec vous! Le Vicomte & Angelique ne savent ce qu'ils font.

LE

LE BARON.

Ce sont leurs affaires ; je ne suis pas assez charitable pour n'employer un tems si précieux qu'en vaines commiserations ; & si vous voulez, Madame, être de moitié avec moy, nous leur donnerons matiere de reflexions & de soins.

HORTANCE.

Vous vous moquez Baron ; Angelique vous tient plus au cœur que vous ne pensez, & je ne suis pas assez belle pour effacer les impressions qu'elle y a faites.

LE BARON.

Si ce n'est que cela qui nous arrête, Madame, j'auray bien-tôt gueri votre esprit. Plût à l'Amour qu'il me fût aussi aisé de toucher votre cœur ! mais le Vicomte n'y est-il point trop bien pour mon repos ?

HORTANCE.

Le Vicomte ? Ah ! vous êtes jaloux !

Tom. II.

M

C'est

C'est une bonne marque; allez faites bien vôtre devoir, & j'en useray à l'égard du Vicomte, comme vous en userez à celui d'Angelique.

S C E N E IX.

ANGELIQUE, LE BARON,
HORTANCE.

ANGELIQUE, *en colere.*

MOnsieur le Baron ne vous apas ennuyée, Madame, apparemment; & vos yeux brillent d'un feu si vif...

HORTANCE.

Oh point, Madame, je suis si changée aujourd'hui...!

S C E N E X.

ANGELIQUE, LE BARON,
LE VICOMTE, HORTAN-
CE.

ANGELIQUE.

LE Vicomte rentre : ces Messieurs
ne sçavent que faire, apparem-
ment : croyez-moy, Madame, lais-
sons les ensemble, & allons dans mon
cabinet éclaircir un doute qui me vient
à l'esprit.

HORTANCE.

Allons. Madame, vous me ferez
plaisir de m'empêcher d'être dupe.

LE BARON.

M 2

SCENE

S C E N E XI.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE BARON.

MA foy, Vicomte, ce petit manége-cy ne laisse pas d'être embarrassant; qu'en dites-vous?

LE VICOMTE.

Je voulois vous dire la même chose : Elles sont toutes deux coquettes en diable; mais elles ne veulent rien perdre; & quand l'une m'est gracieuse, l'autre me fait une mine horrible, qui ne laisse pas de me jeter quelques remords dans l'ame.

LE BARON.

Oh, pour du remords, je m'en moque : Je démêlerois cette fusée avec des femmes qui ne se verroient guere; mais celles-cy, à quelque jalousie de beauté prés, sont liées d'une façon qui m'épouvente, & je crains une découverte.

LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Demandons pardon à nos véritables
Maîtresses, & tâchons du moins à ne
pas tout perdre; voilà mon sentiment.

LE BARON.

Il me vient une autre pensée: Al-
lons chercher fortune ailleurs; jeunes
& faits comme nous sommes, nous
ne demeurerons guere sur le pavé.
Nous voici décriez comme le diable
dans cette maison: faisons-leur cha-
cun une reverence, & tirons-nous de
cette intrigue en gens de cœur.

LE VICOMTE.

Les voilà qui reviennent tout à pro-
pos, faisons nôtre compliment.

M 3

SCENE

SCENE XII.

ANGELIQUE, HORTANCE,
LE BARON, LE VICOMTE.

ANGELIQUE.

Baron, vous avez de vastes desseins!
Cela est digne de vôtre courage; la
Macedoine est un trop petit Royaume
pour vous.

HORTANCE.

Le même desir de conquête est en
vous, Vicomte! je suis fâchée pour
l'amour de vous, que vos desseins
soient découverts.

LE BARON, à *Angelique*.

L'audace est extraordinaire, de nous
accuser de crimes dont vous êtes cou-
pables comme nous.

LE VICOMTE, à *Hortance*.

Après toutes vos coquetteries, c'est
bien à vous à nous faire des reproches!

AN-

ANGELIQUE, *au Baron.*

Je vous annonce, pour moy, que
je renonce à vous sans retour.

HORTANCE, *au Vicomte.*

Je ne suis pas moins fière que moi
amie : le petit éclaircissement que nous
venons d'avoir ensemble ne vous est
pas avantageux.

LE BARON.

Ma foy, Mesdames, vous ne faites
que nous prevenir ; & vous ne nous
donnez nôtre congé, que parce que
vous avez parlé les premières.

LE VICOMTE.

C'est la verité ; mais l'avantage n'est
pas assez grand pour que vous ne vou-
liez pas l'accorder au sexe : ce qui
m'afflige de tout cecy, c'est qu'il y a
duplicité d'action ; & cela est diable-
ment contre les regles.

ANGELIQUE.

Nous ne connoissons de regles que celles de nôtre devoir, & nous ne voulons plus avoir aucun commerce avec des gens qui nous ont joiüés.

LE BARON.

Pour nous, qui n'avons que la fierté des Heros, & qui n'en avons ni les foibles, ni les fadeurs, nous abandonnons courageusement deux scelerates, qui n'avoient d'autres vûës que de nous tromper.

HORTANCE.

Nous voilà quatre assez desœuvrez. Juste retour des choses d'ici bas! chacun de nous vouloit tromper, & a été trompé à son tour. Adieu, Messieurs; allez essayer si la fidelité vous reüffira mieux, & nous ferons la même épreuve.

Fin du quatriéme Proverbe.



CINQUIÈME
PROVERBE.

ACTEURS.

ELISE.

JULIE.

Madame DUBENS, *mere d'Elise.*

Madame DE CIMIERE, *mere de
Julie.*

ALCANDRE, *accordé à Elise.*

LISIDOR, *accordé à Julie.*

LISETE, *Suivante d'Elise.*

ROMARIN, *Valet d'Alcandre.*

La Scene est chez Madame Dubens.

M 5

SCENE

SCENE I.

ELISE, JULIE, LISETTE.

ELISE.



Voüez, ma bonne, que nous avons eu bien du plaisir; qu'il est horriblement triste de ne voir que des gens à qui on est destiné, & qu'une petite escapade n'est pas indifferente de tems en tems.

JULIE.

Comment, indifferente! je l'ai tenu nécessaire après l'épreuve que nous en avons faite. Quelle falicité n'a point eu le Portier de Madame Dubens à tromper sa Maîtresse, moyennant une petite retribution? Ah! sans doute, le ciel aide aux personnes de nôtre âge que l'on veut trop contraindre à ne voir que leurs futurs époux.

Vous

L I S E T E.

Vous voila toutes deux bien contentes d'une action qui pourra avoir son retour. Vous êtes des ingrates, premierement; & ce même ciel dont vous vous louiez, vous punira de ne pas me remercier de tous les tours de souplesse qu'il m'a fallu jouer pour mener cette belle entreprise à bien. Qui est-ce, à votre avis, qui a fait entendre raison au Portier? Qui est-ce qui a suborné le Cocher? qui lui a fait répandre la litiere de toute une année dans la cour, pour qu'on n'entendît point sortir le carosse? qui est-ce enfin qui avec une adresse innoüie a écarté Romarin, le curieux Romarin, d'une maison où sa presence auroit été fort gênante? C'est à moy, Mesdemoiselles, que vous devez ces divers soins; & avec tout cela, quoy que la chose ait été bien conduite, je ne laisse pas de craindre que ce secret ne s'évante. Vous avez été diablement coquettes avec cette jeunesse évantée; quelque curieux aura peut être suivi le carosse, & cette nouvelle courra beau train.

E L I S E.

Oh tai-toy Lisete , avec tes peut-être tu serois capable de faire peur à de plus timides que nous ; mais nous ne sommes pas d'humeur à empoisonner nos plaisirs par de si tristes reflexions.

L I S E T E.

Ma foy , Mademoiselle , quand il n'y auroit que vos visages à l'une & à l'autre , on devinera bien que vous n'avez pas passé la nuit dans vos lits. Mais j'apperçoy Madame Dubens , songez à tenir bonne contenance.

S C E N E II.

Madame DUBENS, ELISE,
JULIE, LISETÉ.

Madame DUBENS.

Vous voilà levée de grand matin , ma fille ; vôtre diligence est surprenante , coëffée , habillée à l'heure qu'il est , vous qui à peine pouvez-vous l'être à l'heure de l'Opera ; & Julie qui est

est bien aussi paresseuse que vous, vous rend déjà une visite; il y a quelque mystere à tout eecy.

E L I S E.

Jen'ay pû dormir cette nuit, Madame, je me suis levée: Lisete m'a demandé permission de sortir après-dîné. j'ay voulu la debarasser de ma coëffure & de mon habillement, & voilà la cause mysterieuse de ce qui vous cause tant d'étonnement.

Madame DUBENS.

Et Julie, a-t-elle eu les mêmes raisons?

J U L I E.

Pour moy, Madame, comme je n'ay pas l'honneur d'être vôtre fille, vous trouverez bon que je vous laisse faire tel jugement qu'il vous plaira de ma diligence.

S C E N E III.

ROMARIN, Madame DUBENS,
JULIE, ELISE, LISETTE.

ROMARIN:

Cessez, Madame, de presser deux
coupables qui ne veulent pas
s'accuser, je vais vous éclaircir de vos
doutes.

LISETTE.

Monsieur de Romarin est un habile
homme; mais au moins, Madame,
il est grand inventeur de son métier,
gardez-vous bien de l'écouter, & sur
tout ne le croyez pas.

Madame DUBENS.

Non, non, Romarin, ne craignez
pas que je n'ajoute point foy à vos
discours: ceci me paroît curieux: je vous
prie Lisete de vous taire.

RO-

ROMARIN.

Madame , vous me faites trop d'honneur , de m'accorder une favorable audience : je n'en abuseray pas ; & après avoir fait une courte reflexion sur la depravation des mœurs de ce siecle , je vous diray qu'hier à peu près à l'heure qu'il est à present, Mademoiselle Lisete

LISETE.

Oh , tu vas tenir Madame tout un jour ; quand tu te monte une fois sur le ton moral, & que tu commence après un recit, il n'y ni chat ni chien que tu n'endorme. Madame, j'aurois une fois plutôt tait. Il est vray que fatiguée des douceurs de Monsieur Romarin, je le priay hier d'être toute la journée sans me voir ; il voulut me resister ; son éloquence me parut lourde & ennuyeuse, je le pris par les épaules & je le jettay dehors.

ROMARIN.

Oüy, beauté cruelle, il est vray ; voilà le commencement de l'affaire, à quoy j'aurois donné des couleurs qui au-

auroient sans doute aggravé la perniciousse suite dont je vais rendre compte à Madame.

LISETE.

Que diras-tu, malheureux? Ne croiroit-on pas qu'il nous a vû faire de grands crimes?

ROMARIN.

S'il n'y a pas eu de crime consommé, la bienfaisance a du moins été mal observée.

Madame DUBENS, à Elise qui veut s'en aller.

Non, Elise, non, vous ne sortirez pas d'icy, s'il vous plaît: pour Julie elle est sa Maîtresse; mais pour vous, je vous apprendray que je suis la vôtre.

ELISE.

Et que voulez vous que j'écoute, Madame? un diseur de rien qui va vous tenir deux heures pour ne vous dire que des sottises?

SCE.

SCENE IV.

Madame DUBENS, Madame
DE CIMIERE, JULIE,
ELISE, LISETTE, ROMA-
RIN.

Madame DE CIMIERE.

AH, je trouve ma fille icy ! c'est
quelque chose du moins qu'elle
ait passé la nuit dans une honnête mai-
son : mais, Mndame *, oserois-je
vous dire que vôtre santé n'en sera pas
meilleure, de faire des veilles si ex-
traordinaires ?

Madame DUBENS.

Mademoiselle vôtre fille n'a point
passé la nuit ici, Madame, ni la mien-
ne non plus ; c'est un fait dont j'attens
l'éclaircissement, & que l'on inter-
rompt tout autant qu'on peut.

Ma-

* A Madame Dubens.

— Mad. DE CIMIERE. —

Comment, Julie, vous sortez de chez moy la nuit ! je l'apprens à mon réveil. Vous dites que vous venez voir Elise ? je ne sçay qu'en croire, jusqu'à ce que je vous trouve ici ? Je suis transportée de joye, en vous y rencontrant ; & ce n'est pourtant pas ici où vous avez passé la nuit. Ah ! ma fille, ma fille, sont-ce là les fruits d'une éducation comme celle que je vous ay donnée ?

Madame DUBENS.

Mais, Madame, vous ferez vos remontrances quand vous sçaurez à quoy vous en tenir. Allons, Romarin, reprenez la parole.

ROMARIN.

Oùy dea, Madame, je m'y dispose : Vous remarquerez, s'il vous plaît, que je ne suis prevenu d'aucune aigreur contre ces belles Demoiselles, encore moins contre Lisete, dont l'amour m'a rendu esclave.

Ma-

MADAME DUBENS.

Oh, Romarin, sans préambule.

ROMARIN.

On est bien-aïse, Madame, d'ôter toute suspicion de vos esprits, & de les rendre capables d'une confiance ce parfaite.

LISETE.

Oh bien, mâtin, vas-tu nous accuser d'avoir fait de la fausse monnoye? quel verbiage!

SCÈ-

SCENE V.

ALCANDRE, LISIDOR,
 Madame DE CIMIERE,
 Mad. DUBENS, ELISE,
 JULIE, ROMARIN, LISE-
 TE.

ALCANDRE.

IL y a une heure que nous attendons
 à quoy tout cecy aboutira. Mais,
 Mesdames, comme Romarin est un
 grand harangueur de son naturel, &
 que nous avons intérêt Lisidor & moy
 au fait dont il s'agit, je vous diray
 que Mesdemoiselles vos filles, nos
 épouses futures, ont passé cette nuit
 dans une assemblée fort tumultueuse,
 avec la jeunesse la plus emportée de la
 Cour; que leur coqueterie a été pouf-
 fée si loin, que plusieurs Petits-Maî-
 tres se sont vantez, que la seule occa-
 sion leur avoit manqué pour achever
 l'avanture. Nous croyons que ce sont
 médisances: Mais ainsi que Cesar,
 nous ne voulons pas même que nos
 femmes soient soupçonnées; & vous
 trouverez bon, Mesdames, s'il vous
 plaît,

plait, que nous reprenions les paroles
que nous vous avions données.

L I S I D O R.

Je souscris à tout ce que vient de dire
Alcandre ; & j'y ajoûte, qu'un peu
plus de patience de la part de ces De-
moiselles, leur auroit fourni des plai-
sirs plus sûrs par la suite. Mais elles
ont voulu risquer un avant-goût du
mariage, qui les privera du mariage
effectif, au moins si elles ne trouvent
quelques gens arrivez des Indes, qui
ignorent leurs petits déportemens.

R O M A R I N.

Je fus le premier à découvrir leur
fortie ; mais le reste s'est passé en com-
pagnie trop nombreuse, pour que le
secret s'en pût garder.

Madame D U B E N S.

Fille, indigne de mon amitié ; fille,
qui me causerez la mort, un Convent
est le seul azile où vous puissiez être à
couvert de ma fureur.

Mad.

Mad. DE CIMIERE.

Ah, j'étouffe il y a une heure! est-il possible que j'aye poussé la patience aussi loin? Allez, Julie, allez vous cacher dans le fonds de quelque antre affreux: Mais non, ne soyez point maîtresse de vôtre conduite; ce ne seroit que pour en abuser: & je vous choisiray un Cloître si austere, que vous detesterez mille fois le jour le pernicious divertissement que vous avez voulu prendre.

JULIE, à genoux devant Madame de Cimiere.

J'ay tort, Madame, je le confesse: je vous en demande pardon; je meneray à l'avenir une vie si réglée, que vous aurez lieu d'en être contente. Ma premiere faute, quoi-qu'innocente, ne me donne pas de goût pour en commettre une seconde.

Mad. DE CIMIERE.

Non, Julie, la Nature en vain voudroit parler: vous serez punie, & punie rigoureusement. Lisidor, qui vous
fai-

faisoit trop d'honneur, de vouloir bien vous donner la main, sera convaincu par ma severité, que je n'autorise point vos déreglemens.

ELISE, *aux genoux de Madame Dubens.*

Ah! Madame, serez-vous inflexible? Vous, la meilleure mere du monde! vous, que j'ay plus de tort d'avoir offensée, que si j'avois commis plusieurs crimes! ne pardonneriez-vous rien à une jeune personne, qui ne connoissoit pas les consequences de ce qu'elle hazardoit? Ne....

Madame DUBENS, *l'interrompant.*

C'est cette même bonté qui vous condamne, & qui doit vous faire sentir plus grièvement vos torts.

E L I S E.

Alcandre, est-il possible que vous n'intercediez point pour moy? Je croyois ne vous être pas indifferente; & le choix que vous aviez fait de.

AL.

ALCANDRE, *l'interrompant.*

Moy, Mademoiselle ? je ne m'oppose point aux retours de tendresse de Madame Dubens : Elle est la maîtresse de vous pardonner, ou de vous punir : je ne prens plus aucun intérêt en vous.

JULIE.

Ah ! Lisidor, est-ce-là ce que vous m'aviez juré ? & si vous êtes aussi rebutant qu'Alcandre, n'auray-je pas lieu de vous croire ou le plus trompeur, ou le plus léger de tous les hommes ?

LISIDOR, *riant.*

Parbleu ! Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur, de me demander ma protection. Vous aviez cette nuit un cortège si galand auprès de vous, que pour peu qu'il s'en mêle, nous voilà tirez d'intrigue.

ROMARIN.

Ce cortège dont vous parlez, Monsieur,

seur, a accompagné ces Demoiselles jusqu'à cette porte, & leur a fait nombre d'offres de services, veritablement dans des termes un peu étranges, dont des Demoiselles un peu plus severes n'auroient pas eu lieu d'être contentes.

ELISE.

Quoi, Alcandre, vous souffrez cet insolent nous dire ...?

ALCANDRE, *l'interrompant.*

Ma foy, Mademoiselle, nous nous croyons dispensez de la politesse que nôtre sexe doit au vôtre, par les predecesseurs dont vous auriez voulu nous honorer, pour peu que le lieu l'eût permis.

LISETE.

Oh, pour moy, je ne puis plus me taire: Nous avons tort; car je dois me mettre de la partie, puisque je n'y ay pas été un personnage indifferent. L'étourderie a été complete; mais qu'on nous accuse de crimes.....!

Madame DUBENS:

Taisez-vous , Lifete : sortez de ma presence & de ma maison ; les apparences font contre vous : Et sans approfondir ni les motits , ni les effets d'un si bizare plaisir, qui me causera la mort , je vous repete , Elise , que vous irez dans un Convent , & que je ne vous en retireray qu'en cas que quelqu'un vous veuille bien prendre pour femme.

ELISE.

Malheureuse nuit ! malheureux plaisir , qui nous coûte si cher ! donnez-nous du moins la consolation de nous mettre Julie & moy dans la même retraite.

Mad. DE CIMIERE.

Non pas , Mademoiselle , non pas : vous serez separées ; Madame Dubens y a le même interêt que moy.

Madame DUBENS.

Je n'ay que trop de penchant vers la
cle-

clemence : mais il n'y a rien cependant que je ne fasse pour punir une folle que j'aimois trop, & pour prouver à Alcandre que je la defayouë dans une occasion aussi triste qu'est celle-cy.

ALCANDRE.

Nous sçavons, Madame, distinguer les innocentes des coupables: Vous voulez bien nous permettre d'esperer que vous ne nous priveriez pas de vôtre amitié?

Madame DUBEMS.

Oüy, Monsieur, je vous la promets, & je répons pour Madame de Cimiere de la même chose à l'égard de Lisidor. Ne perdons plus de tems après cela, à faire sentir à nos ingrates filles le malheur de leur état.

Fin du cinquième Proverbe.



SIXIÈME
 PROVERBE.

ACTEURS.

LA MARQUISE D'ANGINE.
 Mademoiselle D'ANGINE, *sa fille.*
 LE CHEVALIER DE MONIE-
 RE.
 CATOS, *suiivante de Mademoiselle*
d'Angine.
 CHAMPAGNE, *Laquais du Cheva-*
valier.

La Scene est dans le Château d'Angine.

ENE E

S C E N E I.

CATOS, CHAMPAGNE.

CATOS.



Arde-toy bien de faire connoître de quelle part tu viens. Madame d'Angine est assez raisonnable : si sa fille vouloit se tourmenter un peu moins sur le séjour qu'elle fait à la campagne & sur l'absence de ton Maître, nous aurions une assez honnête liberté ! mais, mon enfant, voy-tu ? cette Marquise a pris le Chevalier dans une telle aversion, qu'un homme de sa part auroit une réception un peu triste.

CHAMPAGNE.

Bon, Mademoiselle Catos, vous me croyez donc aussi sot que mon Maître ? Oh quand vous voudrez je vous feray sçavoir mes talens. Premièrement, je suis menteur, trompeur, jouëur de goletets : vous entendez bien ce que je veux dire ; l

N 3

mais

main un peu subtile, la.

CATOS.

Et ouïy, ouïy, je ne t'entens que trop.

CHAMPAGNE.

Voulez vous, Mademoiselle Catos, que je vous apprenne encore quelques-unes de mes petites qualitez ? J'aime comme un Diable, je. . . .

CATOS.

Non, non, Monsieur Champagne, j'en sçay assez; apprend-moy seulement ce que tu viens faire icy, & quel compliment tu as à debiter à Mademoiselle d'Angine; si tu le fais tel que ton Maître te l'aura ordonné, je croy qu'il fera beau l'entendre.

CHAMPAGNE.

Fy, fy des complimens; j'ay une lettre écrite de sa propre main, & tirée du creux de son cerveau,

CA.

CATOS.

Une lettre ! Eh je ne croyois pas que le Chevalier sçût écrire ! tu me fais moutir de rire , mon pauvre Champagne ; montre-moy seulement le dessus.

CHAMPAGNE.

Le voicy * *A Mademoiselle d'Angine, au Château & Marquisat d'Angine. A Angine.*

CATOS.

Que d'Angine ! misericorde ! & cette lettre devoit-elle aller par la Poste ?

CHAMPAGNE.

Non, ma belle, l'intention a toujours été que j'en fusse le porteur ; mais y a-t-il quelque chose d'étonnant ; mon Maître est un sot , tu le sçay , tu le dis , & rien ne te doit surprendre que le goût que ta Maîtresse a pour luy.

N 4

CA-

* Ils lisent.

CATOS.

Tout doucement , Champagne , point de familiarité ; mocquez-vous de vôtre Maître tant qu'il vous plaira , j'en feray de moitié ; mais le tutoiment me déplaît.

CHAMPAGNE.

Ah ! pardon , Mademoiselle Catos ; je croyois pouvoir user avec vous de la même familiarité dont vous usez avec moy ; mais nous n'aurons point de querele là-dessus : apprenez-moy seulement avec le respect que je vous dois , ce qui a pû toucher Mademoiselle d'Angine pour Monsieur le Chevalier ; est-ce son grand corps élancé qui ne se soûtient non plus qu'un roseau ; son visage maigre & pâle , ses yeux creux , son nez ouvert , sa bouche don la longueur se mesure d'une oreille à l'autre , ou son merveilleux esprit dont la rusticité & l'ennuy n'a encore pu être supporté que par elle ? Je me donne au Diable , Mademoiselle Cato , si je ne croy après cela aux enchantemens , à moins qu'elle n'ait fait des découvertes

tes en luy qui ne soient pas venuës à ma connoissance, quoy qu'étant son unique Domestique je doive en sçavoir autant qu'elle.

C A T O S.

Ma foy, mon pauvre Champagne, je m'y perds aussi bien que toy : ma Maîtresse est belle, spirituelle, son goût n'a encore manqué sur rien que sur ton fat de Chevalier.

CHAMPAGNE.

Oh! nous serions trop heureux s'il étoit fat; ne l'est pas qui veut : il faut du moins avoir quelque sorte de merite pour posséder ce grand titre; mais mon Maître est un sot parfait : il n'a jamais mis un mot à sa place, il ne pense non-plus qu'une citrouille, & je ne sçay même si le simple instinct opere en luy pour ta Maîtresse, tandis qu'un amour aveugle luy fait faire tant de chemin pour un Amant d'un si beau caractere.

C A T O S.

Si tu sçavois, mon ami, comme

N 5

el-

elle se desespere dans ce Château, les
 soupirs qu'elle pousse de l'absence du
 Chevalier, les larmes qu'elle répand,
 elle te feroit compassion, ou plutôt elle
 te causeroit de l'impatience aussi-
 bien qu'à moy, de se consumer en dé-
 licatesses pour un sujet si extraordina-
 ire; mais la voicy qui vient, tu n'as
 qu'à luy parler; la pauvre enfant sera
 du moins un peu consolée par le souve-
 nir du Chevalier.

S C E N E II.

Mademoiselle D'ANGINE, CA-
 TOS, CHAMPAGNE.

Mademoiselle D'ANGINE, *pleu-
 rant.*

S Eray-je toujours enfermée dans un
 Château où on me retient comme
 si j'avois commis quelque forfait! Une
 mere, une cruelle mere n'a-t-elle ja-
 mais connu les sentimens du cœur? &
 suis je criminelle pour aimer ce que je
 trouve aimable?

CA-

CATOS, *l'interrompant.*

Hé mais, Mademoiselle, ne vous desolez donc point tant, vous me percez l'ame avec vos soupirs: il est vray que vous auriez pû faire un meilleur choix, mais

Mademoiselle D'ANGINE.

Mais, ma pauvre Catos, trêve de remontrances: mais que vois-je? *
Eh, mon cher Champagne, te voilà!
Que fait ton Maître? où est-il? songe-t-il à moy? m'aime-il encore?

CHAMPAGNE, *en faisant des reverences.*

Voilà une lettre, Mademoiselle, dont il m'a chargé pour vous.

Mademoiselle D'ANGINE.

Donne; je n'ay de consolation que quand j'entens parler de luy.

Elle lit.

N 6

SCE-

* *Appercevant Champagne.*

 S C E N E III.

Madame D'ANGINE, Mademoi-
felle D'ANGINE, CATOS,
CHAMPAGNE.

Mademoiselle D'ANGINE, *ap-
percevant sa mere.*

AH, je me meurs !

CATOS, *ramassant la lettre qu'elle a
laidé tomber.*

Ah ! voilà une vapeur bien subtile,
il faut l'emmenner au plus vite.

S C E N E IV

Madame D'ANGINE, CHAM-
PAGNE.

Madame D'ANGINE.

Q'U'est-ce que toute cecy signifie ?
je trouve un homme avec ma
fille ! elles'évanoüit à ma veuë !
elle laidé tomber une lettre ! * Ne pou-
vez-

vez vous m'éclaircir ce mystere , &
me dire qui vous êtes ? je ne veux point
d'inconnus chez moy.

CHAMPAGNE.

Moy, Madame ? je suis un honnête
homme ; je viens ... j'arrive

Madame D'ANGINE.

Achievez : vous venez , vous arrivez ;
point de détour , s'il vous plaît ;
je n'ay qu'à faire lever mes ponts , vous
êtes perdu si vous me déguisez rien.

CHAMPAGNE.

Madame , encore une fois , je suis un
honnête homme : je n'ay rien à craindre ;
les violences ne font pas bien reçues
dans ce siecle-cy.

MADAME D'ANGINE.

Vous batez la campagne : achevez
promptement ; D'où venez-vous ?

* *A Champagne.*

N 7

CHAM-

CHAMPAGNE.

Hé parbleu , Madame , vous ne donnez pas aux gens le tems de se reconnoître ; si on étoit criminel , vous feriez toute propre à interdire un pauvre malheureux ; mais pour moy , Dieu mercy Enfin , Madame , il faut vous avoïer que c'est discretion toute pure qui m'a jusqu'icy empêché de parler ; je suis Chirurgien , & sans vanité assez habile dans mon art ; on m'est venu querir ce matin de la part de Mademoiselle vôtre fille pour la saigner ; l'affaire a été expédiée avant vôtre réveil ; on a fait jeter son sang dans vos fossez ; on m'a recommandé le secret , parce qu'on dit que vous êtes fort rebelle à la saignée ; & lorsque Mademoiselle d'Angine vous a vûë , la foiblesse causée par l'évacuation & la peur apparamment d'être découverte , l'a fait tomber dans la pâmoison qui vous a si fort étonnée.

MADAME D'ANGINE.

Ma fille est folle , elle fait des remèdes à sa tête ; mais puisque vous êtes Chirurgien , je vous retiens icy pour quel-

quelques jours ; un de mes gens est
malade, & je ne suis pas si ennemie
de la saignée que je ne la permette
dans les occasions.

CHAMPAGNE.

Bien de l'honneur, Madame, de
faire quelque séjour dans votre illustre
Château.

SCENE V.

CATOS, MADAME D'ANGINE,
CHAMPAGNE.

MADAME D'ANGINE. ||

MA fille est bien prodigue de son
sang, Catos ; elle auroit pu du
moins prendre mon avis.

CHAMPAGNE, *faisant mille signes à Catos.*

Oh ! parbleu, Madame, quand je
l'ay saignée, son plus grand soin étoit
que vous pussiez l'ignorer.

CA-

CATOS.

Pour moy , Madame , vous ne m'avez pas mise auprès de Mademoiselle vôtre fille pour être sa Gouvernante , je la fers à sa mode.

MADAME D'ANGINE.

Je ne m'en prend pas auffi tout-à-fait à vous ; mais en verité , si elle étoit un peu moins agitée , elle n'auroit pas besoin de remédes : je vais voir comment elle se porte , car je ne laisse pas de l'aimer tendrement , malgré les chagrins qu'elle me donne.

CATOS, *s'en allant.*

Ah ! Madame , je vais l'avertir de vôtre venue ; cela seroit capable de la rejeter dans l'accident où elle est déjà tombée.

SCE-

S C E N E VI.

CHAMPAGNE *scél.*

ME voilà donc Chirurgien, par la grace de mon bel esprit qui sçait me tirer d'intrigue: Il est vray que j'en sçay assez pour estropier quelqu'un, & pour étourdir les ignorans par les termes de cet art: mais je plains le pauvre malheureux destiné à être saigné par moy, il pourra bien luy en coûter cher. Eh à propos! une lancette, où en prendre? Ah! ma foy, j'ay un canif excellent pour tailler des plumes, je luy couperay aussi bien l'artere avec cet instrument qu'avec un autre; & j'apprendray à Madame d'Angine que c'est la grande mode à present de saigner avec des canifs.

SCE-

SCÈNE VII.

CATOS, CHAMPAGNE.

CATOS.

MAlheureux Champagne! où as-tu été imaginer cette saignée? Et comment l'ambition t'a-t-elle pris d'être Chirurgien?

CHAMPAGNE.

Comment? par l'idée des Pont-levis qu'on alloit faire lever, & de plusieurs actes d'hostilité qu'on alloit exercer sur moy: me voilà dans le Château comme un compere; on m'appellera Monsieur; je parleray tant qu'il me plaira; & en saignant un des gens de Madame d'Angine, que j'estropieray à coup sûr, je puniray, sans doute, un mauvais domestique; il faudroit tirer bien juste pour que cela fût autrement.

CATOS.

Point de reflexions ni de morale;
la

La lettre de ton Maître demande réponse : il faut renoncer, mon enfant, aux grands avantages de punir un criminel, & profiter de la liberté que ta profession te donne pour sortir promptement d'icy.

C H A M P A G N E.

Mais, Mademoiselle Catos ; que dira Madame d'Angine lorsqu'elle sçaura mon départ ?

C A T O S.

Elle dira que tu es fou ; ce n'est pas chose nouvelle à un Chirurgien de Village ; le jugement ne portera que sur le Chirurgien, & point du tout sur Monsieur Champagne : mais auparavant que Madame d'Angine t'apporte la réponse, lisons un peu la lettre que son évanouissement luy a fait laisser tomber, & que son trouble luy a fait oublier de me demander : c'est peut être une petite infidélité que je fais à une Maîtresse, de vouloir pénétrer dans ses secrets, mais après tout, outre que j'ay la qualité de confidente auprès d'elle, n'est-elle pas encore trop heureuse que ma subtilité ait

ait dérobé ce papier aux regards curieux d'une mere.

CHAMPAGNE.

Oh, tu viens de faire là une belle apologie de ton action fort inutilement! Qui diable songeoit à t'accuser? Par la morbleu je vous demande pardon, Mademoiselle; un malheureux panchant que j'ay vers la familiarité, me fait toujours manquer à mon devoir; mais aussi c'est que vous êtes bien jolie & que je voudrois bien que vous m'aimassiez assez pour me pardonner mes petites libertez.

CATOS.

Lisons, lisons, ne perdons point de tems.

Ils lisent.

Si vous avez envie de me voir, je voudrois bien vous voir aussi; mais, dame, comment feray-je? Madame d'Argine ne souffrira pas que j'entre dans son Château; & si j'y vais malgré elle, on n'aura qu'à lever les ponts & je seray pris comme dans un blé. Toutes ces considerations font que je vous envoie Champagne,

gne, à qui vous direz quel moyen il y auroit de me faire rendre auprès de vous ; ou bien vous n'aurez qu'à luy parler tout comme si c'étoit à moy : il a de l'esprit, ce drôle-là, il me dira bien tout cela. Adieu, ma petite femme.

CATOS.

Ah : voilà une belle lettre ! L'animal, il n'a pas seulement l'esprit de luy en demander la réponse ! Il aime mieux que tu luy rende ses paroles. Adieu, ma petite femme : la belle fin ! Que ma Maîtresse est aveugle d'aimer un nigaut comme celuy-là !

CHAMPAGNE.

Je la trouve fort belle, moy, cette lettre ; jamais je ne l'aurois crû capable d'en faire une telle ; mais, chut, voicy Mademoiselle d'Angine.

S C E N E VIII.

Mademoiselle D'ANGINE, CA-
TOS, CHAMPAGNE.

Mademoiselle D'ANGINE.

V A-t'en porter cette lettre à ton
Maître, mon cher ami: dis-luy
encore que je languis quand je ne le
voy pas, & qu'il parte pour venir me
voir dès qu'il l'aura reçue.

CHAMPAGNE, *à part.*

Qu'elle est belle! qu'elle est amia-
ble! que j'ay regret que la balle n'aille
jamais au bon joueur!

Mademoiselle D'ANGINE.

Que dis-tu, Champagne? pars je
t'en prie; tu me fais mourir d'impa-
tience avec tes lenteurs.

Il sort.

SCE.

S C E N E IX.

CATOS, Mademoiselle D'ANGINE.

CATOS.

OH ça, Mademoiselle, vous voyez qu'en confidente fidelle & & benigne, je vous tire des intrigues, & que je vous laisse executer tout ce qui vous plaît; mais en récompense, voulez-vous bien me dire ce qui vous charme dans Monsieur le Chevalier de Moniere.

Mademoiselle D'ANGINE.

Premierement, Catos, je l'aime; cela suffit, je croy, pour te fermer la bouche: tout me plaît en luy; sa figure me paroît gracieuse, son esprit agreable, il n'y a que les sentimens de son cœur qui ne me paroissent point assez delicats pour répondre à ceux du mien.

CA -

CATOS.

Oh, ma foy, Mademoiselle, je le croy bien; mais comment voulez-vous qu'un sot pense comme vous? &

Mademoiselle D'ANGINE.

Taisez-vous, Catos; respectez mon choix: je pardonne vôtre extravagance à vôtre peu de goût; mais qu'il ne vous arrive plus de parler ainsi: j'aime avec une ardeur qui me fait trouver tous les momens d'une longueur insupportable. Ah! Catos.

*Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux!*

Mais que la cruelle contrainte où me tient ma mere dans ce Château y ajoûte d'ennuy! Ses soupçons ne me permettent pas d'en passer les portes; la perte de ma liberté a suivi de près celle de mon cœur, & je ne voy qu'un coup de desespoir qui puisse me faire recouvrer l'une & me dédommager de l'autre.

CA.

C A T O S.

Mais ; Mademoiselle , allons ;
trouvez-vous que Madame la Mar-
quise ait grand tort ? Vous aimez un
homme. aimable j'en conviens,
mais son bien ne l'acommode pas ;
elle vous amene à sa Terre , où vous
avez toutes les douceurs possibles , à la
liberté d'en sortir prés ; une chere de-
licieuse , des meubles magnifiques ,
de belles eaux , des jardins enchantez ,
de la compagnie quand il vous plait :
Que peut-il vous manquer dans un si
beau lieu ?

Mademoiselle L'ANGINE.

Ma liberté , & mon Amant , je ne
sçay si ce sont-là deux articles indiffe-
rens : mais voicy ma mere , taisons-
nous.

S C E N E X.

Madame D'ANGINE , Made-
moiselle D'ANGINE, CATOS.

Madame D'ANGINE.

UNe absence d'esprit m'a fait ou-
blier de sçavoir de vous , ma
fille, quel est le papier que Catos a ra-
massé lorsque vous vous êtes trouvée
mal.

C A T O S.

Haha , Madame , ce papier, c'étoit
une mauvaise chanson que ce Chirur-
gien m'avoit donnée comme bonne :
je l'avois fait voir à Mademoiselle ,
pour la divertir par son ridicule ; & je
ne sçay depuis ce que j'en ay fait, à
moins que je ne l'aye renduë à cet ani-
mal.

Madame D'ANGINE.

Mais, où est-il, ce Chirurgien? je
viens de le faire chercher pour aller
voir

voir le malade, on ne l'a point trouvé.

C A T O S.

C'est une espece de fou qui se fera allé promener comme un homme d'importance dans vos beaux jardins : je l'auray bien-tôt retrouvé, le malade ne presse pas.

Madame D'ANGINE.

Au nom de Dieu, ma fille, ne me faites plus voir tant de langueur dans vos yeux; la cause m'en est odieuse, il ne tiendrait qu'à vous de vous en guerir.

Mademoiselle D'ANGINE.

Hé comment voulez-vous, Madame, que je fasse briller quelque joye dans mes yeux ? je n'en ay aucune dans l'esprit ! Toûjours enfermée comme une recluse, sans jamais sortir de l'enceinte de ces murs, je passe des jours bien agreables pour une fille de mon âge !

Madame D'ANGINE.

Quand je pourray m'assurer que vôtre aveuglement est fini sur un sujet indigne de vous, je vous remeneray à Paris, & je vous donneray tous les plaisirs qu'une honnête fille peut prendre; mais nous en reparlerons ce soir: je vais donner quelques ordres à mon Maître d'Hôtel pour un dîner que je dois donner demain.

S C E N E XI.

Mademoiselle D'ANGINE,
C A T O S.

Mademoiselle D'ANGINE.

MA pauvre Catos, il y a un quart-d'heure que je n'écoute plus ma mere; regarde au fond de cette cour, regarde, & tu ne pourras plus douter du sujet de ma distraction.

C A T O S.

Eh! c'est le Chevalier de Moniere!
comme le voilà bâti! Ma-

Mademoiselle D'ANGINE.

Qu'importe, Catos, le voilà toujours, c'est le point essentiel à mon bonheur : il a pris ce déguisement, sans doute, pour entrer plus aisément icy.

S C E N E XII.

LE CHEVALIER, Mademoi-
D'ANGINE, CATOS.

LE CHEVALIER, *en habit de
Paisan.*

C'EST n'est pas Champagne, non, qui m'a conseillé de me déguiser ; c'est moy tout seul qui ay inventé ce stratagème.

Mademoiselle D'ANGINE.

Monsieur le Chevalier, que vous êtes aimable de n'avoir pas plus longtemps differé à me venir tirer de l'état pitoyable où je suis !

O 3

LE

LE CHEVALIER.

Je ne sçay pas de quoy vous voulez que je vous tire; je suis seulement venu vous voir, parce que je craignois je ne sçay combien de reproches que vous me faites touûjours; cela m'ennuye moy, je n'aime point à être grondé.

Mademoiselle D'ANGINE.

Non, Chevalier, je ne vous gronderay de ma vie: quand cela m'arrive ce n'est què l'excès de ma tendresse qui en est cause; mais à l'avenir, je vous serviray à vôtre mode, & je ne vous diray pas une parole, je ne vous lanceray pas un regard qui ne vous assure de mon amour.

LE CHEVALIER.

Souvenez-vous-en donc.

CATOS.

Mais, êtes-vous bien en sûreté dans cette cour? Allons dans les jardins, vous pourrez vous entretenir
à vô-

à votre aise: je feray le guet cependant.

LE CHEVALIER.

Et qu'est-ce que nous avons tant à nous dire? il faut bien que je m'en retourne au plus vîte: si Madame la Marquise m'alloit appercevoir, on verroit beau jeu.

Mademoiselle D'ANGINE.

Cruel! si vous aimiez comme moy, vous ne seriez pas si pressé: je risque plus que vous dans cette affaire; & puis, à vous parler franchement; il me vient une pensée dans l'esprit qu'il faut qui s'exécute: Vous avez un cheval apparament hors des portes?

LE CHEVALIER.

Oüy, j'en ay un que j'ay donné à tenir à un petit garçon que je ne connois point.

Mademoiselle D'ANGINE.

Eh bien, Chevalier, je me sauveray avec vous par la porte du Parc:

O 4

nous

nous irons à l'endroit où vous avez
laissé vôtre cheval, je me metteray en
croupe & vous m'enlèverez.

LE CHEVALIER.

Je vous enleveray ! & où vous me-
neray-je ? je n'ay point d'argent, pre-
mierement.

Mademoiselle D'ANGINE.

Oh ! j'en ay, moy, & assez de pie-
rieres pour nous faire subsister jusqu'à
ce que j'aye fait ma paix avec ma me-
re : je ne puis plus rester enfermée, je
ne puis plus vivre sans vous ; allons
Chevalier, ne perdons pas un moment,
Catos restera & esluiera les premiers
transports d'une mere en fureur, qui
s'appaisera à la fin, comme tant d'au-
tres font.

C A T O S.

Ma foy vous me donnez là une jolie
commiffion.

S C E-

SCENE XIII.

CATOS, seule.

VOilà une belle échapée ! & cet homme-là va luy faire passer de doux momens , quand cette passion effrenée aura eu un peu le tems de se ralentir ! mais pour moy quel obstacle pouvois-je mettre à cet enlevement ? j'aurois fait faire un éclat & du fracas , & la pauvre fille auroit eu lieu de se plaindre de moy , au lieu qu'elle ne pourra accuser qu'elle de son malheur. Voicy Madame la Marquise , que vais-je luy dire ?

SCENE XIV.

LA MARQUISE, CATOS.

LA MARQUISE.

OU est ma fille, Catos ? je viens de la voir par mes fenêtres dans les jardins avec un grand Païsan : Que pouvoit-elle luy dire ?

O S

CA.

CATOS.

Je ne sçay , Madame , ce qu'elle luy disoit ; mais une certaine ressemblance qu'a ce Païsan avec le Chevalier de Moniere , m'a donné quelque petit soubçon , & j'ay demandé à tout le monde où vous étiez , pour vous en avertir.

Madame D'ANGINE.

Ah ! Catos , que me faites-vous en-
visager ? Que je suis malheureuse !
Courons la chercher , faisons monter
tous mes gens à cheval , & ne negli-
geons rien pour éviter le deshonneur
de ma maison.

CATOS, à part.

Avant que tous ces ordres soient
donnez , les fugitifs seront en sûreté.

Fin du sixième Proverbe.



SEPTIE' ME
PROVERBE.

EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

LA BARONNE, *jeune veuve.*

LE COMTE, *Colonel.*

Mademoiselle DUFRENE, *amie
de la veuve.*

LE MARQUIS.

Monfieur L'ABBE'.

UN VALET DE CHAM-
BRE, *du Marquis.*

*La Scene est dans un Bois, au bord
d'un ruisseau.*

A C T E I.

SCENE I.

LE COMTE, L'ABBE'.

LE COMTE.

PAr la morbleu, Monsieur l'Abbé, on est bien fou de s'aller faire estropier à l'armée ! la valeur a de belles récompenses ! Je porte sur mon corps des blessures assez honorables, mais tenez moy pour deshonoré si on m'y rattrapé.

L' A B B E'.

Eh doucement, Monsieur le Comte, le François est impatient, mais il est brave; si la guerre recommençoit, nous vous verrions tout de plus belle, voler à la gloire, & tôt ou tard elle trouve les récompenses qui luy sont dûes ; mais moy, quelle ressource puis-je avoir ? Depuis deux ans que je poursuis des Benefices, a-t-on pû voir une perruque à calotte plus écourtée
que

que la mienne ? des manchettes plus plates que celles que je porte ? cependant qu'ay-je obtenu que des refus ?

LE COMTE.

Pestons, mon pauvre Abbé, contre la fortune ; il est doux du moins d'en médire, puisque l'on ne peut s'en vanger.

L'ABBE'.

Si je ne me trompe, nous allons avoir besoin de nôtre éloquence pour un autre usage ; voyez-vous une veuve avec de longs vêtemens de deuil, qui s'approche de nous un mouchoir à la main ; c'est la Baronne de Dabiere qui a perdu depuis peu son mary ; & la jeune Mademoiselle Dufrêne que j'aperçoy avec elle ne me paroît pas moins affligée, quoy qu'elle ne porte pas des habits si lugubres.

LE COMTE.

Elle est belle cette Mademoiselle Dufrêne ; parlons-leur, mon cher Abbé, puisque vous les connoissez.

SCENE II.

L'ABBE, LA BARONNE,
Melle DUFRENE, LE
COMTE.

L'ABBE.

EH quoy, Madame la Baronne,
toujours dans les larmes! vos
beaux yeux ne peuvent-ils point s'em-
ployer à de moins tristes usages?

LA BARONNE.

Helas, Monsieur l'Abbé, vous
sçavez ce que j'ay perdu; vous n'i-
gnorez pas comme nous vivions Mon-
sieur le Baron & moy: jamais aucune
contradiction, jamais aucune jaloufie
n'a troublé nôtre bonheur; la guerre
même, l'impitoyable guerre avoit res-
pecté une si belle union; & une simple
fièvre m'enleve mon cher époux dans
le temps que nous passions ensemble
des jours filez de joye!

Ma-

Mademoiselle DUFRENE.

Ah! Madame, il étoit vôtre mary? rien n'est si propre à vous consoler: l'amour ne regne guere dans un ménage; cela ne va que du plus au moins. Vous connoissez des infortunes d'une espece si humiliante & si vive, que vous ne leur devez pas comparer les vôtres.

L' A B B E'.

Ma foy, Mesdames, je suis persuadé qu'il y aura des consolations pour toutes vos disgraces; & moy qui vous parle, j'en ay ma petite part, qui n'est pas celle d'un cadet; avec tout cela, je veux faire les honneurs de la Scene. Voicy le pauvre Marquis desolé des rigueurs de son ingrante; à peine a-t-il figure humaine.

SCENE

SCENE III.

L'ABBE', LE COMTE, LE
MARQUIS, LA BARON-
NE, Mademoiselle DUFRENE.

L' A B B E'.

Monsieur le Marquis, comme
vous voilà fait ! faut-il qu'un
brave homme comme vous s'aban-
donne à sa douleur pour la cruauté d'u-
ne Maîtresse ?

LE MARQUIS.

Ne vous moquez point de moy,
mon pauvre Abbé. Il y a deux ans que
je suis une coquette pas à pas, que je
prodigue pour elle Opera, Come-
dies, Fêtes, soupers ; je ne parle ni
des affiditez ni des soupirs, la barbare
ne m'en a jamais tenu compte ; mais
ce qui comble ma douleur, un Bour-
geois, un fat, a sçû toucher son cœur :
contente d'un tel choix, elle en fait
vanité à mes yeux, & je viens dans ces
bois pour y cacher ma honte & pour
attendre encore une réponse de l'inhu-
maine.

maine. Mais, Monsieur l'Abbé*, vous ne me presentez pas à ces Dames! leurs noms & leurs personnes ne me sont point inconnus, & je croy trouver en elles deux illustres malheureuses, qui prendront sans doute pitié de mes maux; ils sont d'une espece, ces maux, à les conter aux arbres & aux rochers: jugez si j'en dois faire part à une si bonne compagnie.

LA BARONNE.

Oüy, Monsieur, l'amour propre ne nous empêchera point d'y prendre part: inconsolable comme je suis, je trouvé encore des larmes pour les infortunes d'autrui.

Mademoiselle DUFRENE.

Pour moy, Monsieur, j'avouë que je ne suis pas si compatissante: vôtre opiniâreté auprès d'une personne que vous nommez vous-même coquette, merite le sort que vous avez: si vous en aviez été aimé & qu'elle vous eût changé pour un autre, ce seroit un trait piquant; mais....

L'AB-

* *Appercevant les Dames.*

L' A B B E'.

Ah ! Mademoiselle, me permettez-vous de deviner la cause de vôtre affliction ? N'en rougissez point, vous êtes d'une beauté qui donnera toûjours le tort à ceux dont vous aurez à vous plaindre ; & l'inconstance d'un Amant ne pourra jamais passer auprès de vous que pour un caprice de l'aveugle fortune.

LE COMTE.

Ce que vous dites est vray, Monsieur l'Abbé ; les coups par lesquels on voudroit attaquer le merite de Mademoiselle, porteront toûjours à faux ; mais avec tout cela je ne puis penser qu'elle ait fait une épreuve si bizare de l'inconstance des hommes.

Mademoiselle DUFRENE.

Il n'est pourtant que trop vray, Monsieur ; il faut que je me donne aussi le soulagement de conter mes douleurs : assez d'exemples prouvent que c'est l'étoile qui forme & qui détruit les engagements du cœur ; je ne laisse pas de me trouver bien humble d'avoüer ma tris-

te

te aventure ; la gloire se revolte en moy toutes les fois que j'y songe. Il n'importe ,

Il faut avoüer ma foiblesse ,

Pour commencer à m'en punir.

J'étois aimée d'un homme aimable : quelqu'inégalité qui se trouvoit en nos fortunes , ne nous permettoit pas de nous voir en pleine liberté ; il falloit du mystere : nous nous en aimions mieux ; mais comme on ne peut se passer de se voir quand l'amour est violent, une amie, la plus fausse amie qui ait jamais été, nous offrit sa maison & son entremise : je l'embrassay mille fois, cette cruelle, cette perfide ; je la rendis maîtresse de mon secret : je luy laissay voir mon Amant tant qu'elle voulut. Ils ne se virent que trop ; des avances de la part de la Dame, de la foiblesse de celle du Cavalier, composent le reste de l'Histoire. Le traître trouva peut-être des plaisirs plus solides auprès de sa nouvelle conquête : ses desirs en devinrent moins vifs pour moy , & jamais affliction n'a été pareille à la mienne.

LE COMTE.

Oubliez, Mademoiselle, oubliez qui vous offense: faites un choix plus sûr entre tous les hommes du monde: il n'y en a peut-être pas un qui eut pû vous quitter ayant la gloire d'être aimé de vous.

L'ABBE'.

Nous sçavons tous à l'heure qu'il est, à quoy nous en tenir; nous pourrons en parler quand il nous plaira: Mais en attendant, Mesdames, trouverez-vous bon que je vous offre un repas de Heros de Roman, dans une assez jolie Maison que j'ay près d'icy?

LA BARONNE.

J'y consens, quoique ma plus grande nourriture soit maintenant mes propres larmes.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous voulez bien, Madame, que j'aye l'honneur de vous donner la main pour vous remettre en carosse.

LE

LE COMTE, à *Mademoiselle Dufrêne*.

Mademoiselle me fera, s'il luy plaît,
la même grace.

L'ABBE'.

Pour moy je vais à pied, parce qu'il
n'y a qu'un pas, & que je ne suis pas si
galand que vous autres.

A C T E I I.

S C E N E I.

L'ABBE', LE COMTE.

L'ABBE'.

Monsieur le Comte, ma foy vous
prenez aisément feu ! ce matin
comme un forcené, vous jouiez à pre-
sent le parfait Amant auprès de Made-
moiselle Dufrêne.

LE COMTE.

Je ne jouë point, mon cher Abbé ;
je la trouve très-aimable : si ma fortu-
ne

ne étoit meilleure je la luy offrirois de tout mon cœur. Vous riez, cruel ami, au lieu de me plaindre d'une passion qui va ajoûter à mes malheurs . . .

L'ABBE'.

Si je ris, Monsieur le Comte, c'est en verité un mouvement de ma bouche, où mon cœur n'a point de part : Le paquet de lettres que vous m'avez vû recevoir en dînant, en renfermoit une, par laquelle un de nos amis communs me mande que le Placet que vous avez fait presenter au Roy par cet homme qui s'est jetté à vôtre tête ; ce Placet, dis-je, n'a point encore été répondu : & j'apprens aussi, qu'on tient de petits discours de moy, qui m'éloignent de l'Espiscopat à vûë d'œil : cependant je suis un peu Philosophe ; je tâche du moins d'en avoir les dehors ; plusieurs des plus fameux n'ont guere poussé la chose plus loin.

LE COMTE.

Mon Placet n'a pas été répondu ! Je suis traité comme un lansquenet, moy ! Oh, parbleu, Messieurs, recommencez la guerre tant qu'il vous plaira ;

plaira ; je suis vôtre tres-humble valet,
& vous la pouvez faire sans moy.
Mais, mon pauvre Abbé, je suis un
étourdi ; je ne songe pas à vous parler
de ce qui vous regarde : Donnons-
nous la main, mon enfant, nous voi-
là tous deux bien traitez. Mademoi-
selle Dufrêne ne vient point ! elle nous
avoit tant promis de nous suivre dans
peu à nôtre ruisseau : son amie la veu-
ve pourroit bien trouver quelque con-
solation auprès de ce malautru de
Marquis.

L'ABBE'.

Taisez-vous, Comte, les voici qui
viennent ; courez donner la main à vô-
tre Déesse.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LE COMTE,
L'ABBE', LA BARONNE,
Mademoiselle DUFRENE.

L'ABBE'.

COMment donc ? je vous revois
tous plus affligez que vous n'étiez
quand

quand nous sommes sortis!

LA BARONNE.

Helas ! Monsieur l'Abbé, nous n'en avons que trop de sujet : J'ay reçu des nouvelles de Paris ; un fils, le seul gage de l'amour de Monsieur le Baron, qui étoit en nourrice, est mort subitement dans son berceau ; & Mademoiselle Dufrene a appris par même moyen, que son infidele épouse sa rivale.

LE COMTE.

Ah ! Mademoiselle, tout disgracié que je suis, si mes vœux pouvoient être reçûs de vous, & que le dépit voulût vous tourner de mon côté, je benirois mon fort, & je renoncerois volontiers à tous les presens de la Cour.

Madlle DUFRENE.

Je sçay, Monsieur le Comte, de quel prix sont de telles paroles dans la bouche d'un homme comme vous : mais croyez-moy ne vous imaginez pas être gueri : les Courtisans dégoûtés font faire bien du chemin à leur
 ina-

imagination; l'amour leur paroît un azile, mais cet azile leur devient ennuyeux dès que la reflexion s'en mêle. Songez à regagner les bonnes grâces du Maître, & laissez à ma fureur le loisir de s'augmenter.

LE COMTE.

Moy, Mademoiselle si vous ne me connoissez pas; je me passeray de tout, plutôt que de vous.

L'ABBE'.

Donnez-vous un peu de patience, Monsieur le Comte, & sçachons, s'il vous plaît, après avoir pris part à la nouvelle douleur de Madame la Baronne, quel surcroît Monsieur le Marquis croit avoir à la sienne; car il paroît terriblement affligé.

LE MARQUIS.

Moy, Monsieur l'Abbé? je n'en ay point d'autre que celle de Madame; ses soupirs me percent l'ame: est-il possible, sans une dureté condamnable, de ne pas sentir ses maux jusqu'au fond du cœur?

Tom II.

P

L'AB-

L'ABBE'.

Mafoy, Messieurs, vous allez beau-
train dans la tendresse ; mais n'avez
donc pas des airs si tristes ; les com-
mencemens de passion doivent être
agreables.

LE MARQUIS.

J'apperçoy mon Valet de Chambre
qui arrive de Paris ; me permetrez-
vous, Mesdames, de luy parler devant
vous ?

LA BARONNE.

Je ne croy pas que personne s'y op-
pose.

SCENE III.

LE MARQUIS, LA BARONNE, Mademoiselle DUFRENE, LE COMTE, L'ABBE', LE VALET DE CHAMBRE.

LE MARQUIS.

Approchez, Merlin, approchez, ces Dames ne le trouvent pas mauvais.

MERLIN.

Ma foy, Monsieur, je ne sçay si je dois, malgré la permission que vous m'en donnez, vous apprendre devant tant de monde les petites traverses amoureuses qui vous sont arrivées depuis vôtre départ.

LE MARQUIS.

Eh parlez, Monsieur le faquin, vous faites le goguenard bien à propos!

MÉRLIN.

Monfieur, ce ne font point des bagatelles, au moins, que j'ay à vous raconter; vous vous repentirez peut-être de vos ouvertures de cœur.

LE MARQUIS.

Oh parlez, Monfieur Merlin, parlez; ne diroit-on pas à vous entendre que je fuis condamné à être pendu?

MÉRLIN.

Non pas tout-à-fait; mais pour peu que l'honneur vous foit cher, je ne croy pas que vous foyez bien content d'apprendre que cette belle Dame auprès de qui vous vous êtes ruiné en belle dépense, auprès de qui vous vous êtes morfondu, qui vous a preferé le plus grand fat de Paris; que cette Dame dis-je a dit ce matin à un bel auditoire, que vous étiez le plus ennuyeux, le plus fade, le plus dupe de tous....

LE MARQUIS.

Arrêtez, anima l; ou le respect que j'ay

j'ay pour ces Dames ne pourra m'em-
pêcher....

L'ABBE'.

Ma foy , Monsieur le Marquis, vous
l'avez voulu ; ne vous en prenez point
à Monsieur Merlin : il a eu toute la po-
liteffe d'un galant homme : il vouloit
vous dire ces menuës bagatelles tête-à-
tête, vous l'avez forcé à rompre le silen-
ce ; mais après tout , y a-t-il là de quoy
vous fâcher ? & les dits d'une coquette
font-ils quelqu'impreflion ?

MERLIN.

Oh parbleu , Monsieur l'Abbé , ils
n'en font que trop ; j'ay vû plus de dix
honnêtes gens-tres perfuadez de la ve-
rité de ces paroles.

LE MARQUIS.

Ah , voilà le dernier trait ! je te le
revaudray maraut , ou ne te presente à
moy que bien accompagné.

Merlin s'enfuit.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE,
LA BARONNE, L'ABBE',
Mlle. DUFRENE.

L'ABBE'.

IL commence d'être tard ; nous ne ferons , je croy , pas mal d'aller tous ensemble coucher chez Madame la Baronne ; faites cette petite débauche : Voilà Monsieur le Marquis outré des franchises de son Valet de Chambre ; il y auroit de la cruauté à le priver de la consolation que vôtre conversation luy donne.

LA BARONNE.

Allons, Monsieur l'Abbé, on est si bien chez vous , qu'on veut profiter du voisinage ; & mon affliction nouvelle est si vive , que je ne puis trop travailler à l'étourdir.

LE COMTE.

Pour moy , je suis naturellement la
fortune

fortune de l'Abbé ; & quand d'ailleurs
je n'aurois pas des raisons pressantes de
ne point abandonner cette compagnie,
j'attends demain des nouvelles de Pa-
ris qui sont assez interessantes.

A C T E I I I.

S C E N E I.

LE COMTE, L'ABBE'.

LE COMTE.

Comme vous voyez , Monsieur
l'Abbé , on reconnoît tôt ou tart
les services des braves gens : la pension
que le Roy a eu la bonté de m'accorder
en est une preuve. Que pouvoit-il faire
de mieux , ce grand Monarque , lors-
qu'il a donné la paix à l'Europe ? Les
dignitez seroient à present de vains Ti-
tres , il n'y a que l'argent de bon : il
faut avoüer qu'un honnête homme ne
peut faire en France un autre métier
que le nôtre.

L'ABBE'.

J'étois hier de si méchante humeur,
P 4 aussi

aussi-bien que vous, que si je n'avois pas reçu de mon côté d'agreables nouvelles, je n'écouterois pas avec patience vos épanouiffemens de joye; mais une Abbaye dont le Roy veut bien me gratifier, me met l'esprit dans une situation douce qui me fait patienter.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon cher Abbé; vous me faites voir mes torts d'un ton doux, qui ne laisse pas de me rendre honteux; mais il est vray que je suis très-content, & que si Mademoiselle Dufrêne veut un peu se radoucir pour moy, je ne me plaindray pas de mon sort.

L'ABBE'.

Je croy que si vous voulez luy offrir votre cœur & votre fortune, elle ne vous renverra pas mal content: Il n'y a que ce pauvre Marquis qui me fait une horrible pitié! admirez comme sa destinée le poursuit! Il est mal traité par une femme qu'il adore; il commence à s'en dépiquer avec la desolée Baronne, un Valet de Chambre indiscret vient luy tenir des propos devant elle,

capa-

capables de le ruiner dans son esprit ; & tandis que cette veuve perd un fils qui luy ôte une grosse Gardenoble, & qu'elle pourroit s'en dédommager en épousant le Marquis, un coquin de Merlin l'en dégoûte par un recit trop naïf, & va peut-être empêcher deux personnes d'être heureuses.

LE COMTE.

Bon ! la Baronne n'est pas si délicate : ils font tous deux assortis à merveille ; je vous les livre l'un & l'autre charmés dès aujourd'hui de leur fortune : nous n'avons qu'à dire au Marquis, que les discours d'un Valet ne peuvent luy faire de tort, il le croira bonnement : la veuve sera assurée par nous que le Marquis est fort son affaire, & les voilà tous deux contents.

L'ABBE'.

Les bonnes gens n'y entendent en effet pas grande finesse : mais vous, Comte, avez vous déjà un peu avancé vos affaires auprès de la belle Dufrené ?

LE COMTE.

Taisez-vous, Abbé, les voicy tous
qui arrivent.

S C E N E II.

LA BARONNE, LE COMTE,
TE, Mademoiselle DUFRENE,
NE, L'ABBE'.

LE MARQUIS, *en abordant
le Comte & l'Abbé.*

IL faut, mes amis, que je vous fasse
part de mon bonheur, puisque
vous en avez pris à mes ennuis: Ma-
dame la Baronne accepte mon cœur &
ma main, trop heureux que vingt
mille livres de rente que j'ay, puissent
aider à secher ses larmes, & que ma
personne ne luy soit point desagreable.

LA BARONNE.

Puisque je me suis resoluë à repren-
dre un engagement, je ne dois point
cacher à ces Messieurs, qu'une sim-
pathie étonnante a fait en moy une
metamorphose dont je ne me croyois
point

point capable, & que ma joye est aussi parfaite aujourd'huy que ma douleur étoit affreuse hier.

L'ABBE.

Comme vous n'étiez point éveillées, Mesdames, lorsque j'ay reçu une lettre, par laquelle on m'annonce que le Roy m'a donné une Abbaye considerable, vous voulez bien que je vous en fasse part à present & que je mêle ma satisfaction avec la vôtre ?

LE COMTE.

Pour moy, j'ay tant de lieu d'être satisfait de la pension que le Roy m'a accordée, qu'à un article près, je suis le plus heureux homme du monde.

Madlle DUFRENE.

Jouïssiez tous des retours de la fortune, je ne vous envie point vos plaisirs; seule desesperée, je n'ay qu'à me cacher pour ne les point troubler par mes pleurs.

LE COMTE.

Ah! que de beaux yeux en pleurs
ont de puissans charmes! je vous le
dis hier en prose, Mademoiselle;
mais je ne m'expliquay pas ouverte-
ment: ma fortune étoit trop bornée
pour oser vous l'offrir; mais je vous
en fais à l'heure qu'il est l'offre & le sa-
crifice, & vous m'allez combler d'hon-
neur & de joye si vous voulez bien
tourner vos beaux yeux sur moy, &
oublier un ingrat trop indigne de vous.

Madlle DUFRENE.

Ah, Monsieur, il y a quelque cho-
se de bien flatteur & même de bien con-
solant dans un tel discours! mais à
peine me connoisséz-vous; & vous
feriez un terrible jugement de moy, si
par un changement subit....

L'ABBE'.

Non, Mademoiselle, non, il ne
faut point, s'il vous plaît, troubler
cette journée par une délicatesse à con-
tre-tems; on sçait bien que dans les
formes, il faudroit vous consoler petit
à petit

à petit ; il faudroit , pour parler en langage d'Amant , secher vos larmes aux feux de Monsieur le Comte ; mais cecy se doit passer dans la regle des vingt quatre heures , & vous ferez tout à l'heure briller vos yeux à sec , ou nous aurons sujet de nous plaindre de vous.

LE COMTE.

Monsieur l'Abbé est goguenard , Mademoiselle ; mais le ton n'y fait rien , ce qu'il dit est fort sensé , & je vous demande du moins un regard qui puisse me donner quelque esperance.

Mademoiselle DUFRENE.

Oh bien donc , Monsieur le Comte , puisque sans être de méchante compagnie je ne puis vous refuser une faveur , & que mes yeux ne sont point en état à present de vous regarder comme vous le meritez , je vous dirai que je croi avoir beaucoup gagné en perdant un infidele qui me fait vous acquerir.

LE COMTE.

Que je meure à vos pieds , divine
personne , pour vous rendre un mil-
lion

lion de graces ! ma felicité est parfaite ,
& je voi bien qu'il faut passer par les
peines pour arriver aux plaisirs.

L'ABBE'.

Tréve de transports & de citations ,
j'apperçoi le pauvre Merlin derriere un
arbre , dans une contrition qui doit lui
faire trouver grace devant son Maître ,
intercedons tous pour lui.

LA BARONNE.

Aprochez, Merlin, je veux faire
vôtre paix.

SCENE III.

LA BARONNE, LE MAR-
QUIS, LE COMTE, Ma-
demoiselle DUFRENE,
MERLIN, L'ABBE'.

MERLIN *à genoux.*

Monsieur, ainsi que Sosie, je re-
nonce pour jamais à la sincerité ;
mais souvenez-vous que je ne voulois
pas.

pas parler, & que tout sot que je suis
j'en prevoyois bien les consequences.

L'ABBE'.

Non, mon pauvre Merlin, ne
t'embarasse point dans les justifica-
tions; embrasse les genoux de ton
Maître; il est trop content, & son
cœur est trop bon pour ne pas tout ou-
blier.

LE MARQUIS.

J'accorde à Madame la Baronne le
pardon que vous n'auriez jamais obte-
nu.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur, ce petit inci-
dent m'a fait connoître à quel point
je vous aime, &.....

L'ABBE'.

Nous voici tous reconciliez avec la
fortune; il seroit doux de lui faire vos
petits sacrifices dans ces lieux champê-
tres; mais il faut que j'aille à Versail-
les, rendre graces au Roi de ses bon-
tez.

LE

LE COMTE.

Je suis engagé à la même chose.

LA BARONNE.

Et moi je suis bien-aïse d'aller avertir ma famille de mon heureuse aventure.

LE MARQUIS.

Pour moi, Madame, je ne puis plus vous quitter.

Mademoiselle DUFRENE.

Je sui Madame la Baronne à Paris : Monsieur le Comte, on espere vous y voir à vôtre retour de Versailles.

LE COMTE.

Oüi, Mademoiselle, oüi, vous m'y verrez ; tous les momens que je passerai sans vous, me paroîtront des années.

MER.

MERLIN.

Je vais ordonner les équipages pour le départ.

L'ABBE'.

Quand nous aurons tous rempli nos devoirs , je vous offre la maison où vous avez couché pour y celebrer les noces.

Fin du septième Proverbe.

ACTEURS.

LE VICOMTE, *Ecolier.*

Mr LE COMTE, *Pere du Vicomte.*

Mr PEDANTA, *son Precepteur.*

Mr DE FORMONT, *son Gouverneur.*

Mademoiselle DEMERIS, *accordée au Vicomte.*

MARINETE, *Suivante de Mademoiselle Demeris.*

HUI.



HUITIÈME
 PROVERBE.

SCÈNE I.

LE GOUVERNEUR,
 LE PRECEPTEUR.

LE GOUVERNEUR.

EN vérité, Monsieur Pedanta, vous êtes bien à plaindre, d'avoir à cultiver un aussi malheureux naturel que celui du Vicomte ! A peine sçait-il lire : vous vous tuez le cœur & le corps, & je ne croy pas que vous avanciez beaucoup.

Mon-

Monfieur PEDANTA.

Avec la patience, on vient à bout de tout : je l'ay pris ce matin au faut du lit ; c'est le tems où les idées font les plus nettes ; je luy ay donné une leçon, qui Dieu aidant, aura fait quelque impression fur fon esprit. Au pis aller, je fais mes efforts pour satisfaire Monsieur le Comte fon pere ; si mes soins n'ont pas un heureux succès, j'auray fait mon devoir ; & la philosophie m'apprend qu'il ne faut se fâcher de rien : Mais vous, Monsieur de Formont ; tirez-vous meilleur parti que moy de vos instructions auprès de cette jeune plante qu'on nous a confiée.

Mr DE FORMONT.

Oh, pour moy, Monsieur Pedanta, qui n'ay que des sentimens de galant homme à inspirer, je ne puis manquer de réüffir : il suffit d'être Gentilhomme, pour se laisser insinuer doucement qu'il faut avoir de la valeur, de la droiture, un air poli ; il ne faut pas grand esprit pour tout cela ; aussi, graces au Ciel, me garday-je bien d'y pretendre. C'est un triste métier, Monsieur

sieur Pedanta, que celuy de passer sa vie sur des livres, ou faire son unique étude, d'arranger de malheureuses periodes, qui bien souvent ne font qu'ennuyer les honnêtes gens.

Mr PEDANTA.

Vous tirez sur les Sçavans, Monsieur de Formont: leur plume est pourtant à craindre: on pourroit trouver quelqu'endroit foible dans cette valeur dont vous faites profession: c'est une vertu loüable dans les uns & une fureur brutale dans les autres: Qui sçait, aprés tout, de quel genre est celle que vous possédez?

Mr DE FORMONT.

Arrêtez, Monsieur Pedanta; un Philosophe doit resister à ses passions; gardez vôtre petulance pour vôtre Écolier, en cas qu'il ait oublié cette belle leçon sur laquelle vous fondez de si grandes esperances, aussi-bien je voy Monsieur le Comte qui n'a que faire de nos differens.

SCE.

S C E N E II.

Monſieur LE COMTE, Mr. DE
FORMONT, Mr. PEDAN-
TA.

Monſieur LE COMTE.

Eſperez - vous, Monſieur de For-
mont, faire du moins un honnê-
te homme de mon fils ? C'eſt à pre-
ſent mon unique but ; il m'eût été
doux qu'on eût pû former ſon eſprit ;
mais, je ne pretens plus ſi haut, & je
me trouveray trop heureux de luy voir
quelques vertus, au défaut des quali-
tez aimables.

Monſieur PEDANTA.

Il ne faut pas, Monſieur, deſeſ-
perer ſi vîte : il eſt des naturels tardifs :
permettez - moy d'inſtruire Monſieur
le Vicomte encore une petite dixaine
d'années, & je vous le rendray le
plus ſçavant Gentilhomme du Royau-
me.

Mon-

Monfieur LE COMTE.

Dix ans, Monfieur Pedanta! mon fils en a déjà vingt, ce feroit le doyen des Ecoliers du Royaume. Ah! fans doute, vous avez vû la fable de cet homme qui promettoit de faire parler un âne dans un pareil nombre d'années; & vous efperez comme luy la mort d'un de nous trois: c'est ce qui vous fait hazarder une promeffe fi téméraire.

Mr. DE FORMONT.

Non, Monfieur, non, ce n'est point là l'idée de Monfieur Pedanta: fon amour-propre & fon exemple luy donnent des efpérances extraordinaires; l'un luy perfuade qu'il n'est naturel fi sauvage dont fon éloquence ne puiſſe venir à bout, l'autre que les ſciences ne s'apprennent que lorsque le feu de la jeuneſſe eſt paſſé; car tel que vous le voyez, Monfieur, il a pâli ſur les livres d'une bibliothèque entiere, fans pouvoir parvenir à l'honneur d'être Regent de Colleege qu'à cinquante ans accomplis.

Mon-

Monsieur PEDANTA.

Et vous, Monsieur de Formont, avec cette bravoure dont vous faites parade, à quel âge étiez-vous encore Enseigne dans le Regiment de...?

Monsieur LE COMTE, *l'interrompant.*

Il ne s'agit point icy de vos disputes; c'est de mon fils qu'il est question: à vous dire vray, Monsieur Pedanta, je vous congédieray bien-tôt: je vous croy maintenant le moins utile de ses Maîtres; mais j'ay encore besoin de Monsieur de Formont pour luy inspirer du courage.

Mr DE FORMONT.

Je croy, Monsieur, luy avoir donné là-dessus des leçons assez fortes; & quand il vous plaira de luy faire faire sa premiere campagne, mon exemple luy en apprendra plus que mes discours: en attendant, Madame Demebris, dont la personne est charmante, reveillera cet esprit, qui à la verité est un peu lourd.

Mon-

Monſieur LE COMTE.

Ah , la voicy avec Mademoiſelle
Marinete ! Monſieur Pedanta , faites
deſcendre mon fils.

S C E N E III.

Mademoiſelle DEMERIS, Mon-
ſieur LE COMTE, Mr. DE
FORMONT.

Monſieur LE COMTE.

Que vous êtes bonne & gracieu-
ſe , Mademoiſelle , de vou-
loir bien prendre vous-même le
ſoin de viſiter un Amant ſi indigne de
vous !

Mademoiſelle DEMERIS.

Les volontez d'un pere mourant
doivent paſſer pour des loix : le mien
avoit pour vous , Monſieur , une ami-
tié ſi ſincere , qu'il ne conſulta point
mon choix ; & trop content de faire
une alliance avec vous , il me promit
à Monſieur vôtre fils , ſans oſer douter
de

de son merite, parce qu'il avoit l'honneur de vous appartenir. Je me soumis volontiers à l'ordre qu'il me donna de le regarder comme un époux. Vous sçavez que je n'ay rien oublié pour démêler une ombre de raison dans un homme à qui je devois être liée: jusqu'icy je l'ay fait inutilement; je viens faire une dernière tentative. Si elle ne me réüssit pas mieux que les autres, je vous prieray de me rendre ma parole.

Monſieur LE COMTE. S

Il est juste, Mademoiselle, de ne vous point contraindre dans une occasion qui doit décider du bonheur de votre vie: mon malheureux fils va descendre; je crains bien de perdre aujourd'huy l'esperance d'une union que j'ay tant souhaitée.

SCENE IV.

Mouſieur LE COMTE, Mr.
LE VICOMTE, Mr. DE
FORMONT, Mr. PEDAN-
TA, Mademoiſelle DEMERIS,
MARINETE.

Monſieur LE COMTE.

Saluez Mademoiſelle, mon fils, &
tâchez à le faire de bonne grace.

Monſieur LE VICOMTE.

Bon jour, Mademoiſelle, ſervi-
teur.

Mr. DE FORMONT.

Quoy, Monſieur le Vicomte, le
chapeau ſur la tête auprès d'une belle
perſonne qui vous eſt deſtinée!

Monſieur PEDANTA.

Monſieur le Vicomte, vous me
deſhonorerez; il y a une heure que je

SCENE

9

vous

vous repete un compliment pour faire à Mademoiselle, & vous luy parlez comme un brutal.

Monſieur LE VICOMTE, à *Monſieur de Formont qui lui ôte ſon Chapeau.*

Oüy, mon Gouverneur, vous-
voulez que je m'enrhume; Made-
moiselle en fera-t-elle plus grasse?

Monſieur PEDANTA.

Oh bien, Monſieur, ne vous en-
rhumez point, mais parlez & levez les
yeux. Allons, repetez après moy.
L'astre qui nous éclaire.

Monſieur LE VICOMTE, re-
gardant en l'air.

L'astre qui nous éclaire.

Monſieur PEDANTA.

Mais regardez donc Mademoiselle.

Monſieur LE VICOMTE.

Mais regardez donc Mademoiselle.

Monfieur PEDANTA.

Eh mais , Monfieur le Vicomte , cela n'eft pas du compliment : je vous dis que vous regardiez Mademoifelle Demeris.

Monfieur LE VICOMTE.

Tarare ; qu'eft-ce que cela luy fera quand je la regarderay ?

Monfieur LE COMTE.

Ah ! j'étouffe. Mais mon fils ne la trouvez-vous pas belle , & ne ferez-vous pas trop heureux fi vous la poffédez ?

Monfieur LE VICOMTE.

Pourvû qu'elle jouë bien au volant , je la regarderay tant qu'elle voudra.

MARINETE.

Monfieur le Vicomte a raifon : il n'eft rien tel que de tenir une raquette. Bon , vous luy parlez de mariage , de beauté , de poffeffion , & ce n'eft en-
core

core qu'un petit mièvre. Il est vrai qu'il a vingt ans, & qu'il est haut comme le plancher, mais il a l'esprit fort jeune, & il sera assez fin pour l'avoir long-tems ainsi.

Mr. DE FORMONT.

Il pouroit bien être que Monsieur le Vicomte n'auroit pas toute la delicatessé qu'il faut pour connoître le mérite de Mademoiselle: il y a même des gens de son âge qui ne sont point encore sensibles à l'amour; mais je me vante d'avoir élevé son cœur à la gloire: N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous ne vous trouvez pas encore digne de posséder Mademoiselle, & que vous seriez bien aise de la mériter par quelque action de courage?

Monsieur LE VICOMTE.

Du courage! je ne sçay ce que c'est, je n'en ay pas encore entendu parler.

Mr. DE FORMONT.

Comment, Monsieur; je ne vous ay pas appris qu'un Gentilhomme en

France est deshonoré lorsqu'il est sans valeur? qu'il faut aller à l'armée acquerir de la réputation, & se faire uné sorte de merite qui plaît également aux Dames & aux braves gens?

Monfieur LE VICOMTE.

Ah, ah; ouïy, vous m'avez dit quelque chose comme cela, mais il me semble que vous disiez aussi qu'on en revenoit quelque fois estropié: oh dame, moy, cela m'en dégoûte: j'ay besoin de mes jambes pour marcher, & de mes bras pour jouer au volant.

MARINETTE.

Le pauvre enfant! le volant luy tient au cœur: ce fera sa plus grande dépense.

LE VICOMTE.

Ils ne me coûtent rien, mes volans; c'est mon pere qui me les donne: quand j'ay de l'argent je le garde bien.

MA-

MARINETTE.

Autre belle inclination ! Je vous assure que ce jeune Seigneur à un mérite fort complet, Mademoiselle : Dépêchez vous d'en faire vôtre mary, je vous garentis du remords ; s'il vous prend envie de lui donner un camarade, c'est toujous une commodité.

Mademoiselle DEMERIS.

Taisez-vous, Marinete, je plains Monsieur le Comte, d'avoir un fils si disgracié : la nature s'est méprise de le faire sortir d'un homme tel que luy.
* Vous jugez bien Monsieur, qu'il n'y a pas moyen de prendre un engagement sérieux avec Monsieur le Vicomte.

LE COMTE.

Ah ! Mademoiselle, je souffre tout ce qu'on peut imaginer. † Quoy, misérable, tu perds Mademoiselle sans douleur ! quoy tu crains d'être blessé à l'armée ! Fils indigne d'un pere tel que

Q 4

* A Monsieur le Comte.

† A son fils.

que moy; mes soins, mon exemple, mes vœux, tes Maîtres, de beaux yeux, rien ne peut tirer une parole sensée de ta bouche ny un sentiment noble de ton cœur! je t'abandonne à ton bizarre destin; & tout ce que le nom de pere peut me permettre, c'est de ne pas te faire sortir de ma maison après la douleur que tu me cause.

Mr. DE FORMONT.

Pour moy, Monsieur, je suis honteux de ce dernier trait de Monsieur le Vicomte! Je vous avoüe que je n'espere plus rien de mes leçons; mais je n'ay rien à me reprocher, & la nature seule est coupable de ses défauts.

Monsieur PEDANTA.

Monsieur, après la leçon que j'ay donnée ce matin à Monsieur le Vicomte, dont il ne se souvient pas du premier mot; & le compliment galant & poli que je luy avois appris pour faire à Mademoiselle Demeris, il ne m'est plus permis de perdre mon tems auprès de luy: j'apprendrois plutôt les sciences à un chapon, qu'à cet homme sans mœurs, sans docilité, sans memoire.

MARI-

MARINETTE.

Oh bien , Monsieur le Vicomte , le cœur ne vous saigne-t-il point à ces reproches ? Monsieur vôtre père cesse de vous aimer , vôtre Gouverneur vous méprise , vôtre Precepteur vous deteste , vôtre Maîtresse vous abandonne ; vous allez rester en mauvaise compagnie , au moins , car vous serez tout seul , &c.

LE VICOMTE, *sautant.*

Et tant-mieux , tant-mieux , voilà ce que je demande ; je n'auray plus que mon laquais Petit-Jean auprès de moy : je courray avec luy dans le jardin , & je n'entendray plus de choses que je ne sçauois comprendre.

Monsieur LE COMTE.

Ciel impitoyable ! Qu'ai-je fait pour meriter une affliction si cruelle ?

Fin du huitième Proverbe.

Voulez bien des qu'on se souvienne
 mais vous avez un grand desavantage
 ment ; car vous ne perdez point de son
 bien , & j'ay toujours crue que c'est
 le point essentiel de l'affaire.

Q 5 6

NEU.



NEUVIE' ME
 PROVERBE.

ACTEURS.

LICIDOR.
 PHILINTE.
 ELISE.
 MARIANE.

MONSIEUR LE COMTE.

SCE-

SCENE I.

LICIDOR, PHILINTE,

LICIDOR.



Uoy ! serieusement vous allez vous marier, après l'opposition que je vous ay vuë à ce lien fatal dans lequel on se repent si souvent de s'être mis !

PHILINTE.

Oüy, mon ami, tres-serieusement je me marie, & c'est avec une confiance parfaite & une joye sensible. Celle que j'épouse est belle, jeune, spirituelle, sage; je seray trop heureux de la posséder.

LICIDOR.

Voilà bien des qualitez souhaitables; mais vous avez un grand desinteressement; car vous ne parlez point de son bien, & j'ay toûjours entendu dire que c'étoit le point essenciel de l'affaire.

Q 6

PHI-

PHILINTE.

Ma foy, mon ami, c'est justement à quoy je ne me suis point arrêté: je croy même qu'elle n'a pour dot que son merite & ses apas.

LICIDOR.

Vous êtes donc amoureux comme un fou?

PHILINTE.

Je suis amoureux autant qu'on le peut être d'une personne qu'à peine l'on connoît; mais, mon ami, ne sçavez-vous pas qu'on se marie souvent pour les autres, & que dans cette occasion comme dans toutes celles de la vie, on cherche l'approbation universelle? J'ai contentement en épousant Elise; les hommes la respectent, les femmes l'aiment, le public luy donne mille louanges; enfin, mon cher, les échos repètent son nom avec des épitètes capables de flater ma vanité.

Ah!

LICIDOR.

Ah, pour aux échos, je ne m'y attendois pas; vous êtes devenu grand exagérateur: il est vray que j'ay entendu parler d'Elise comme d'une fille, approchante de la perfection; mais sans vouloir faire le donneur d'avis, songez que ce qu'on voit tous les momens ne fait plus tant de plaisir: il faut un certain point de vûë, pour voir le merite dans son jour: vôtre amour passera, les enfans viendront; vôtre bien est assez considerable pour vous seul, mais vous serez bien embarrassé d'une foule d'heritiers; & ce sera alors que vous vous repentirez de vous être repû d'une fumée de reputation qui n'ajoutera pas un sou à vôtre revenu.

PHILINTE.

Je ne suis pastout-à-fait fou, Licidor; si je n'attendois des successions considerables, je ne m'embarquerois pas à faire un choix honorable qui pourroit me devenir onéreux; mais envisageant dans l'avenir une opulence considerable, avec qui puis je mieux la partager qu'avec une personne qui

fait les desirs de tout le monde, & qui ne peut manquer de faire ma felicité? Enfin, mon cher, je vous amene pour voir Maîtresse: elle va bien-tôt venir dans cet appartement avec une de ses amies; & pour vous faire la confiance entiere, cette amie qui a des biens immenses, n'auroit pas refusé mon cœur & ma main, si je luy avois offert l'un & l'autre; mais sa reputation n'étant pas du tout si pure que celle d'Elise, quoy qu'elle soit bien aussi belle, je n'ay pas hésité à faire le choix le plus glorieux, & j'auray pour moy la voix publique.

LICIDOR.

Je me rends, mon cher Philinte; je voy que vous avez raisonné, & que ce n'est point une folle passion qui vous fait agir: c'est en effet une satisfaction bien entiere que des applaudissemens generaux: Mais voicy apparemment les deux amies.

SCE-

SCENE II.

PHILINTE LICIDOR,
MARIANE, ELISE.

PHILINTE.

Les Graces, divine Elise, suivent vos pas dans tous les lieux où vous allez : on prodigue pour vous les loüanges les plus outrées ; on ne peut cependant jamais passer au delà de ce que vous en meritez , & les Poëtes même ne pourroient trouver dans leurs expressions des termes assez forts pour peindre les charmes de vôtre personne, la grandeur de vôtre esprit, la generosité de vôtre ame : ne vous en prenez, adorable Elise, qu'à la sterilité de la langue ; car il n'y a personne qui n'en épuise toutes les richesses , pour tâcher d'exprimer ce qu'on pense de vous.

ELISE.

Vous devenez vous-même Poëte , Philinte ; les exagerations ne vous coûtent plus rien : prenez garde que vous
ne

ne vous laissiez seduire par l'amour-propre , & que m'ayant choisi pour compagne, vous ne croyiez voir en moy, par cette raison, un merite au dessus de celuy que j'ay.

MARIANE.

Non, ma chere Elise, je répons pour Philinte du desinteressément de ses paroles : il y a trop long-tems que je vous connois, pour me pouvoir méprendre dans le jugement que tout le monde fait de vous : ce n'est que d'après ce grand Juge que nous vous encensons, & vôtre approbation particuliere n'ajoute que tres-peu au panegyrique universel.

PHILINTE.

Il est vray, charmante Elise, que j'avois entendu dire des merveilles de vous; Mais j'avouë que toute ma prevention n'approchoit pas de ce que j'ay connu par moy-même : je m'imagine toujours que chacun a ses vûës plus ou moins étenduës, & je me flate d'avoir fait des découvertes dans vos perfections, qui avoient échapé aux plus éclairez: d'autres me surpasseront peut-être

être encore, & je n'en suis point jaloux; vous avez un fond inépuisable de qualitez divines, & vous ferez toujours par delà l'admiration, quelque loin qu'on la puisse pousser.

LICIDOR.

Pour moy, mon cher Philinte, je ne suis plus ce severe censeur qui cherchoit à trouver de la foiblesse dans vôtre choix. Me voilà convaincu par la seule vûe de vôtre adorable Maîtresse: vous ne pouvez jamais être heureux qu'avec elle; la seule modestie, cette rougeur aimable qui couvre ses jouës, quand ses oreilles sont frappées de l'admiration qu'elle nous cause, la rend à mon avis inimitable: Jouïssiez, heureux Philinte, du sort le plus doux, avec une épouse charmante approuvée generally, sans que son ame en soit plus enorgueillie.

ELISE, *soûriant.*

Indigne que je suis des honneurs qu'on m'adresse,

Je veux bien les recevoir, pour que
 Tom. II. R. la

la gloire en rejailisse sur un homme
avec qui je dois tout partager.

PHILINTE.

Souffrez que je baise vôtre belle
main, & que je vous prie d'avancer
mon bonheur. Surprenant effet des
merveilles que je découvre en vous !
Je n'étois presque que vôtre Admira-
teur lorsque je suis arrivé, & je suis à
present le plus amoureux de tous les
hommes !

MARIANE.

Ne refusez pas, ma chere Elise,
la priere d'un Amant qui vous a prefere
à ce que tout l'Univers prefere à
tout ; je suis riche, je ne suis pas lai-
de, il pouvoit esperer de réüssir auprès
de moy ; vôtre reputation seule l'a de-
terminé, & vôtre personne l'enchan-
te.

LICIDOR.

Je joins mes prieres à celles de vôtre
belle amie, Madame ; prononcez un
arrêt si doux.

PHI-

PHILINTE.

Je vous le demande à genoux, trop modeste Elise, ne me refusez pas d'avancer le plus beau de mes jours.

E L I S E.

Je me rends à mon amie, à votre ami, & à vous, Philinte, plus qu'à personne; je ne dois plus souhaiter que de vous être agreable.

Fin du neuvième Proverbe.

A C T E U R S.

Madlle D'ALRANE.

CATOS, Suivante de Mademoiselle d'Alrane.

COLAS, Paisan.

La Scene est dans un Château.

R 2

D'XIE.



DIXIÈME
 PROVERBE.

SCÈNE I.

Madlle D'ALRANE, CATOS.

Madlle D'ALRANE.

AH, ma pauvre Catos, que je m'ennuye! Qu'il m'est cruel de passer mes plus beaux jours dans un vieux Château de campagne, toujours fœule, toujours triste, sans autre consolation que celle que tu me donne! Messieurs mes parens, vous me ferez faire quelque sottise; mais, au moins, ne vous en prenez qu'à vous. Il me prend quelquefois des tentations de me jeter par les fenêtres; j'en vais ouvrir une,

une, j'apperçois ces grands vilains fof-
fez pleins d'eau bourbeuse ; un reste
d'amour pour la vie me fait retourner
dans mon fauteüil, & je me remets à
pleurer.

CATOS.

Ma foy, Mademoiselle, vous n'êtes pas seule à pester contre vôtre destinée, j'y ay ma bonne part, comme vous sçavez. C'est une chose qui crie vengeance, qu'une belle & jeune personne comme vous, soit reduite, par la bizarerie de ses parens, à une solitude d'Anachorete, tandis que de petites Bourgeoises de Paris sont tous les jours dans les divertissemens : mais après tout, il faut prendre patience ; travaillez, Mademoiselle, c'est un exercice à quoy toute Campagnarde doit s'employer.

Madlle D'ALRANE.

Que je travaille, Catos ! Ne voudrois-tu point que je fisse comme dans les Romains, des ouvrages d'or & de soie ? Encore si j'avois un Chevalier, je pourrois luy broder des écharpes de mes propres mains, pour luy aider à

gagner quelque bataille ; mais je n'en ay point, & c'est le comble à mon ennuy.

CATOS.

Oüy dea , oüy dea ; je comprends bien qu'un Amant vous consoleroit un peu ; on ne s'ennuye guere avec ces gens-là : & si par quelque aventure conduite à la romanesque, il arrivoit ici un beau Chevalier qui vous demandât le couvert, & qui vous contât merveille de son amour & de ses exploits, vous pourriez ne luy être pas plus cruelle que de raison : & moy qui vous parle, j'y pourrois aussi trouver mon compte ; car ces honnêtes Avanturiers ne marchent guere sans des Ecuyers presqu'aussi beaux qu'eux. Mais ne nous repaissions point de chimeres : il est question de vous desennuyer ; occupez-vous , Mademoiselle ; lisez , au lieu de vous attrister ainsi : vous avez de l'esprit naturel, cela vous l'ornera considerablement.

Madlle D'ALRANE.

Ah , tais-toy , Catos , tu me fais mourir ! les Livres de devotion me font

font bâiller ; les Histoires m'attristent, & les Romans me feroient devenir folle : ce ne seroit peut-être pas un grand mal ; je ne sentirois plus cette fureur qui m'agite : Mais je t'avouë que la conversation des morts ne peut me dédommager de ce que je perds par la privation de celle des vivans.

CATOS.

Oh, pour cela, vous êtes tres-vivante : vôtre ennuy même n'a rien de morne ; il ne vous fait dire & penser que des choses vives. Que ferons-nous donc ? Promenez-vous, Mademoiselle ; l'agitation du corps réveille l'esprit : Vous êtes toujours couchée dans un grand sofa ; les plus belles soirées du monde ne peuvent jamais vous attirer dans les jardins : on y entend des oiseaux , on y voit des fleurs, on y sent l'haleine des Zephirs, on ... ,

Madlle D'ALRANE, *l'interrompant.*

Ma pauvre Catos, tu te jettes dans les descriptions poétiques ! Si j'étois assez sote pour sortir de ma paresse, je trouverois tout ce bel étalage réduit à

voir une mauvaise tulipe, des arbres chargez de chenilles mêlées avec les feuilles, un puits d'où on tire de l'eau pour arroser les herbes du potager, quelque malautru d'oiseau, qui craint toujours qu'on ne l'approche, & un vent qui me gâteroit le teint.

CATOS.

Il faut avoïer, Mademoiselle, que vos peintures l'emportent sur les miennes: mais au moins, ne dira-t-on pas de vous, que vous avez des idées riantes: Vous seriez de ces Peintres tristes, qui n'imiteroient jamais que les choses affreuses.

Madlle D'ALRANE.

Ah, que je suis enragée, mon enfant! je ne sçay à qui m'en prendre; & tu ne me propose que des occupations auxquelles je n'ay nul goût.

CATOS.

Oùais! que trouverions-nous donc bien pour vous tirer d'un état si violent?

Ma-

Madlle D'ALRANE.

Ne pourois-tu point avoir du vin de Champagne? on dit que c'est une merveilleuse ressource contre l'ennuy: je n'en ay jamais bû; mais j'en boirois à l'heure que je te parle autant que le plus déterminé bûveur.

CATOS.

Pour de bon vin du País, je vous en trouverois bien; mais il faut, s'il vous plaît, vous passer de celuy de Champagne; on ne connoît point ces choses-là dans nôtre Village.

Madlle D'ALRANE.

Eh cours, Catos, apportes-en dix bouteilles; fuffes-tu déjà revenuë.

(Catos s'en va, Mademoiselle d'Alrane continuë)

Catos, que tu es sote; ne connois-tu rien qui pût me desennuyer? S'il pouvoit venir quelque passant!

CATOS.

Peste, qu'elle éveillée! du vin & des passans! Oh, ma foy, Mademoiselle, je ne vais pas à vôtre ceinture pour imaginer des consolations!

Madlle D'ALRANE.

Ah! les passans n'arrivent pas toutes les fois qu'on les desire! Va toujours querir le vin.

Catos s'en va.

Mademoiselle d'Alrane la rappelant.

Catos, que ton esprit est obscur! si tu avois été à la place de Prométhée, l'homme n'auroit jamais été fait. Comment appelle-tu ce grand garçon qui jouë si bien aux quilles?

CATOS.

Ha ha; Colas: il est bien bâti, oüy, ce grand gars-là! Comme je m'ennuye aussi-bien que vous, j'ay quelquefois voulu tenter de quoy il étoit capable: Je luy ay proposé de jouer aux quilles avec luy & de me laisser

fer

ser perdre; mais le dadais n'a jamais voulu mordre.

Madlle D'ALRANE.

Il n'importe, Catos, il aura du respect pour la fille de son Seigneur: il nous cueillera des fruits, il nous donnera à boire, il nous servira à mille choses. Catos, va le querir, amene le moy; mes yeux seront toujours amusez par la figure d'un homme.

S C E N E II.

Madlle D'ALRANE, *seule.*

VOilà à quoy me reduit la cruauté qu'on exerce sur moy! voilà ce qu'on gagne à me laisser seule à mon âge, dans un desœuvrement capable de rendre folle! Je vais donc voir Colas; ce nom n'est pas noble, mais il me faut de l'occupation: je n'ay point dessein de bleſer mon innocence; mais je ne ſçay à quoy il tient que je n'épouse Colas, pour faire enrager mes parens! La petite vie que je vais mener avec lui dont les apparences seront tres-équivoques, ne

les punira pas assez: mais je l'apperçois avec Catos.

S C E N E III.

Madlle D'ALRANE, CATOS,
COLAS.

Madlle D'ALRANE.

Approchez, Colas, aprochez, voulez vous bien venir demeurer avec nous dans ce Château; vous ferez mon Valet de chambre, vous aiderez à Catos à m'habiller.

COLAS.

Palsangué, Mademoiselle, je ne sçay point tout ce trantran-là; mais je l'auray bien-tôt appris, car je le feray de bon cœur.

Madlle D'ALRANE.

Oüy, Colas; voilà qui va bien: & les quilles que deviendront-elles? on dit que vous y jöuez à merveille.

CO-

COLAS.

Oh pargué je n'en crains parsonne :
Je gagne toujurs Piarrot , qui est un
grand drôle bien découplé aussi-bien
que moy ; & Piarrot gagne tous les
Garçons du Village : Mais qu'importe
te , je vous rendray sarvice tout de
mon mieux , & jouëray à quelqu'au-
tre jeu avec Mademoiselle Catos.

Madlle. D'ALRANE.

Non pas , Colas , s'il vous plaît ,
non pas ; je veux que vous me donniez
tout vôtre tems & tous vos soins ; nous
jouërons quelquefois ensemble. Mais
n'avez-vous point quelque Maîtresse ?
car voyez-vous , Colas , je pretens que
vous quittiez tout pour moy.

COLAS.

Et mais , la grosse Phlipote vient quel-
quefois lantarner autour de moy : elle
a toujurs quelque niche à me faire ;
Piarrot en est un tantay jaloux , car il
l'aime bien ; mais que . . .

Ma-

Madlle D'ALRANE.

Oüy, Colas, la grosse Phlipote? & est-elle jolie cette lanterneuse?

COLAS.

C'est une camufon, qui a le nez tourné à la friandise: Si je l'avois aimée comme elle m'aime, le diable s'y seroit peut-être bouté; mais, Dieu marcy, je l'y avons resisté.

Madlle D'ALRANE, *riant.*

Tant mieux, Colas, tant-mieux; il ne faut pas que le diable dispose de vous auprès de Phlipote: Mais me trouvez-vous plus jolie qu'elle? regardez-moy bien.

COLAS, *baissant les yeux.*

Oh pargué, Mademoiselle, je ne sommes pas digne de vous regarder.

Madlle D'ALRANE.

Je veux que vous me répondiez, Colas; levez les yeux.

CATOS, *à Colas.*

Et répons, animal: Pourvû que Pierrot me réponde aussi, tout ira bien; car franchement, je ne suis pas d'humeur moins sociable que ma Maîtresse.

Ma-

Madlle D'ALRANE.

Je te promets Pierrot, ma chere Catos, pieds & poings liez, pourvû que Colas me trouve belle.

C A T O S.

Oh, Mademoiselle, je ne demande pas Pierrot lié; il faut s'il vous plaît, qu'il ait la liberté de son corps. Parle donc, Colas, au plus vîte.

COLAS, *riant.*

Jarnigué je sis tout honteux; Mademoiselle est belle comme un petit Angelot, mais je n'ouserois quasi la regarder. Je ne seray pas toujourns si niais, non, Catos; quand alle m'aura un peu apprivoisé, alle vara, alle vara.

Madlle D'ALRANE.

Comment, Colas est un éveillé! voilà comme je le demande: qu'il aille querir Pierrot & mettons-nous aussi-tôt à table; un peu de vin inspire la liberté. Ah, Catos, je commence à me defennuyer! Je sçay bien que cette maniere de vivre trouvera des censeurs; mais que m'importe: Il faut remonter à la source, & s'en prendre à ceux qui me reduisent à cette extremité.

Fin des Comedies en Proverbes.



M O T S

D E S

P R O V E R B E S .

- I. **T**EL Maître, tel Valet.
- II. **T** A bon Chat, bon Rat.
- III. On ne connoît pas Vin au cercle.
- IV. Qui court deux Lièvres, n'en prend point.
- V. Pour un Plaisir, mille Douleurs.
- VI. Il n'est point de belles Prisons, ni de laides Amours.
- VII. Les Jours se suivent, & ne se ressemblent pas.
- VIII. A laver la Tête d'un Asne, on y perd sa lessive.
- IX. Bonne Renommée vaut mieux que Ceinture dorée.
- X. Oisiveté est mere de tout vice.

F I N.



